
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01853386 9


TRANSFERRED





SAINT AUGUSTIN

MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

III



Cum opus cui titulus : Mayr : Saint Augustin, maître de la vie spirituelle (traduction française), *duo religiosi e Congregatione Augustinianorum ab Assumptione quibus id commissum fuit recognoverint et in lucem edi posse probaverint, facultatem concedimus ut typis mandetur, si ita iis ad quos pertinet videbitur.*

Parisiis, die 6 julii 1898.

F. Picard,
Sup. Gis Aug. ab Assumptione.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 13 julii 1898.

† F. card. Richard,
arch. Parisiensis.

SAINT

AUGUSTIN

MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

OU

FORMATION DU CHRÉTIEN

Par les pieux et salutaires enseignements
de notre B. Père et très illustre Docteur de l'Eglise Augustin

EXTRAITS DE SES OUVRAGES

ET DISTRIBUÉS

POUR SERVIR QUOTIDIENNEMENT DE NOURRITURE SPIRITUELLE

Selon l'ordre des jours et des fêtes de l'année

Par le P. Félix MAYR

De l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin

et traduits du latin

Par le P. Charles LAURENT

Des Augustins de l'Assomption

A. F. Simard
5.30.99

TOME III

IMPRIMERIE E. PETITHENRY

8, RUE FRANÇOIS Ier, PARIS

JUILLET

DES DIFFÉRENTS DEVOIRS DE CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

I

Il est impossible d'aimer Dieu si l'on n'aime aussi le prochain.

« Celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu, qu'il ne voit pas ? Et c'est de Dieu que nous tenons ce commandement : « Que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère. » (1. Jean. 4.) Superbe et vaine parole, que de dire : J'aime Dieu, si l'on hait son frère ! L'homicide aime-t-il Dieu ? Or, « Qui hait son frère est homicide. » (1. Jean. 3.) Que nul ne se flatte donc d'aimer Dieu, s'il n'aime pas le prochain.

Le commandement de Dieu est de nous aimer les uns les autres. Comment aimer Dieu, lorsqu'on viole son précepte ? A quel signe un prince reconnaît-il qu'on l'aime ? A l'observation de ses lois. Quelle est la grande loi du Maître suprême ? « Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les

autres. » (Jean 13.) Quiconque prétend aimer Jésus-Christ doit, en conséquence, lui obéir en aimant le prochain : sinon, lui sera-t-il permis de se dire ami de Jésus-Christ, s'il en méprise les volontés ? (*Traité 9 sur l'Ép. de S. Jean.*)

« Qui aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est né de lui. » (1. Jean. 5.) En d'autres termes, qui aime le Père aime aussi le Fils, et, par cet amour du Fils : « Nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu. » (Ibid.) En effet, les enfants de Dieu forment le corps du Fils unique de Dieu : il est le chef et eux sont ses membres, ne constituant avec lui qu'un seul Fils de Dieu. Donc aimer les enfants de Dieu, c'est aimer le Fils de Dieu ; et aimer le Fils, c'est aimer le Père. Nul ne peut aimer le Père, s'il n'aime le Fils, et celui qui aime le Fils, aime aussi les enfants de Dieu, qui sont les membres de ce Fils. Il se met par là même au nombre de ces membres ; il entre par l'amour dans l'assemblage du corps du Christ, et il n'y a ainsi qu'un seul Christ s'aimant lui-même. Lorsque les membres s'aiment mutuellement, le corps ne s'aime-t-il pas lui-même ? Il s'aime à tel point que, si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui, et, si un membre reçoit quelque honneur, tous les autres s'en réjouissent.

A ce compte, il y a ici un amour qui n'admet pas de division. Puisque nous sommes le corps du Christ et ses membres (1 Cor. 12.), ce serait une erreur de croire que l'amour de nos frères peut se séparer de l'amour de Jésus-Christ, dont nos frères sont les membres. En aimant les membres de Jésus-Christ, nous aimons nécessairement Jésus-Christ : en aimant Jésus-Christ, nous aimons le Fils de Dieu ; en aimant le Fils de Dieu nous aimons le Père. Dire qu'on aime Dieu seul, Dieu

le Père, ce serait commettre un mensonge, car, si l'on aime Dieu le Père, il est impossible de ne pas aimer Dieu le Fils. Dire que l'on n'aime que Dieu le Père et Dieu le Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce serait encore mentir, car, si l'on aime le chef, est-il possible de ne pas aimer les membres? Le mépris des membres n'entraînerait-il pas le mépris du chef? « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » (Act. 9.) Voilà le cri que le chef fit entendre du haut du ciel dans l'intérêt de ses membres. Celui qui persécute ses membres, le persécute : celui qui aime ses membres, l'aime donc lui-même.

Admirable nature de cet amour! Par son unité parfaite, il ramène à l'unité tous ceux qu'il anime ; il les fusionne comme le feu les uns avec les autres. L'or, soumis à l'action du feu, ne forme plus qu'une seule masse : de même, l'ardeur de la charité, en embrasant les cœurs, n'en forme plus qu'un seul en Dieu et par son Christ. (*Traité* 10. *Ibid.*)

II

Nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces; et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes. » (Matth. 22.) Voilà ce qu'on apprend dans la maison de la science chrétienne : aimer Dieu, aimer le prochain ; aimer Dieu comme Dieu, aimer le prochain comme soi-même.

Il n'est point d'être semblable à Dieu, pour qu'on puisse nous dire : Aimez Dieu comme cet être. Mais il a été indiqué une règle pour l'amour du prochain, tirée de notre similitude avec lui. Pour savoir comment nous devons aimer le prochain, nous n'avons qu'à nous considérer nous-mêmes : l'affection que nous nous portons à nous-mêmes, doit servir de mesure à notre affection pour le prochain.

Or, tout homme a pour prochain tous les hommes. On regarde comme proches ceux qui naissent des mêmes parents. Dès lors, tous les hommes sont frères, car ils descendent tous également d'Adam et d'Ève. S'ils sont frères comme hommes, combien plus comme chrétiens, nés de Dieu et de l'Église ! Ainsi notre amour pour le prochain n'a d'autre limite que celle de l'humanité, et Dieu veut qu'il se mesure sur l'amour que chacun de nous se porte à soi-même.

La question importante à résoudre est donc de savoir comment chacun de nous s'aime. Tels et tels croient s'aimer, qui pourtant se haïssent. Que d'hommes aiment l'iniquité ! « Aimer l'iniquité, c'est haïr son âme. » (Ps. 10.) A ces hommes remplis de haine pour leur âme, comment recommander d'aimer le prochain comme eux-mêmes ? Ils s'aiment, disent-ils : mais pour se perdre ; s'ils s'aiment pour se perdre, il est certain qu'ils perdraient aussi ceux qu'ils aimeraient comme eux-mêmes. Ah ! s'ils ne corrigent pas leur manière de s'aimer, il vaut beaucoup mieux qu'ils n'aiment personne,et qu'ils périssent seuls, loin de toute société ! Autrement, de combien de désordres et de ruines ne seront-ils pas les auteurs, en entraînant leurs frères dans l'iniquité dont leur cœur est esclave ! Ce sont des hommes à la nature dégradée ; ils sont devenus sem-

blables à la bête de somme; ils n'aiment que comme la brute. La brute, Dieu l'a faite penchée vers la terre; ce n'est que sur la terre qu'elle cherche sa nourriture. Mais, l'homme, Dieu, en le plaçant sur la terre, l'a dressé sur ses deux pieds ; il a voulu qu'il regardât le ciel. Que son cœur ne soit donc pas en désaccord avec sa noble stature; si ses yeux s'élèvent au ciel, que son cœur ne s'abaisse pas vers la terre ! Que ce cœur s'élève, lui aussi, en écoutant et en pratiquant la vérité. Lorsqu'un homme s'aime de cette sorte, il peut aimer son prochain de ce même amour, et tout homme a le cœur élevé, quand il accomplit ce premier précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. » Oh ! comme il lui est facile alors d'aimer son prochain, et de l'aimer, non pour le perdre, mais pour le sauver, de l'aimer comme il s'aime lui-même !

La charité, ayant pour objets Dieu et le prochain, s'impose par deux préceptes. Le précepte relatif au prochain ne suffirait-il pas tout seul? Seul il suffit, quand on le comprend bien. L'Écriture se borne là quelquefois, comme l'apôtre saint Paul, qui dit : « Vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, et, s'il est quelque autre précepte, il est compris dans cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. L'amour qu'on a pour le prochain ne souffre pas qu'on lui fasse du mal. La charité est donc la plénitude de la loi. » (Rom. 13.) L'apôtre ne dit rien, ce semble, de l'amour de Dieu, et il assure que l'amour du prochain suffit pour accomplir la loi. Ainsi les deux préceptes de charité, qui renferment toute la loi et les prophètes, se résument en un seul : Aimons notre prochain, et cela suffit. Mais aimons-le comme nous nous aimons, et

non comme nous nous haïssons. Aimons-le comme nous-mêmes ; mais, avant tout, aimons-nous nous-mêmes d'un salutaire amour. (*L. de la Discipline chrét. c.* 3 *et suiv.*)

III

On aime véritablement le prochain, quand on s'applique à l'amener à Dieu.

« La fin du précepte est la charité procédant d'un cœur pur. (1. Tim. 1.) » Le cœur pur dans la charité consiste à s'aimer soi-même selon Dieu et à aimer le prochain de la même manière.

Or, parmi les hommes, qui tous indistinctement peuvent jouir avec nous de la possession de Dieu, nous aimons ceux que nous assistons, ceux dont nous soulageons l'indigence et qui soulagent la nôtre, ceux-là mêmes qui n'attendent rien de nous et n'ont à subvenir à aucune de nos nécessités. Mais ce que nous devons surtout vouloir pour eux, c'est qu'ils partagent notre amour pour Dieu, et que tous les services que nous leur rendons ou que nous recevons de leur part, se rapportent à cette seule fin. Dans les théâtres, dans ces lieux d'iniquités, que fait le spectateur qui aime un comédien ? Il jouit de son art comme d'un bien suprême ; il s'attache à ceux qui partagent son affection, non pour eux-mêmes, mais en vue de celui qu'ils entourent aussi de leur sympathie ; plus son amour est ardent, plus il multiplie les moyens de lui attirer les cœurs, et de lui gagner l'admiration de tous ; s'il voit quelqu'un rester insensible, il l'excite, autant qu'il peut, en louant son favori ; et, s'il rencontre un détracteur, il

s'élève violemment contre cette haine, et n'épargne rien pour réussir à l'éteindre. S'il en est de la sorte pour un histrion, que ne doit pas faire le chrétien pour propager l'amour de son Dieu ; de ce Dieu dont la jouissance constitue la vie bienheureuse ; de ce Dieu à qui ses amis sont redevables de leur être et de son amour lui-même; de ce Dieu qui ne saurait jamais déplaire à quiconque l'a connu ; de ce Dieu, enfin, qui veut être aimé, non pour en retirer quelque avantage, mais pour enrichir ses amis de la récompense éternelle, c'est-à-dire, de lui-même ! Ah ! voilà pourquoi le vrai chrétien aime jusqu'à ses ennemis ; il ne les craint pas, car ils ne peuvent lui ôter l'objet de ses affections, et il est tout ému de pitié pour eux, car leur inimitié est d'autant plus grande, qu'ils sont plus éloignés de Celui qu'il aime. Plus tard, s'ils reviennent à Dieu, il faudra bien qu'ils l'aiment, eux aussi, comme le bien souverain, et il ne faudra pas moins qu'ils aiment encore ce frère destiné à jouir avec eux de ce bien infini. (*L. 1. de la Doctr. chrét. c.* 27.)

Donnons donc de l'extension, de l'accroissement à notre amour. Qu'il ne s'arrête pas à ces affections domestiques qui ne sont pas la robe nuptiale. Ayons la foi en Dieu, commençons par aimer Dieu, élevons-nous jusqu'à Dieu, et entraînons vers lui tous ceux que nous pourrons. Enfants, époux, épouse, serviteurs, portons-les à Dieu ; étrangers, gagnons-les également à Dieu. Gagnons-lui surtout nos ennemis, oui, nos ennemis : si nous y parvenons, ils renonceront à leur haine et deviendront nos amis. C'est ainsi que nous devons nourrir, développer, perfectionner la charité en nous : c'est ainsi que nous nous revêtirons de la robe nuptiale. (*Serm.* 90.)

IV

Soyons fidèles à cette règle de la charité chrétienne : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; et ce que vous voudriez qu'on vous fît, faites-le à autrui.

Une excellente règle de dilection est de vouloir pour le prochain le bien qu'on veut pour soi-même, et de ne pas vouloir qu'il lui arrive le mal que soi-même on repousse. Et cette règle nous oblige vis-à-vis de tous les hommes, car la charité pour nos semblables ne fait exception de personne. (*L. de la vraie Relig. C.* 46.)

La Main créatrice a gravé dans notre cœur cette vérité : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait. » (Tob. 4. et Matth. 7.) C'est ce que personne n'a jamais été libre d'ignorer, même avant la loi, afin qu'il y eût toujours lieu de juger ceux-mêmes à qui la loi n'avait pas été donnée. Mais pour qu'on ne pût prétendre que la loi était incomplète, Dieu a écrit sur les tables de la loi ce que les hommes ne lisaient pas dans leurs cœurs. Assurément ces préceptes y étaient écrits, mais ils ne voulaient pas les lire. Dieu les a donc mis sous leurs yeux, pour qu'ils fussent contraints de les voir dans leur conscience. La voix de Dieu s'est en quelque sorte approchée d'eux extérieurement, afin de les refouler dans leur intérieur, selon cette parole de l'Écriture : « Un interrogatoire se fera dans les pensées de l'impie. » (Sag. 1.) Là où il se fait un interrogatoire, il y a une loi.

Que crie donc la loi écrite à ceux qui ont déserté la

loi gravée en eux-mêmes? « Rentrez, vous qui prévariquez, rentrez dans votre cœur. » (Is. 46.) Qui vous a enseigné à ne pas vouloir qu'on vous dérobe votre bien, qu'on soit injuste à votre égard, qu'on vous cause un dommage quelconque? Nombreuses sont les choses que vous déclareriez hautement ne pas vouloir supporter, si l'on vous interrogeait sur chacune en particulier. Mais quoi! n'y a-t-il donc que vous sur la terre? Ne vivez-vous pas dans la société du genre humain? Ceux qui ont été créés semblables à vous, sont vos compagnons; vous avez été faits également à l'image de Dieu. Gardez-vous donc d'agir envers autrui comme vous ne voulez pas qu'on agisse envers vous. Vous jugez qu'il y a du mal dans les choses que vous ne voulez pas souffrir, et c'est ce que la loi intérieure, gravée dans votre propre cœur, vous force de reconnaître. Ce mal, lorsque vous le faites aux autres, n'excite-t-il pas leurs réclamations contre l'œuvre de vos mains? Et vous-mêmes, rentrant par force dans votre cœur, ne réclamez-vous pas contre ce même mal, quand vous le subissez d'une main étrangère? Ainsi, le cri unanime est que le vol, l'adultère, l'homicide, la simple convoitise de ce qui appartient au prochain sont autant de choses mauvaises. Et, si quelqu'un refuse d'en convenir, il suffit d'une atteinte quelconque à ses droits pour soulever son indignation et sa résistance. Qu'on demande donc à tous les hommes si ces actions sont bonnes: tous s'élèveront avec énergie contre leur iniquité. Il faut donc éviter toujours de les commettre.

Mais ce n'est là que le côté négatif de la charité. Il est essentiel encore qu'elle fasse positivement le bien. Un homme a faim; celui qui a du pain en abondance

ne vient pas au secours de sa détresse connue : voilà une dureté des plus pénibles pour l'affamé : qu'elle soit également pénible pour son frère qui est rassasié et qui connaît la nécessité à secourir. Un étranger n'a point de toit, et nul ne lui donne l'hospitalité : il souffre grandement de ce refus. Combien les habitants de la cité ne souffriraient-ils pas eux-mêmes d'un refus semblable, si, voyageurs à leur tour, ils ne trouvaient personne qui voulût les accueillir? Rien n'est donc plus conforme à la vérité et à la justice que de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent à nous-mêmes. Tout le monde acclame aussi cette maxime et ce langage. Mais ce n'est pas assez de l'acclamer de bouche : il importe de l'acclamer aussi en actions. Vaines sont les paroles que les actes n'accompagnent pas. (*Disc. sur le Ps.* 57. *n*° 1 *et* 2.)

V

La charité pour le prochain doit s'étendre sur tous les hommes sans exception.

Notre devoir est d'aimer tous les hommes sans en excepter un seul. C'est ce qu'attestent le Sauveur dans l'Évangile et l'apôtre saint Paul. Le Sauveur venait de formuler les deux préceptes de l'amour et de déclarer que toute la loi et les prophètes y étaient renfermés, lorsque celui qui l'interrogeait lui adressa cette question : « Quel est mon prochain? » (Luc, 10.) Il lui répondit par la parabole de l'homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, fut par eux blessé grièvement et laissé à demi-mort.

Or, le prochain désigné par Jésus ne fut autre que le Samaritain qui se pencha miséricordieusement sur le blessé pour panser et guérir ses plaies, ce que l'interrogateur, interrogé à son tour, ne put que reconnaître. Et alors, le Sauveur lui dit : « Allez et faites de même », voulant par là nous donner à comprendre que le prochain est tout homme qui est dans le besoin et qui réclame notre compassion, ou que nous devrions secourir, s'il y avait nécessité. De là découle cette conséquence, que celui-là est aussi notre prochain dont nous aurions à attendre le même service dans des circonstances analogues. Pouvons-nous, en effet, être le prochain de quelqu'un sans qu'il soit le nôtre ? Et qui ne voit qu'il n'est pas un seul homme qu'il faille excepter des œuvres de miséricorde, puisque le commandement du Seigneur nous oblige à exercer ces œuvres envers nos ennemis eux-mêmes ? « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent. » (Matth. 5.)

L'apôtre Paul nous enseigne la même doctrine, quand il dit dans son Épître aux Romains : « Ces commandements : Tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne convoiteras pas le bien d'autrui, et tous les commandements semblables, se résument dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Rom. 13.) Ce serait le comble de l'absurdité de prétendre que par le prochain l'Apôtre n'ait pas voulu parler de tout homme, et que, à ses yeux, il n'y avait nul péché à commettre l'injustice envers un ennemi ou un infidèle. Une pareille affirmation serait insensée. Que reste-t-il donc à dire, sinon que tout homme est notre prochain, et qu'il n'est permis de faire du mal à personne. « La

charité pour le prochain ne fait point le mal. » (Ibid.) [*L.* 1 *de la Doctr. chrét. c.* 28.]

« Donc dépouillez-vous du mensonge, et que chacun dise la vérité à son prochain, parce que nous sommes les membres les uns des autres. (Éph. 4.) Faut-il dire la vérité à celui qui est chrétien, et mentir à celui qui ne l'est pas ? L'Apôtre nous prescrit de dire la vérité à notre prochain. Or, notre prochain est quiconque descend comme nous par sa naissance d'Adam et d'Ève. Nous sommes tous mutuellement notre prochain par notre origine terrestre, et nous devenons des frères par l'espérance du céleste héritage. Nous devons regarder comme notre prochain tout homme, avant même qu'il soit chrétien. Car nous ignorons ce qu'il est devant Dieu, et dans sa prescience infinie. Tel, que nous raillons parce qu'il adore l'erreur, peut se convertir à la vraie religion, et la suivre avec plus de ferveur que nous, ses censeurs d'auparavant. Ainsi, ceux qui n'appartiennent pas encore à l'Église sont déjà notre prochain d'une manière cachée, mais non moins réelle que ceux qui lui appartiennent et se trouvent loin de nous. C'est pourquoi, ignorants de l'avenir, regardons tout homme comme notre prochain, non seulement par la condition commune de la mortalité humaine, mais encore par l'attente de l'héritage éternel, car nous ne savons pas ce que sera plus tard celui qui n'est rien aujourd'hui. (*Disc* 2. *sur le Ps.* 25. *n.* 2.)

VI

L'amour du prochain doit s'étendre, non seulement sur les bons, mais encore sur les méchants pour les corriger.

Il est facile, c'est un penchant naturel, de haïr les méchants, parce qu'ils sont méchants. Mais il est bon, quoique cela soit rare, de les aimer parce qu'ils sont hommes, de manière à blâmer leur faute et à prendre en pitié leur nature. Alors la haine pour le vice est d'autant plus juste qu'elle souille une nature que l'on aime. C'est donc un acte, non d'iniquité, mais d'humanité, que de poursuivre le crime, pour délivrer l'homme. (*Lettre* 153. *n.* 3.)

Aimons l'homme et haïssons le vice. Que l'homme ne nous fasse pas aimer le vice ; que le vice ne nous inspire pas de haine pour l'homme. L'homme est notre prochain : le vice est son ennemi. Nous aimons véritablement un ami, quand nous haïssons ce qui lui est nuisible. Imitons en ce point les sages médecins : s'ils ne haïssaient pas la maladie, ils n'aimeraient pas le malade ; pour délivrer le malade, ils combattent la fièvre qui le tourmente. Le véritable amour pour les amis exige donc qu'on n'aime pas leurs vices. (*Serm* 49.)

Ne négligeons pas de reprendre ceux qui dépendent de nous, qui sont confiés à notre sollicitude. Avertissements, instructions, exhortations, menaces, n'épargnons aucun moyen pour agir sur eux. On ne saurait se dispenser de ce devoir sous prétexte que les bons ne sont point souillés par leur union avec les méchants, ainsi que le disent les Écritures et que le montrent les

exemples des saints. On évite de deux manières d'être souillé par les méchants, en ne consentant pas à leurs œuvres, et en les reprenant. Ne pas consentir à leurs œuvres, c'est n'y avoir aucune part, c'est ne pas s'y associer par la volonté ou par l'approbation. « Ne participez pas aux œuvres stériles des ténèbres. » (*Éph.* 5.) Et comme ce serait peu de n'y point consentir, si l'on omettait la correction, l'Apôtre ajoute : « Mais plutôt condamnez-les. » Il ne suffit donc pas de ne point consentir, de refuser nos éloges et notre approbation : il faut encore user de réprimande et de correction énergique.

Mais dans la répression des fautes d'autrui, évitons tout orgueil, et pensons à cette parole de l'Apôtre : « Que celui qui croit être debout prenne garde de tomber. » (1. Cor. 10.) Que la réprimande ait au dehors des accents sévères, mais que l'âme conserve toute la douceur de la charité. « Si quelqu'un est tombé par surprise dans une faute, dit encore l'Apôtre, ayez soin, vous qui êtes spirituels, de l'instruire dans un esprit de douceur, en réfléchissant sur vous-mêmes, et en craignant d'être tenté comme lui. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » (Galat. 6.) Et dans un autre endroit : « Un serviteur de Dieu ne doit point disputer, mais être envers tous rempli de mansuétude, capable d'instruire, patient, reprenant avec mesure ceux qui résistent à la vérité. Peut-être Dieu, pour la leur faire connaître, leur donnera-t-il un jour la grâce de la pénitence, et cette grâce les délivrera des filets du démon, qui les tient captifs sous sa volonté. » (2. Tim. 2.) Donc évitons de consentir au mal en l'approuvant ; accomplissons avec zèle le devoir de la correction, et

remplissons-le sans orgueil et arrogance. S'il en était autrement, nous violerions la charité, et sans la charité, nous ne sommes rien, quels que soient les dons que nous ayons reçus. (1. Cor 13.) Tous ces dons nous deviennent inutiles, parce qu'il nous manque cette charité qui seule permet d'en faire un bon usage. (*Serm.* 88.)

VII

Supportons les méchants, vivons avec patience parmi eux.

« Pour vous qui êtes mes brebis, voici ce que dit le Seigneur Dieu : C'est moi qui juge entre brebis et brebis, entre béliers et boucs. » (Ézéch. 34.) Que font ici les boucs dans le troupeau de Dieu ? Les mêmes pâturages, les mêmes fontaines voient les boucs, destinés à la gauche, mêlés aux brebis, destinées à la droite. Dieu les supporte, avant d'en faire la séparation, et, par cette épreuve, les brebis sont invitées à imiter cette patience divine. Si maintenant Dieu se tait, pourquoi les brebis voudraient-elles parler ? Et de quoi parleraient-elles, sinon du silence de Dieu, du jugement qu'il tarde à prononcer, bien qu'il parle pour commander la correction ? Dieu n'accomplit pas encore la séparation et elles voudraient l'accomplir ! Celui qui a semé le champ tolère ce mélange. Vouloir nettoyer le blé avant le temps, c'est s'exposer à être soi-même victime de cette opération inopportune.

Les serviteurs furent indignés de voir l'ivraie mêlée au bon grain ; ils en conçurent une grande tristesse,

et ils dirent au père de famille : « N'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? » (Matth. 13.) Le père de famille leur en expliqua la cause. « Voulez-vous que nous allions l'arracher ? » Il leur défendit de le faire avant le temps. Malgré leur indignation, les serviteurs consultèrent donc leur maître et attendirent ses ordres. Ils souffraient de la présence de l'ivraie ; mais ils comprenaient en même temps que, s'ils l'arrachaient de leur propre autorité, ils seraient eux-mêmes confondus avec elle. Gardez-vous d'arracher l'ivraie maintenant, leur dit le père de famille, « de peur que vous n'arrachiez aussi le bon grain. » Il calma ainsi leur indignation, leur mécontentement fondé, et consola leur douleur. C'est que la condition du champ ne ressemble pas au repos du grenier. Supportons donc, puisque nous sommes nés pour cela ; supportons, car peut-être avons-nous été supportés nous-mêmes. Si toujours nous avons été bons, soyons miséricordieux ; s'il est un temps où nous avons été mauvais, n'en perdons pas le souvenir. Mais qui peut se flatter d'avoir toujours été bon ? Si Dieu nous examinait avec sévérité, il lui serait plus facile de nous montrer que nous sommes encore mauvais, qu'à nous de prouver que nous n'avons pas cessé de pratiquer le bien. En conséquence, il faut supporter l'ivraie au milieu du blé, les boucs parmi les béliers, les chevreaux parmi les brebis.

Et que dit du bon grain le père de famille ? « Au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler, mais enfermez le froment dans mon grenier. » Le mélange qui règne dans le champ, disparaîtra pour faire place au discernement de la moisson. Dieu exige

de nous pendant cette vie la patience dont il nous donne l'exemple, et il nous dit : Si je voulais juger dès maintenant, le ferais-je avec injustice ? Ai-je à craindre de me tromper ? Si je diffère mon jugement, malgré ma justice infaillible, pourquoi vous, qui ne savez pas la sentence dont vous serez l'objet, osez-vous juger avec tant de précipitation ?

Remarquons cette parole : « Je dirai aux moissonneurs. » Lesquels ? les serviteurs ? Non. « Les moissonneurs, ce sont les Anges. » Vous donc, homme de chair, courbé sous le poids de la chair, tout charnel peut-être, chair par le corps, charnel par l'esprit, vous ne craignez pas d'usurper avant le temps un ministère qui ne vous sera pas confié, même pendant la moisson !

Voilà pour l'ivraie. Quel sera le sort des boucs ? « Quand le Fils de l'homme viendra et tous ses Anges avec lui, il s'asseoira sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. » (Matth. 25.) S'il doit venir pour séparer, ce n'est donc pas encore l'heure de la séparation, mais celle de la patience et du support. Ce n'est pas, en attendant, que nous devions négliger le devoir de la correction : remplissons ce devoir, mais ne nous hâtons pas de juger. Hâtons-nous de nous préparer au tribunal de Dieu, pour n'être point relégués à gauche, comme des aveugles amis de leur cécité. (*Serm.* 47.)

VIII

Regardons les méchants, parmi lesquels il nous faut vivre, comme des instruments dont Dieu se sert pour nous éprouver.

Que font les méchants en ce monde ? Ce que fait la paille dans le fourneau de l'orfèvre. Remarquez tout ce qui se trouve ici réuni : il y a le fourneau, la paille, l'or, le feu, l'orfèvre : l'or, la paille, le feu sont dans le fourneau, l'orfèvre est près du fourneau. Or, ce monde, c'est le fourneau ; la paille, ce sont les méchants ; l'or, ce sont les bons ; le feu, c'est la tribulation ; et celui qui travaille l'or, c'est Dieu. Pour que l'or s'épure, il faut que la paille brûle. Et voyez comme l'or désire être épuré : « Éprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi, brûlez mes reins et mon cœur. » (Ps 25.) Eh bien, la multitude des méchants offre aux bons de nombreux moyens de se purifier. Car, peu importe que les bons restent cachés dans la multitude des méchants ; « Dieu connaît ceux qui sont à lui. » (2. Tim. 2.) Sous la main d'un si puissant ouvrier la moindre parcelle d'or ne saurait se perdre dans un monceau de paille. Hélas ! quelle énorme quantité de paille, et combien peu d'or ! Cependant l'Ouvrier divin a tant de puissance qu'il parvient à purifier sans rien perdre.

Dans la personne du grand Apôtre, considérez l'or soumis à mille épreuves : « Périls sur la mer, périls dans les déserts, périls au milieu de ceux de ma nation, périls de la part des païens. » Voilà pour le dehors ; voici pour le dedans : » Périls du côté des faux

frères. » (2. Cor. 11.) O vous donc qui êtes l'or de Dieu, soyez bons et supportez les méchants ; soyez bons simplement, c'est-à-dire, à l'intérieur ; supportez doublement les mauvais, c'est-à-dire, au dehors et au dedans. Au dehors, supportez les hérétiques, les païens, les juifs ; au dedans, supportez les chrétiens amis du mal, « car les ennemis de l'homme, ce sont les gens de sa maison. » (Matth. 10.) Pourquoi vous emporter contre les vexations importunes que vous avez à souffrir chez vous ? Le moment de vanner le grain est-il donc arrivé ? N'est-ce pas encore le moment où on le bat ? Vous êtes encore dans l'aire, et vous y resterez, tant qu'on y rassemblera des gerbes, tant qu'il y aura des nations qui embrassent la foi. Bon grain, pensez-vous pouvoir être seul dans l'aire ? Erreur. Gémissez dans l'aire, si vous voulez vous réjouir un jour dans le grenier.

S'il n'y avait point de méchants, à quoi bon ce précepte : « Priez pour vos ennemis ? » (Matth. 5.) Voudrions-nous avoir les bons pour ennemis ? Comment cela se pourrait-il ? Ce ne serait qu'autant que nous serions mauvais ; mais, si nous sommes bons, le méchant seul sera notre ennemi. Vous donc qui êtes bon, priez pour les méchants. Rentrez dans votre cœur, vous qui êtes épuré dans cette fournaise. Vous vivez sous la dépendance de Dieu, et vous allez lui adresser votre prière : et voilà que vous rencontrez un homme qui vous a offensé, opprimé, dépouillé, jeté en prison : oh ! alors, veillez sur votre cœur, jetez un regard sur ce Dieu qui est votre Maître. Voici, d'un côté, le méchant, votre ennemi, et, de l'autre, votre Seigneur, la Bonté même. Le méchant vous fait tout le mal qu'il peut : « Priez pour cet ennemi, » vous dit votre Seigneur qui est bon. Entre cet ennemi si méchant et ce Seigneur si

bon, quel parti prendrez-vous? Prierez-vous contre votre ennemi, ou obéirez-vous à votre Seigneur?

Prier pour votre ennemi, c'est ce que Dieu vous ordonne : le commandement est pénible, et les promesses sont grandes ; le commandement est sévère ; « O mon Dieu, dit le Roi-Prophète, à cause des paroles de vos lèvres, j'ai suivi des voies dures. » (Ps. 16.) Mais combien précieuse la récompense de cette fidélité ! « Priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être les enfants de votre Père, qui est dans les cieux. » Si Dieu vous disait : Priez pour votre ennemi, afin d'être le fils de votre Père selon la chair, afin d'hériter des biens qu'il ne pourra pas emporter et qu'il vous laissera, la crainte vous ferait obéir à ce commandement. Or, si vous accomplissez ce commandement dur et pénible, on vous promet d'être le fils du Très-Haut. Pensez à un tel Père, pensez à la grandeur de son héritage. Sans doute, en priant pour cet ennemi acharné qui vous a fait tant de mal, il s'engagera un combat dans votre âme entre l'obéissance à votre Dieu, qui vous ordonne de prier pour votre ennemi, obéissance qui vous plaît selon l'homme intérieur, et la faiblesse de la chair qui se soulève et qui résiste. Mais cette obéissance, c'est l'or, et ces révoltes de la chair, ce sont les scories dont Dieu veut vous purifier dans le creuset.

Exercez-vous donc au milieu des méchants, ô vous qui êtes bon, quoique ce ne soit pas de votre propre fonds, puisque vous ne l'avez pas toujours été : vous ne l'êtes devenu que par la grâce de Celui qui n'a jamais été mauvais. Exercez-vous au milieu des méchants, et ne dites pas : S'il est nécessaire qu'il y ait des méchants pour nous exercer, pourquoi ne sont-ils pas en petit nombre, pourquoi les bons ne sont-ils pas

les plus nombreux ? Ne voyez-vous pas que le petit nombre les empêcherait de nuire à la multitude des bons ? En ce cas, faute d'audace de la part des méchants, les bons ne seraient pas exercés. Maintenant, au contraire, que le nombre des méchants l'emporte, les bons ont beaucoup à souffrir, et ce sont ces souffrances qui épurent l'or. (*Serm.* 15.)

IX

Le chrétien, en vivant au milieu des méchants, doit se garder de les imiter, et de s'en laisser pervertir.

« Ayez pitié de moi, Fils de David, » (Luc. 18.) criait un aveugle à Jésus-Christ qui passait, car il craignait qu'il ne passât sans le guérir. Et telle était l'ardeur de ses cris que la foule hostile ne parvint point à lui imposer silence. Il triompha de cette hostilité, et finit par obtenir du Sauveur qu'il s'arrêtât. Au milieu des murmures de cette foule qui lui commandait de se taire, il fut appelé par Jésus, qui lui dit : « Que voulez-vous de moi ? — Seigneur, faites que je voie. — Voyez ; votre foi vous a sauvé. » Aimons donc le Christ, et désirons-le, lui qui est la lumière. Si cet aveugle désira si vivement la lumière du corps, combien plus devons-nous désirer la lumière du cœur ! Crions donc vers Jésus, non de la voix, mais par notre vie. Vivons saintement et méprisons le monde ; regardons comme un néant tout ce qui passe. En vivant de la sorte, nous serons blâmés, sous un semblant d'affection, par ces hommes du siècle qui aiment la terre et en recherchent

la poussière. Ils nous diront, pour combattre notre mépris des choses humaines et terrestres : Pourquoi ces privations ? Êtes-vous frappés de folie ? C'est la multitude qui veut empêcher l'aveugle de crier. Et, quelquefois, ce sont des chrétiens qui s'opposent ainsi à ce qu'on vive chrétiennement. Cette multitude, en effet, marchait avec Jésus-Christ, et, néanmoins, elle ne laissait pas d'imposer silence au malheureux qui insistait à grands cris auprès de la bonté du Sauveur pour qu'elle lui rendît la vue. Hélas ! il y a des chrétiens de cette sorte ; mais sachons en triompher, en vivant saintement, et en faisant de cette sainteté comme le cri de supplication que nous adressons au Christ. (*Serm.* 349.)

Il importe surtout d'éviter que les hommes, qui, dans le sein de l'Église catholique, en sont comme la paille déshonorante, destinée à disparaître un jour sous le souffle du Juge suprême, deviennent pour nous des séducteurs perfides. Si Dieu se montre patient à leur égard, c'est afin, par leur perversité, d'exercer la foi et la prudence de ses élus. D'ailleurs, un grand nombre d'entre eux, grâce à la miséricorde divine, viennent soudainement à résipiscence, et embrassent avec un grand zèle le service de Dieu. Tous, en effet, n'abusent pas de la patience du Souverain Juge jusqu'à s'amasser un trésor de colère pour l'heure suprême des vengeances célestes : cette patience du Tout-Puissant en ramène beaucoup dans les voies salutaires de la pénitence. En attendant, ils servent d'épreuve pour ceux qui tiennent déjà la voie droite ; ils leur font pratiquer et le support et les compassions de la charité. Attendons-nous donc à voir beaucoup de gens adonnés à l'ivrognerie, à l'avarice, à la fraude, aux jeux de

hasard, à l'adultère, à la fornication, et ne craignant pas de recourir à des remèdes sacrilèges, aux devins, aux tireurs d'horoscopes, et à quiconque exerce un art impie. Peut-être même verrons-nous des chrétiens tomber dans des excès plus graves encore. Lors donc que nous rencontrerons des hommes qui non seulement se livrent à ces coupables pratiques, mais encore cherchent à les justifier et à se faire des imitateurs, attachons-nous fortement à la loi de Dieu, et ne suivons pas ceux qui la violent. Ce n'est pas selon leur esprit, mais selon la vérité de cette loi que nous serons jugés. (*L. sur la man. d'instr. les ignor.*, *c.* 25.)

« J'ai vu des insensés et je séchais de douleur. » (Ps. 118). Pieuse tristesse, bienheureuse misère que de s'affliger des vices d'autrui, sans en être atteint, de s'en attrister, sans en être esclave, d'en concevoir une profonde amertume, sans les aimer ! Telle est, selon la pensée si pénétrante et si vraie de l'Apôtre, la persécution qu'ont à souffrir ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ. (2 Tim. 3.) Qu'est-ce qui peut persécuter plus amèrement la vie des hommes de bien que la vie des méchants, non qu'elle nous force d'imiter le mal qui nous déplaît, mais parce qu'on ne saurait voir ce mal sans douleur ? Une âme pieuse ne consent pas à l'impiété qui s'étale en sa présence ; elle n'en éprouve pas moins un sentiment qui la torture. Souvent, et pendant longtemps, le crime échappe aux poursuites de la puissance publique ; mais la vue du scandale sera toujours, jusqu'à la fin des temps, une cause de souffrance pour le cœur vraiment chrétien. C'est par là que s'accomplissent les paroles de l'Apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution, » et une persécution d'autant

plus amère qu'elle est plus intime, l'arche contenant à la fois le corbeau et la colombe, jusqu'à ce que le déluge soit passé. (*Lettre*. 248. *n*. 1.)

X

Ne suivons pas ceux qui marchent dans la voie large : suivons ceux qui ont choisi la voie étroite.

« Les justes verront et ils craindront, et ils mettront leur espérance dans le Seigneur. » (Ps. 39.) « Les justes verront. » Quels justes ? Les fidèles, parce que le juste vit de foi. Or, tel est l'ordre établi dans l'Église, que les uns précèdent et les autres suivent ; ceux qui précèdent donnent l'exemple à ceux qui suivent, et ceux qui suivent imitent ceux qui précèdent. Mais ces derniers, qui se donnent comme exemple, ne suivent-ils personne ? S'ils ne suivaient personne, ils ne manqueraient pas de s'égarer. Eux aussi ont donc un guide, qui est le Christ lui-même. Oui, dans l'Église, les plus saints, auxquels il ne reste aucun homme à imiter, parce que leur perfection dépasse celle de tous, ont devant eux le Christ, qui ne cesse d'être leur modèle jusqu'à la fin. On peut voir ces degrés indiqués par l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur du Christ. » (1. Cor. 4.) Donc, que ceux qui dirigent déjà leurs pas sur la Pierre, servent d'exemple aux fidèles, ainsi que l'Apôtre y exhorte son disciple Timothée : « Soyez le modèle des fidèles. » (1. Tim. 4.) Les fidèles sont des justes qui, les yeux fixés sur ceux qui les précèdent dans le bien, les suivent en les imitant.

Comment les suivent-ils? « Les justes verront et ils craindront. » Ils craindront de suivre les voies mauvaises, en voyant que les saints ont tous choisi les bonnes voies. Semblables à des voyageurs qui, d'abord incertains sur la route à prendre, sortent de cette incertitude en en voyant d'autres s'engager sans hésitation dans tel chemin plutôt que dans tel autre, pour arriver au même but, les fidèles se disent: Ce n'est pas sans raison que les saints suivent cette voie pour aller où nous voulons aller nous-mêmes: s'ils marchent de ce côté avec tant de confiance, n'est-ce point parce qu'il serait funeste de marcher d'un côté différent? « Les justes verront et ils craindront. » Ils voient d'une part la voie étroite, et de l'autre la voie large. Ils voient peu d'hommes dans la première; ils en voient un grand nombre dans la seconde. Mais, s'ils sont justes, ils n'ont pas à compter, ils ont à peser les témoignages dans une balance exacte qui ne puisse tromper, puisqu'ils sont appelés justes. N'est-ce pas à eux que s'appliquent ces paroles: « Les justes verront et ils craindront? » Qu'ils ne comptent donc pas les foules qui se précipitent dans les voies larges; qu'ils ne fassent point attention à elles: ce sont des foules qu'il n'est pas possible de compter. Au contraire, il en est peu dans la voie étroite: qu'ils prennent la balance et qu'ils pèsent. Ah ! pour quelques grains, quelle quantité de paille à soulever ! C'est ce que ne doivent pas oublier dans la pratique de leur vie les justes, les fidèles qui ont à suivre les exemples d'autrui.

Mais que feront ceux qui marchent en avant? Qu'ils ne s'enorgueillissent pas, qu'ils ne s'élèvent pas, qu'ils ne trompent pas ceux qui les suivent. Comment les tromperaient-ils? En leur promettant de les sauver par

eux-mêmes. Quel est donc le devoir de ceux qui suivent ? « Les justes verront, et ils craindront, et ils mettront leur espérance dans le Seigneur. » Ils ne la mettront pas en ceux qui les précèdent. Tout en les imitant, ils penseront à Celui qui leur a donné de marcher en avant, et ils espéreront en lui. Quand le psalmiste nous dit ailleurs : « J'ai levé les yeux vers les montagnes, » (Ps. 120.), nous comprenons que ces montagnes sont les grandes et illustres âmes de l'Église, âmes dont la grandeur est solide et n'est point une vaine enflure. C'est à elles qu'ont été inspirées les Écritures qui nous instruisent ; ce sont les Prophètes, les Évangélistes, les docteurs de la vérité. Voilà où « j'ai levé mes regards, vers les montagnes, d'où me viendra le secours. » Mais, pour nous empêcher de penser qu'il s'agit d'un secours humain, le psalmiste continue en disant : « Mon secours vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. »

Voulons-nous donc nous ranger parmi les justes qui voient, qui craignent et qui mettent leur espérance dans le Seigneur : redoutons les chemins larges et mauvais ; préférons les sentiers étroits, et n'oublions jamais que : « Bienheureux est l'homme qui se confie dans le nom du Seigneur et qui se détourne des vanités et des folies pleines de mensonges. » (Ps. 39.) Ces vanités, par lesquelles peut-être nous voulions aller, constituent la voie large qu'encombre la multitude : cette voie conduit à la mort. Sa largeur plaît pour un temps ; mais son issue est étroite pour une éternité. La foule y fait grand bruit ; elle y court et s'y empresse, elle s'y livre à la joie : ne l'imitons point ; ne nous laissons pas entraîner après ces vanités, ces folies et ces trompeuses illusions. (*Disc. sur le Ps.* 39 *n.* 6. *et* 7.)

XI

Bien que nous vivions parmi les méchants, il ne nous manque pas de bons exemples à imiter.

De même que le démon ne séduit pas les hommes afin de régner avec eux, mais afin de leur faire partager son châtiment, ainsi tous ceux qui imitent les pécheurs, cherchent des compagnons pour l'enfer, et non des protecteurs pour le royaume des cieux. (*Serm.* 137.)

O vous donc qu'on exhorte à la pénitence, ne cherchez point des compagnons de supplice, et ne vous réjouissez point d'en avoir trouvé un grand nombre. Vous n'en brûlerez pas moins, pour brûler avec beaucoup d'autres. Est-ce là un moyen de salut, n'est-ce pas une vaine consolation dans un malheur dont vous voulez être les artisans? Quoi de plus absurde et de plus misérable que de s'attacher à imiter la conduite déréglée des méchants? Pourquoi, si vous désirez arriver au terme, ne pas suivre plutôt les bons, qui vous montrent sûrement le chemin, et y marchent eux-mêmes avec une joyeuse persévérance? Objecterez-vous que de tels modèles n'existent pas, ou du moins qu'on ne les voit point? Il en existe, et vous pouvez les voir; mais, pour trouver des exemples qui attirent vos louanges et votre imitation, vous avez moins de zèle et de charité que vous n'avez de malice soupçonneuse pour trouver des sujets de critique et vous tromper vous-mêmes. Si vous ne trouvez point d'hommes de bien, c'est que votre œil est mauvais? Et peut-être craignez-

vous d'en trouver, parce que vous voulez rester toujours dans le mal.

Mais supposé qu'il vous soit impossible de trouver des chrétiens dignes d'être imités, ne pouvez-vous pas considérer des yeux de votre âme le Seigneur qui s'est fait homme, pour enseigner aux hommes comment ils devaient vivre? Voilà le modèle par excellence: suivez-le, et, en le suivant, devenez vous-mêmes des modèles pour les autres, afin de faire cesser toute plainte sur la rareté des bons. Si vous ignorez ce que c'est qu'une vie sainte, apprenez les divins commandements.

Il en est sans doute beaucoup qui vivent dans la vertu; mais vous ne les découvrez pas, parce que vous ne savez pas en quoi consiste une sainte vie. Si vous le savez, mettez en pratique ce que vous savez: vous aurez ainsi ce que vous cherchez, et vous offrirez à autrui des exemples à reproduire. Considérez le Christ, considérez les Apôtres, dont le dernier vous dit: « Soyez mes imitateurs, comme je suis l'imitateur de Jésus-Christ. » (1. Cor. 4.) Représentez-vous tant de milliers de martyrs: parmi eux, vous verrez non seulement des hommes, mais des femmes, des adolescents, de jeunes vierges, qui ne se sont laissés ni tromper par l'imprudence, ni pervertir par l'iniquité, ni abattre par la crainte, ni corrompre par l'amour du siècle. Dès lors, il ne vous restera aucune excuse, soit en face de la rigoureuse droiture des préceptes, soit en face de l'innombrable multitude des exemples. (*Serm.* 351.)

XII

La bonne conscience devant Dieu ne suffit pas : il faut que la vie soit également bonne devant les hommes.

« N'était-ce pas assez pour vous de paître en de bons pâturages, sans fouler aux pieds ce qui en restait ; de boire une eau tranquille, sans troubler le reste avec vos pieds ? Et mes autres brebis paissaient l'herbe que vos pieds avaient foulée, et buvaient l'eau que vos pieds avaient troublée. » (Ézéch. 34.) Il est des hommes qui ne jugent de la pureté de leur vie que par le témoignage de leur conscience, et se mettent peu en peine de ce que les autres peuvent penser d'eux. Ils semblent ignorer qu'un chrétien, en voyant un de ses frères s'appuyer sur sa bonne conscience pour fréquenter en liberté toute sorte de personnes et de lieux, en est mal édifié et se porte, par faiblesse, à des soupçons qui entraînent sa conduite. Ce chrétien ne saurait, comme Dieu, pénétrer dans les consciences. Les consciences sont à nu devant Dieu. La vie seule est à découvert aux yeux de nos égaux et de nos frères. S'ils conçoivent de mauvais soupçons, et si, dans le trouble de leur esprit, ils se déterminent à faire ce qu'ils pensent que nous faisons nous-mêmes, que sert alors à notre conscience de s'abreuver à une source pure, tandis que notre vie négligente n'offre à boire aux autres qu'une eau bourbeuse et malsaine ?

Et que répondent ces esprits illusionnés, lorsqu'on vient à condamner leur façon d'agir ? Ils citent ces paroles de l'Apôtre : « Si je voulais plaire aux hommes,

je ne serais point serviteur de Jésus-Christ. » (Gal. 1.) Mais ici encore, ils troublent une eau pure, ils foulent aux pieds d'excellents pâturages. N'ont-ils donc pas lu aussi ces autres paroles du même Apôtre : « Cherchez à plaire à tous en toutes choses, comme je m'y efforce moi-même, ne cherchant pas ce qui m'est avantageux, mais ce qui est utile aux autres pour leur salut ? (1. Cor. 10.) Et de plus : « Nous nous appliquons à faire le bien, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes ? » (2. Cor. 8.) Ces divers passages des Épitres de saint Paul sont-ils contradictoires, et n'est-il pas facile de les concilier ?

Il en est qui jugent témérairement, qui diffament ou déchirent en secret la réputation du prochain, qui cherchent à deviner ce qu'ils ne peuvent voir, et même à publier ce qu'ils ne peuvent soupçonner : contre de tels hommes que nous reste-t-il, si ce n'est le témoignage de notre conscience ? Il nous est difficile de leur plaire ? D'autre part, dans ceux-mêmes à qui nous pouvons plaire, que devons-nous chercher ? Est-ce notre gloire ? N'est-ce pas leur salut ? N'est-ce pas, en marchant dans les sentiers du bien, de leur offrir des exemples qu'ils puissent suivre, sans crainte de s'égarer ou, du moins, de les rendre directement imitateurs de Jésus-Christ, s'il nous est impossible de leur servir de modèle ? Car, après tout, c'est le Christ qui conduit son troupeau dans les pâturages ; il en est le seul pasteur dans la personne de tous ceux qui le dirigent selon son esprit, parce que tous ne forment en lui et avec lui qu'un pasteur unique. Ce n'est donc pas notre intérêt que nous cherchons, lorsque nous nous efforçons de plaire aux hommes ; mais nous sommes heureux que le bien leur plaise, pour leur propre utilité, et non pour

notre gloire personnelle. On voit donc clairement contre qui l'Apôtre prononçait ces paroles : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ, » et pourquoi il disait encore : « Cherchez à plaire à tous en toutes choses. » Ces deux passages sont clairs, calmes, purs et limpides : faisons-en notre nourriture et notre breuvage, sans les fouler aux pieds et les troubler. (*Serm.* 47.)

XIII

Avec qui et comment nous devons contracter amitié.

Unissons-nous aux chrétiens vertueux, qui aiment comme nous notre Roi. Nous en trouverons beaucoup, si nous sommes nous-mêmes amis de la vertu. Autrefois peut-être nous étions passionnés pour ces spectacles mondains où la vanité s'étale, pour ces combats du cirque où préside la folie, et alors nous recherchions la société de quiconque aimait avec nous tel ou tel cocher, tel ou tel histrion. Combien plus ne devons-nous pas nous plaire dans la compagnie de ceux qui partagent notre amour pour Dieu, pour ce Dieu dont n'auront jamais à rougir ses fidèles, parce que, toujours sûr de la victoire, il sait les rendre invincibles eux-mêmes. Toutefois, ce n'est pas dans les hommes de bien, qui nous précèdent ou qui nous accompagnent dans notre marche vers Dieu, que nous avons à mettre notre espérance, pas plus que dans nos efforts et nos progrès personnels ; notre espérance n'est bien placée qu'en Celui qui nous justifie tous, et à qui nous sommes

tous redevables de l'amour que nous avons également pour lui. Dieu ne change point : voilà pourquoi nous pouvons sans crainte le prendre pour soutien ; mais l'homme est trop changeant pour que nous puissions sans imprudence nous contenter de son appui. Il n'en est pas moins vrai que, si nous sommes obligés d'aimer ceux qui ne sont pas encore justes, afin qu'ils le deviennent, notre devoir est d'aimer avec une ardeur bien plus grande ceux qui le sont déjà. Mais autre chose est d'aimer les hommes, et autre chose d'espérer en eux ; et, entre ces deux sentiments, la différence est tellement profonde que Dieu nous commande le premier et nous défend le second. (*L. sur la man. d'instr. les ignor. c.* 25.)

Pendant cette vie, l'amitié des bons apporte des consolations précieuses. Dans l'indigence, dans le deuil, dans la maladie, dans l'exil, dans tout autre malheur, si l'on a près de soi des hommes pieux, des hommes « qui savent pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie » (Rom. 12), et relever par leurs paroles le cœur abattu, les peines finissent par s'adoucir ; le fardeau qui accablait devient plus léger, et l'adversité voit s'affaiblir son empire. Mais qui opère ce bien en eux et par eux, sinon Celui-là même qui rend les hommes bons par la communication de son esprit ? Au contraire, nous avons beau regorger de richesses, nous voir, ainsi que tous les nôtres, en possession d'une florissante santé, vivre tranquillement dans notre patrie, — si nous n'avons pour amis que des méchants, des hommes indignes de confiance, pratiquant le vol et la fraude, irascibles, semeurs de discordes, habiles dans l'art de dresser des embûches, nos jours se transforment en amertume et en affliction ;

tant il est vrai que sur la terre toutes choses se tournent contre nous, en l'absence d'un véritable et sincère ami. Mais où en trouver un sur l'esprit et le caractère duquel il nous soit possible de sûrement compter? Chacun se connaît soi-même, et nul ne saurait connaître le cœur des autres ; et encore se connaît-on assez soi-même pour être sûr de ce que l'on sera demain? Ainsi, quoique plusieurs se fassent connaître par leurs œuvres, que les uns par leur sainte vie soient une source de joie, et les autres une source de douleur par leur mauvaise conduite, cependant, à cause de l'ignorance et de l'incertitude où nous sommes sur les sentiments secrets des hommes, l'Apôtre nous donne le salutaire conseil « de ne rien juger avant le temps, et d'attendre que le Seigneur soit venu pour mettre au jour ce qui était caché dans les ténèbres, découvrir les pensées des cœurs, et décerner à chacun le salaire qui lui est dû. » (*Lettre* 130.)

Quant à la manière d'aimer un ami, c'est l'aimer véritablement que d'aimer Dieu en lui, soit que Dieu habite en son âme, soit afin que son âme travaille à le posséder. — Un ami doit être aimé pour Dieu, et on l'aime de la sorte si l'on aime en lui l'amour de Dieu même. Qui dit amitié dit amour, et l'amour n'est fidèle que s'il est selon le Christ, en qui seul il peut encore devenir éternel. (*Serm*. 336. — *L*. 2 *contre Fauste, c*. 78. — *L. contre deux lettres des Pélag. c*. 1.)

Seigneur, bienheureux celui qui vous aime, qui aime en vous ses amis, et ses ennemis à cause de vous! Seul, il ne perd aucun de ceux qui lui sont chers, parce que tous lui sont chers en Celui qui ne se perd pas, c'est-à-dire, en Vous, en Vous qui avez fait le ciel et la terre, et qui les remplissez de votre présence, parce qu'à

cette présence même toutes choses doivent leur création. Seigneur, nul ne vous perd qu'en vous abandonnant, et quiconque vous abandonne s'éloigne de votre miséricorde ; mais il vous retrouve aussitôt dans votre juste colère. (*L.* 4. *Conf. c.* 9.)

XIV

Le chrétien doit s'appliquer à vivre en paix avec tous les hommes.

Que la paix soit l'objet de tout notre amour; qu'elle trouve dans notre cœur une chaste demeure; qu'elle devienne pour nous un repos assuré, une société exempte d'amertume; qu'il y ait entre elle et nos âmes une douce et indissoluble amitié.

Il est plus difficile de louer la paix que de la posséder. Pour faire l'éloge de la paix, il faut des forces, des pensées, des expressions de choix; pour la posséder, il n'est pas besoin de ces moyens laborieux: il suffit de l'aimer.

Il convient de louer ceux qui aiment la paix ; quant à ceux qui l'ont en haine, il vaut mieux les calmer en les intruisant, ou en gardant le silence, que de les exciter par des reproches. Le véritable ami de la paix aime aussi les ennemis de cette vertu. Quand on jouit de la lumière du jour, on ne s'irrite pas contre les aveugles, on déplore leur sort; on sent tout le prix de la vue, et, ceux qui sont privés de ce grand bien, on les juge si dignes de compassion, que, si on avait les moyens, le talent, les remèdes nécessaires, on s'empresserait de les guérir plutôt que de les condamner. Conduisons-

nous de même, si nous aimons la paix : aimons celui qui n'aime pas ce que nous aimons, qui ne possède pas le bien dont nous sommes les heureux possesseurs. Telle est la nature de ce bien que tous peuvent le posséder sans se porter envie, car on le possède en commun, et chacun peut le posséder dans toute sa perfection.

La paix n'est point semblable à ces richesses matérielles et étroites qui se divisent et qui diminuent d'autant plus qu'elles ont de plus nombreux possesseurs. La paix, au contraire, s'agrandit avec le nombre de ceux qui la possèdent : une maison de bois ou de pierre ne saurait contenir beaucoup d'habitants : la paix se dilate et s'étend avec la multitude même qui en fait sa demeure.

Oh ! qu'il est bon d'aimer la paix ! L'aimer, c'est la posséder. Or, qui ne désire l'accroissement de ce qu'il aime ? Vouloir que la paix se restreignît à un petit nombre, ce serait vouloir restreindre sa jouissance. Pour accroître ce trésor, appliquons-nous donc à augmenter le plus possible le nombre de ses possesseurs. La paix est comme ce pain qui se multipliait entre les mains des disciples du Seigneur, à mesure qu'ils le distribuaient.

Mais pour attirer les autres à la paix, commençons par en jouir nous-mêmes, par lui être étroitement attachés. Qu'elle soit en nous comme un foyer ardent capable d'embraser nos frères. (*Serm.* 357.)

XV

Ne nuire à personne, être utile à tous, surtout aux siens, en vue de leur salut éternel, tel est le devoir du chrétien.

La charité pour le prochain se compose d'innocence et de bienfaisance. On est innocent, quand on ne fait du mal à personne ; on est bienfaisant, quand on fait du bien à qui l'on peut. — Ne pas nuire est insuffisant : il faut encore, autant que possible, pratiquer le bienfait. (*L. sur le mensonge. c.* 19. — *Serm. du Seign. sur la mont. c.* 20.)

Aimer Dieu, aimer le prochain comme soi-même, voilà les deux principaux préceptes du divin Maître. On y trouve ce qu'il est obligatoire d'aimer, à savoir : Dieu, soi-même et le prochain. Or, c'est l'amour de Dieu qui doit nous diriger dans l'amour de nous-mêmes : d'où il résulte que, en aimant le prochain, nous devons nous proposer de l'amener à l'amour de Dieu, puisqu'il nous est commandé de l'aimer comme nous nous aimons. C'est ainsi qu'un chrétien est obligé d'entendre l'intérêt de sa femme, de ses enfants, de ses domestiques, et de tous ceux sur qui peut s'étendre son influence ; et c'est ainsi encore qu'il est tenu de désirer que le prochain se conduise à son égard, s'il en est besoin. De cette manière, et autant qu'il dépendra de lui, il sera tranquille du côté de tout homme, et il jouira de cette paix humaine, qui consiste dans l'union des cœurs, fondée sur l'innocence et ensuite sur la bienfaisance. Tout d'abord, donc, sa charité s'exercera sur ceux qui lui appartiennent, car, en ce qui les con-

cerne, il dispose, pour leur être utile, des puissantes ressources que lui fournissent la nature et la vie commune. De là, ces paroles de l'Apôtre : « Quiconque n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de sa maison, renie sa foi ; il est pire qu'un infidèle. » (1. Tim. 5.) De ce soin exercé procède la paix entre ceux qui vivent ensemble, parce qu'ils commandent ou obéissent chacun suivant son rang. Ceux-là commandent qui veillent aux intérêts des autres ; ce sont le mari par rapport à la femme, les parents par rapport aux enfants, les maîtres par rapport aux serviteurs. En retour de cette vigilance, la femme obéit au mari, les enfants obéissent aux parents, et les serviteurs aux maîtres. Mais dans la maison du juste vivant de la foi, voyageur encore éloigné de la cité céleste, même ceux qui commandent se trouvent être les serviteurs de ceux qui semblent soumis à leur autorité. S'ils commandent, ce n'est point par la passion de dominer, mais par le devoir de protéger les intérêts de leurs inférieurs ; ce n'est point par une vaine jalousie de domination, mais par une tendre sollicitude de prévoyance. (*L.* 19. *de la Cité de Dieu. c.* 14.)

L'amour de Dieu est le premier qui soit commandé l'amour du prochain est le premier qui doive être mis en pratique. Dieu se cache encore à nos regards ; mais en aimant le prochain, nous nous rendons dignes de le voir ; nous donnons à notre œil la pureté nécessaire pour cette vision. C'est ce que saint Jean nous enseigne en termes exprès : « Si vous n'aimez point votre frère que vous voyez, comment pourrez-vous aimer Dieu que vous ne voyez pas ? » (1. Jean. 4.) Ne croyons pas cependant qu'il nous soit tout à fait impossible ici-bas de voir Dieu. « Dieu, dit le même Apôtre, est charité,

et celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu. » (Ibid.) Aimons nos frères, considérons quel est en nous le principe de cet amour, et autant que possible nous verrons Dieu. Commençons donc par aimer le prochain. « Partagez, nous dit le Prophète, votre pain avec celui qui a faim ; abritez sous votre toit celui qui n'a point d'asile ; lorsque vous rencontrez un homme nu, couvrez-le, et ne méprisez point ceux qui sont formés de la même chair que vous. » (Is. 58.) Et quelle récompense vous vaudront ces œuvres charitables? « Alors votre lumière brillera comme la lumière du matin. » Dieu, voilà notre lumière ; elle n'est appelée lumière du matin que parce qu'elle succède à la nuit de ce siècle ; car en soi, Dieu n'a ni levant, ni couchant, et sa splendeur est toujours immuable. Il est encore la lumière du matin, pour tout pécheur qui retourne vers lui ; et il est comme le soleil couchant, pour tout homme qui s'égare loin de lui par le péché. » (*Traité* 17 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Souvent, par la préoccupation qu'elles causent, les nécessités de cette vie blessent, obscurcissent notre œil spirituel, et rendent double notre cœur. Il arrive alors que le bien que nous paraissons faire aux hommes n'est plus fait dans l'esprit recommandé par le Seigneur, c'est-à-dire, dans un esprit de charité, parce nous espérons recevoir en échange quelque avantage nécessaire à notre situation présente. Or, c'est en vue de leur salut éternel, et non pour notre utilité temporelle que nous devons faire du bien aux hommes. Que le Seigneur incline donc notre cœur vers ses commandements, et le détourne de la cupidité. « Car, la fin des commandements est la charité procédant d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. » (1. Tim. 1.) Faire

du bien pour subvenir à nos besoins personnels, c'est nous écarter de l'esprit de charité ; ce n'est plus chercher les intérêts du prochain, qu'il nous est ordonné d'aimer comme nous-mêmes, mais bien nos propres intérêts. Ne serait-il pas mieux de dire que nous n'agissons pas même alors d'une manière qui nous soit utile, puisque nous nous formons ainsi un cœur double, qui nous empêche de voir Dieu, bonheur qui est seul certain et éternel. (*L. 2. Serm. du Seign. sur la mont. c.* 12.)

XVI

L'amour du prochain, pour être parfait, doit s'étendre jusqu'aux ennemis.

Saint Jean, dans sa première Épître, nous recommande continuellement la charité fraternelle ; il parle moins de l'amour de Dieu, et ne dit absolument rien de l'amour des ennemis, se contentant de nous exhorter à aimer nos frères. Cependant, ne lisons-nous pas dans l'Évangile ces paroles du Sauveur : « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense mériterez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? » (Matth., 5.) Comment donc l'apôtre saint Jean peut-il nous recommander avec tant d'instance la charité fraternelle, comme si elle résumait toute perfection, tandis que, selon le Sauveur, il ne suffit pas d'aimer nos frères, il faut encore étendre cet amour jusqu'à nos ennemis ?

Celui qui étend la charité jusqu'à ses ennemis ne passe point par dessus ses frères. Le feu commence par gagner ce qui est proche, pour se propager ensuite au loin. Or, un frère nous est plus proche que n'im-

porte quel homme. Après lui, l'inconnu qui ne nous est point hostile, est plus voisin de nous que notre ennemi déclaré. Que notre charité aille donc de nos frères qui nous aiment aux inconnus qui ne nous font aucun mal, et enfin à nos ennemis, ainsi que le Seigneur le commande. Mais cette dernière extension de l'amour, saint Jean la passe sous silence. Pourquoi? Parce que, en aimant nos ennemis, ce sont des frères que nous aimons.

Sachons bien en quoi consiste l'amour d'un ennemi? Que faut-il désirer en l'aimant? Qu'il jouisse d'une parfaite santé? Mais cette santé sera peut-être nuisible à son âme. Qu'il devienne riche? Mais il peut arriver que les richesses soient pour lui une cause d'aveuglement. Qu'il se marie? Mais il est possible que cette union remplisse sa vie d'amertumes. Qu'il ait des enfants? Malheur à lui s'ils sont vicieux! On le voit, tous ces souhaits sont pleins d'incertitude. Ah! souhaitons à notre ennemi de jouir avec nous de la vie éternelle, souhaitons qu'il devienne notre frère. Si tel est notre désir, nous l'aimons véritablement, car en lui nous aimons un frère possible. Nous n'aimons pas ce qu'il est, mais ce que nous désirons qu'il soit. C'est ainsi que l'habile artisan aime le chêne qui vient d'être abattu sous ses yeux. Il ne l'aime pas dans son état actuel; mais il aime l'œuvre que son art en fera sortir. N'est-ce pas ainsi que Dieu nous a aimés, lorsque nous étions pécheurs?

Alors nous a-t-il aimés pour nous voir persévérer dans le mal? Ce divin Artisan a considéré chacun de nous comme un arbre de la forêt; il n'a point pensé à ce que nous étions comme tels, mais à ce que nous pouvions être dans l'édifice qu'il voulait construire. De



même, voilà un ennemi : il nous contrecarre ; il ne songe qu'à nous nuire ; il nous déchire par ses discours ; il nous exaspère par ses outrages ; il nous poursuit de sa haine. Il n'en est pas moins homme, créature de Dieu. D'un côté, nous voyons ce que Dieu l'avait fait ; et de l'autre, nous voyons sa conduite si contraire à l'œuvre divine. De Dieu il tient d'être homme ; mais il est lui même l'auteur de l'envie qu'il nous porte. Si alors nous disons à Dieu du fond de notre âme : Seigneur, soyez-lui propice, pardonnez-lui ses péchés, frappez-le d'une crainte salutaire qui le change, — nous n'aimons pas en lui ce qu'il est, mais ce que nous voulons qu'il soit. En aimant ainsi notre ennemi, c'est donc un frère que nous aimons ; et, dès lors, l'amour des ennemis est la charité parfaite, parce que la charité parfaite consiste à aimer nos frères.

Pour insister encore sur cette pensée, le Christ ne nous commande pas d'aimer nos ennemis, en désirant qu'ils demeurent toujours nos ennemis. Si c'est là le but qu'il s'est proposé, nous haïssons, en obéissant à ce précepte, nous haïssons nos ennemis bien plus que nous ne les aimons. Comment a-t-il aimé lui-même ses bourreaux ? Il ne voulait certes pas qu'ils restassent ses persécuteurs. Aussi dit-il à Dieu son Père : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Il a donc voulu leur conversion ; et, par cette conversion, il en a fait en réalité ses frères, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. Ces bourreaux furent les témoins des miracles qu'opéraient les disciples du Crucifié ; et eux, dont la cruauté avait répandu un sang divin, burent ce sang rénovateur en croyant en lui. (*Traité* 8, *sur l'Ép. de S. Jean.*)

XVII

En aimant nos ennemis, nous imitons la bonté de Dieu, la mansuétude de Jésus-Christ, et les exemples des Saints.

C'est pour nous une règle permanente de charité d'imiter la bonté de ce Père « qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes. » (Matth. 5.) Il n'est pas possible, en effet, que nous ayons des ennemis et que Dieu n'en ait point. Seulement nous avons pour ennemis des hommes créés avec nous, et Dieu a pour ennemis des hommes qui sont ses créatures, ceux qui vivent dans le mal et l'iniquité. Et Dieu, contre qui nul ennemi n'a de grief à alléguer, envers qui tout ennemi est un ingrat, parce c'est de lui qu'il tient ce qu'il a de bon, Dieu épargne cependant les cœurs qui lui sont hostiles. S'il leur envoie des afflictions, ce n'est que par miséricorde ; il ne les livre à l'angoisse que pour les prémunir contre l'orgueil, que pour les abaisser et les obliger ainsi à reconnaître son très haut domaine. Mais nous, qu'avons-nous donné à cet ennemi que nous avons tant de peine à supporter ? S'il est l'ennemi du Dieu qui est son bienfaiteur, et qui lui continue ses bienfaits, nous, qui sommes impuissants à faire lever le soleil et tomber la pluie sur son champ, ne pouvons-nous du moins garder vis-à-vis de lui et en nous-mêmes la paix promise sur terre à tout homme de bonne volonté ? Donc, puisque nous avons reçu, pour régler notre charité, l'ordre d'aimer notre ennemi par imitation de notre Père céleste, comment prati-

querons-nous ce précepte, si nous n'avons aucune inimitié à subir ? Nous voyons par là l'utilité des ennemis ; la clémence divine à l'égard des méchants nous invite et nous sert à être miséricordieux à nous-mêmes, car aujourd'hui nous sommes bons, mais nous étions mauvais auparavant ; de sorte que, si Dieu n'épargnait les impies, nous ne serions point là maintenant pour lui rendre des actions de grâces. Que Dieu, qui a eu pitié de nous, ait donc aussi pitié des autres : faut-il, parce que nous l'avons franchie, fermer la porte de la clémence ? (*Disc. sur le Ps.* 54. *n.* 4.)

Après l'exemple de Dieu le Père, nous avons celui de Jésus-Christ son Fils. Qu'est-ce qui l'a fait se revêtir d'une chair mortelle, sinon l'amour pour ses ennemis ? En ce monde où il est descendu, il n'a trouvé que des ennemis dans tous les hommes ; pas un seul parmi eux qui fût son ami. Et voilà qu'il a versé son sang pour eux, et par ce sang répandu il les a convertis, il a effacé leurs péchés, il en a fait des amis de Dieu. Ah ! ce doux Sauveur a voulu pratiquer le premier sur la croix ce qu'il avait enseigné, en disant : « Aimez vos ennemis. » Il était entouré de Juifs frémissants de colère et de rage, qui le couvraient d'insultes et de blasphèmes, après l'avoir crucifié. Quelle prière adressa-t-il alors à Dieu ? « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » S'ils m'ont attaché à la croix, c'est par aveuglement. Oui, ces Juifs étaient aveugles, et, au milieu même des tourments dont ils l'accablaient, Jésus, le Fils de Dieu, préparait pour ces ennemis, avec son propre sang, le remède qui devait leur ouvrir les yeux. Quelle leçon de mansuétude ! quel exemple de miséricorde !

Est-ce trop pour nous d'imiter la conduite de

l'Homme-Dieu, notre Souverain Seigneur et Maître ? Voici les exemples des saints, voici celui d'Étienne, comme nous simple mortel, et simple serviteur du Christ. Si nos yeux sont malades, s'il nous est difficile d'en fixer les regards sur le soleil, arrêtons-les du moins sur le flambeau qu'Étienne leur présente. Chez lui, l'homme extérieur était broyé sous une grêle de pierres; mais l'homme intérieur priait et pour lui-même et pour ceux qui le lapidaient avec tant de dureté. Quelle prière fit-il pour lui-même ? « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » (Act. 7.) Quelle prière fit-il pour ses bourreaux ? « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Il resta debout, en priant pour lui-même : mais, quand il voulut prier pour ses bourreaux, il fléchit les genoux ; pour eux il s'abaissa, il s'humilia, il prit l'attitude la plus suppliante, tellement son cœur les aimait ! « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Après cette parole d'amour, il s'endormit dans le Seigneur. O sommeil de paix et de charité ! (*Serm.* 317.)

XVIII

Prenons garde de nourrir dans notre cœur des sentiments de haine contre le prochain; le fêtu de paille deviendrait une poutre, et nous serions délaissés par Jésus-Christ.

Ce que la justice demande de nous, c'est qu'on ne puisse pas nous dire : « Vous voyez un fêtu de paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez point la poutre qui est dans votre œil. Hypocrite, ôtez d'abord

la poutre de votre œil, et alors vous chercherez à ôter la paille de l'œil de votre frère. » (Matth. 7.) La colère, voilà le fêtu de paille ; la haine, voilà la poutre. Si nous entretenons le fêtu, il devient une poutre. La colère invétérée se change en haine. Voulons-nous qu'il n'en soit pas ainsi? « Que le soleil ne se couche point sur notre colère. » (Éphés. 4.) Eh quoi ! notre âme est livrée aux mouvements violents de la haine, et nous prétendons alors réprimer la colère chez autrui ! Commençons par éteindre cette haine, et nous aurons le droit de reprendre notre frère. La colère, la paille est dans son œil ; la haine, la poutre est dans le nôtre, et pourquoi ? Parce que nous avons négligé le fêtu de paille qui s'y est glissé. Nous nous sommes endormis, nous nous sommes levés avec cette paille dans l'œil, nous l'avons cultivée et arrosée par de faux soupçons, nous l'avons nourrie, en croyant aux discours des flatteurs et de ceux qui nous rapportaient les propos outrageants d'un ami. Nous avons gardé ce fêtu et nous en avons fait une poutre. C'est cette poutre qu'il faut d'abord ôter de notre œil, en cessant de haïr notre frère. Haine effrayante, car « Celui qui hait son frère est homicide ! » (1. Jean. 3.) Il n'a eu recours ni au poison, ni au glaive, ni à un complice obéissant ; il n'a prémédité ni le temps, ni le lieu ; en un mot, il n'a pas extérieurement consommé l'acte du crime : il a simplement haï son frère, et par les désirs homicides qui accompagnent la haine, il s'est donné la mort à lui-même, tout le premier. (*Serm.* 49.)

« Que le soleil ne se couche donc point sur votre colère, » nous dit l'Apôtre. Ces mots peuvent à la lettre se comprendre du temps. Si, en raison de la faiblesse de notre condition humaine et mortelle, la

colère vient à surprendre le chrétien, du moins ne doit-elle pas durer en datant de la veille. Bannissons-la de notre cœur avant le coucher de la lumière visible de peur d'être abandonné de l'invisible lumière. Mais il y a, pour ces paroles, une autre interprétation excellente. Le Christ, qui est la vérité, est notre soleil de justice : les pécheurs ne peuvent le voir, comme ils voient le soleil qui brille au firmament ; ce soleil de justice éclaire nos cœurs et réjouit les Anges. Les yeux affaiblis de notre nature tremblent sous ses rayons ; cependant, s'ils se purifient par la pratique des commandements, ils parviennent à le contempler. Quand ce soleil brille en nous par la foi, craignons qu'il ne se couche sur notre colère, c'est-à-dire, craignons que le Christ ne quitte notre cœur, car la colère et lui ne sauraient y habiter ensemble. Alors, en apparence, il se couche pour nous ; mais, en réalité, c'est nous qui nous couchons pour lui, car, la colère, en vieillissant, devient de la haine, et, avec la haine, devenus homicides, nous demeurons dans les ténèbres et dans la mort. (*Serm. 2. sur le Ps. 25. n. 3.*)

Avec quel soin ne devons-nous donc pas veiller, pour empêcher la haine d'envahir notre âme, d'en fermer la porte à Dieu et à la prière ! La haine se glisse facilement en nous, parce que chacun trouve sa colère juste : il se mêle à cette colère une certaine douceur que l'on trouve légitime, et qui la retient dans notre cœur comme dans un vase, jusqu'à ce qu'elle s'aigrisse entièrement, et finisse par infecter le vase lui-même. Aussi vaut-il beaucoup mieux ne pas s'irriter même à juste titre : on n'est point exposé à passer insensiblement de la colère à la haine. Serait-elle des plus excusables, n'ouvrons jamais à la colère l'entrée de

notre demeure : il est trop difficile de l'en chasser ensuite, quand elle est devenue une poutre. Elle grandit sans honte et plus rapidement qu'on ne pense, à la faveur des ténèbres dont elle nous enveloppe, une fois que sur elle s'est couché le soleil. (*Lettre.* 38.)

XIX

La haine nous nuit beaucoup plus qu'à notre ennemi.

Tout homme a des ennemis ; personne ne vit ici-bas sans se heurter contre quelque inimitié. Or, il est de notre intérêt d'aimer ceux qui nous sont contraires. Leurs attaques ne sauraient causer des dommages comparables à ceux que l'on se cause à soi-même en n'aimant pas ses ennemis. Sur quoi des ennemis peuvent-ils diriger leurs coups ? Sur une maison de campagne ou de ville, sur du bétail, sur un serviteur ou une servante, sur un fils, sur une épouse ; leurs excès peuvent aller jusqu'à ravir la vie du corps. Mais que sont ces dommages en comparaison des ruines que la haine entasse dans l'âme elle-même? (*Serm.* 56.)

Il est impossible que la haine pour autrui ne nuise pas d'abord à celui qui l'a conçue. Le mal qu'un chrétien haineux s'efforce de faire à son semblable, ne sera jamais qu'extérieur, tandis que sa haine porte la dévastation au plus intime de sa conscience. S'il est vrai que l'âme est plus noble que le corps, l'on doit, en raison de cette supériorité, la défendre avec un soin jaloux contre tout ce qui est de nature à la blesser. Or, rien ne la blesse plus profondément que la haine. Que fera donc à son frère celui qui le hait ? Il le dépouil-

lera de son argent : lui enlèvera-t-il sa foi ? Il souillera sa réputation : mais souillera-t-il sa conscience ? Tous ses coups ne frapperont que le dehors, mais quels ravages n'exercera-t-il pas en lui-même ? Haïr son frère, c'est être de soi-même le plus cruel ennemi. Mais, comme on ne sent pas le mal qu'on se fait, on décharge sa haine contre le prochain ; et cet état est d'autant plus funeste qu'on reste insensible à ses conséquences, car la haine au paroxysme émousse le sentiment. On a été cruel pour son ennemi, on lui a infligé des pertes considérables, et l'on est devenu un homme d'iniquité. Or, grande est la différence entre un homme ruiné et un homme injuste et inique. L'un a perdu sa fortune, l'autre son innocence. Lequel des deux a souffert davantage ? Le premier n'a plus les biens qui devaient lui échapper un jour ; le second s'est condamné lui-même à une perte certaine. (*Serm.* 82.)

Terribles sont donc les effets de la colère changée en haine. Voilà l'ennemie qu'il importe de reconnaître, de combattre et de dompter dans l'arène du cœur, sous le regard de Dieu. Veut-on une preuve de sa redoutable hostilité ? L'heure vient de dire : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Arrive la demande : « Pardonnez-nous nos offenses ; » et ensuite : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Mais ici l'ennemie lève la tête : elle ferme le chemin à la prière comme par un mur qui empêche de passer. Tout ce qui précède a été dit sans difficulté : maintenant l'ennemie s'insurge, résiste et contredit : et ce n'est pas au dehors, c'est dans le sanctuaire du cœur que s'élève son cri de révolte. Mais, comme il est défendu de sévir contre un frère détesté, il faut avec violence et sans retard se tourner contre la haine, qui refuse le pardon. Car

« Celui qui dompte sa colère vaut mieux que celui qui prend des villes. » (*Prov.* 16.) La colère est sous notre main : si nous ne pouvons quelquefois l'étouffer entièrement, nous pouvons toujours la réprimer. (*Serm.* 315.)

Quelqu'un s'acharne-t-il contre nous : opposons à sa haine et à sa fureur la prière et la compassion. C'est la fièvre de son âme qui nous hait : il recouvrera la santé et nous rendra grâces. Les médecins aiment-ils les malades comme tels ? En ce cas, ils voudraient qu'ils fussent toujours malades. Mais non, ils aiment les malades pour qu'ils guérissent. Et que n'ont-ils pas à souffrir bien souvent de la part des frénétiques ? Quelles insultes, quels outrages, accompagnés plus d'une fois de coups dangereux ! Le médecin ne s'en prend qu'à la fièvre ; il pardonne à l'homme ; il hait la maladie, qui est son ennemie, et il aime l'homme qui ne le frappe que sous l'influence de la fièvre. C'est sur cette fièvre uniquement que tombe sa haine, c'est cette adversaire qu'il cherche à détruire, pour ne laisser subsister que ce qui provoquera la reconnaissance du malade. Agissons de même envers l'ennemi qui nous déclare injustement la guerre. Sachons bien qu'il est dominé par la cupidité du siècle, et que telle est la cause de sa haine contre nous. Si, à notre tour, nous le haïssons, nous rendons le mal pour le mal, qu'en résulte-t-il ? Auparavant, il n'y avait qu'un malade à pleurer, celui qui nous haïssait : il y en a un second maintenant, et c'est nous-même, si la haine s'est emparée de notre cœur. (*Traité* 8. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

XX

Soyons faciles à pardonner les offenses reçues.

« Si votre frère vous a offensé, reprenez-le ; et, s'il se repent, pardonnez-lui. Si même il pèche contre vous sept fois le jour, et que sept fois le jour il vienne à vous en disant : Je me repens, pardonnez-lui. » (Luc, 17.) Dans la pensée du Sauveur, le nombre sept veut dire chaque fois : autrement, si notre frère péchait huit fois, nous pourrions lui dénier le pardon. Ainsi nous devons pardonner à notre frère, chaque fois qu'il pèche et qu'il se repent. De même, ces paroles du psalmiste : « Je vous louerai sept fois dans le jour » (Ps. 118), n'ont pas d'autre signification que les suivantes : « Sa louange sera toujours sur mes lèvres. » (Ps. 33.) Le nombre sept est donc employé à la place de toujours. Pourquoi ? Par la raison évidente que le temps accomplit sa révolution dans une suite non interrompue de sept jours.

Vous donc qui pensez au Christ, et qui désirez recevoir l'effet de ses promesses, ne négligez pas l'observation de son précepte. Que vous promet-il ? La vie éternelle. Que vous commande-t-il ? De pardonner à votre frère. C'est comme s'il vous disait : « Vous qui n'êtes qu'un homme, pardonnez à un homme, afin de me permettre, à moi qui suis Dieu, de me donner à vous. »

Est-ce que vous ne voudriez pas recevoir de ce Dieu ce qu'il veut que vous accordiez à votre frère ? Non ? Alors n'accordez pas ce que vous refusez de recevoir.

De quoi s'agit-il? D'accorder le pardon qu'on sollicite, si vous désirez qu'il vous soit pardonné. — Je n'ai rien en moi qui ait besoin de pardon! — En ce cas, ne pardonnez pas. Mais non : quand même un pardon ne vous serait pas nécessaire, vous ne devriez pas moins pardonner.

N'êtes-vous pas obligé d'imiter le Seigneur? « Le Christ a souffert pour nous, vous laissant un grand exemple, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a commis aucun péché, et dans la bouche de qui ne s'est pas trouvé le mensonge. » (1. Pierre. 2.) Il était l'innocence même, et il est mort pour nos crimes, et il a répandu son sang pour la rémission de nos iniquités. Il a pris sur lui des dettes qu'il n'avait pas contractées, afin de nous délivrer des nôtres. La mort n'avait aucun droit sur lui, et nous n'avions aucun droit à la vie, car nous étions pécheurs. Il a subi, en mourant, la peine qui ne lui était pas due, et il nous a donné ce que nous ne méritions pas de recevoir. Alors même que vous ne compteriez pas au nombre des pécheurs, vous ne seriez donc pas dispensé d'imiter Dieu. Cette imitation n'est pas au-dessus de vous. Ce n'est point de l'orgueil d'y prétendre. « Soyez, nous dit l'Apôtre, les imitateurs de Dieu. » (Éphés. 5.) A quel titre? « Comme des enfants bien-aimés. » Vous portez le nom d'enfants de Dieu : imitez Dieu, par conséquent, pratiquez comme lui la miséricorde, ou bien renoncez à son héritage.

Mais, qui que vous soyez, vous êtes homme. Juste, laïque, moine, clerc, évêque, apôtre même, vous ne laissez pas que d'être homme. Or, comme hommes, « si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes. » (1. Jean. 1.) Qui nous

avertit de cette vérité? Le disciple que Jésus aimait plus que les autres et qui reposa sur sa poitrine. De quels termes se sert-il? De termes qui désignent le genre humain tout entier : « Si nous disons », et non pas : « Si vous dites. » Tout apôtre et évangéliste qu'il est, il se joint aux pécheurs pour obtenir avec eux le pardon. Il continue, en effet, en disant : « Mais, si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre et nous purifier de toute iniquité. » Comment nous en purifie-t-il? En nous les pardonnant. Ce n'est pas qu'il ne trouve rien à punir en nous, mais il y trouve aussi à pardonner. Donc, puisque nous sommes pécheurs, et que nous avons besoin d'être pardonnés, ne refusons pas le pardon à qui nous le demande. Ne gardons pas dans notre cœur des sentiments d'inimitié. On nous prie de pardonner, pardonnons, et nous pourrons alors prier le Seigneur d'être miséricordieux envers nous-mêmes. (*Serm.* 114.)

XXI

Si nous venons à blesser notre prochain, implorons son pardon.

D'où vient que la plupart comptent pour rien les fautes qu'ils commettent contre leurs frères, et vont jusqu'à dire : Quel grand mal ai-je fait? Je n'ai offensé qu'un homme. — Gardez-vous ici d'être indifférent : cette offense contre un homme a été cause de votre perte. La preuve en est que, si cet homme offensé vous reprend en secret et que vous l'écoutiez, il vous aura gagné. Qu'est-ce à dire, sinon que vous seriez perdu, s'il ne vous gagnait? Que nul n'affecte donc de l'indif-

férence, lorsqu'il a péché contre son prochain. Que dit l'Apôtre? « En péchant de la sorte contre vos frères et en blessant leur conscience faible, vous péchez contre Jésus-Christ, » (1. Cor. 8.) car nous sommes tous ses membres. Laissons donc cette vaine excuse : Ce n'est point contre Dieu que j'ai péché, c'est contre mon frère, contre un homme : le péché n'est pas grave, si toutefois il y a péché; or, un péché léger est bientôt effacé. — Erreur! Vous avez contristé votre frère : un instant vous a suffi pour commettre cette faute, qui peut entraîner votre mort : eh bien, donnez satisfaction au frère que vous avez blessé ; il ne faut pour cela qu'un instant, et cet instant vous suffira pour remédier au mal dangereux que vous avez contracté.

Qui de nous oserait espérer le royaume des cieux, en lisant ces paroles de l'Évangile : « Celui qui dit à son frère : Vous êtes un fou, sera condamné au feu de la géhenne? » (Matth. 5.) Grand sujet d'effroi! mais voici le remède : « Si vous portez votre offrande à l'autel, et que là vous ayez souvenir que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel... » Dieu ne se fâche pas du retard que subira l'acte de cette offrande. C'est vous qu'il demande avant tout. Si, avec votre offrande, vous paraissez devant lui, le cœur plein de haine contre votre frère, il vous répond : Vous êtes mort! que pouvez-vous m'offrir? Vous me portez une offrande, alors que vous n'êtes pas vous-même une offrande qui me soit agréable! Ah! le Christ désire bien plus ce qu'il a racheté de son sang, que ce que vous avez tiré de votre grenier. Donc « Laissez là votre offrande devant l'autel; allez d'abord vous réconcilier avec votre frère,et alors vous viendrez me faire hommage de votre offrande. » Oh le

comme la condamnation au feu a été bientôt effacée ! Vous en étiez justiciable avant d'être réconcilié ; mais aussitôt après, vous pouvez en toute sécurité présenter votre offrande.

On est facile à offenser le prochain ; mais que de difficultés pour rétablir l'union ! — Pourquoi ne réparez-vous pas vos torts vis-à-vis de cette personne? — Ce serait m'humilier ! — Écoutez au moins votre Dieu, si vous dédaignez votre frère : « Celui qui s'humilie sera élevé. » (Luc. 14.) Vous refusez de vous humilier, après que vous êtes tombé? Il y a pourtant une profonde différence entre l'homme qui s'humilie et l'homme qui est tombé. Vous êtes étendu par terre, et vous ne consentez pas à vous humilier ! Avez-vous le droit de dire : Je ne veux pas descendre, lorsque vous avez voulu tomber ? (*Serm.* 82.)

Nombreux sont ceux qui ont la conscience d'avoir offensé leurs frères, et qui n'aiment pas de leur demander pardon. Ils n'ont pas rougi de les outrager, et ils rougissent d'implorer leur indulgence; ils ont commis sans honte l'iniquité, mais l'humilité ne leur inspire que de l'horreur. O vous donc qui êtes en désaccord avec votre prochain, qui, en vous examinant avec attention, et en vous jugeant selon les règles de la justice, reconnaissez que vous n'auriez pas dû agir comme vous l'avez fait, ou dire ce que vous avez dit, — demandez donc le pardon qui vous est nécessaire ; pratiquez cette recommandation de l'Apôtre : « Pardonnez-vous les uns aux autres, comme Dieu même vous a pardonnés en Jésus-Christ. » (Éphés. 4.) Oui, ne craignez point cette humble démarche, ne rougissez point de demander grâce. (*Serm.* 211.)

XXII

Notre amour pour le prochain ne doit pas aller jusqu'à aimer et favoriser son péché.

« Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le entre vous et lui seul. » (Matth. 18.) Reprenez-le, sans haine, et par zèle pour son amendement. Si vous négligez ce devoir, vous devenez plus coupable que lui. En vous outrageant, il s'est fait une profonde blessure, et vous resteriez insensible à son malheur ! Vous l'avez vu en train de périr, peut-être même est-il déjà mort, et vous demeureriez indifférent ! Votre silence serait une plus grande faute que son outrage. Lorsqu'un de nos frères pèche contre nous, soyons donc pleins de sollicitude, non pour nous, car il est glorieux d'oublier les offenses, mais pour la blessure de ce frère. En conséquence, « reprenez-le entre vous et lui seul. » Épargnez sa honte et ne vous proposez que de le corriger. Épargnez sa honte : elle lui inspirera sans doute de défendre son péché, de sorte que, si vous ne la ménagiez pas, tout en voulant le rendre meilleur, vous le rendriez pire qu'auparavant. « Reprenez-le donc entre vous et lui seul. » « S'il vous écoute, vous l'aurez gagné, » parce que, sans cette réprimande, il se serait complètement perdu. (*Serm.* 82.)

De quelle manière faut-il porter les péchés des autres ? Croire qu'on les porte et garder le silence vis-à-vis des coupables, est une détestable dissimulation. Portons le pécheur sans aimer en lui le péché ; portons-le, non en tant que pécheur, mais en sa qualité d'homme. Nous n'aimons véritablement un malade que

si nous attaquons sa fièvre. Disons donc la vérité à notre frère, ne la lui cachons pas; exposons-la lui sans mensonge, ouvertement et franchement, et portons-le jusqu'à ce qu'il se corrige. (*Serm.* 4.)

Il est écrit : « Quiconque rejette la règle est malheureux. » (Sag. 3.) A cette maxime on peut ajouter : Quiconque refuse d'appliquer la règle est cruel. (*Serm.* 13.)

Par le don qu'il leur a fait de son Fils, livré à la mort pour eux, Dieu a montré combien il aimait les hommes. Et cependant est-ce qu'il craint de les châtier, de les corriger? En ce cas d'où viendraient les famines, les chagrins, les peines, les épidémies, les maladies? Dieu est l'auteur de tous ces châtiments. Il aime les hommes, et il ne laisse pas de leur infliger de terribles leçons. De même, si nous avons puissance sur quelqu'un, gardons-lui notre affection et notre amour, mais ne lui épargnons pas la correction. S'il n'en était pas ainsi, nous cesserions de l'aimer, car nous l'exposerions à mourir dans son péché, faute de correction, de sorte qu'une conduite semblable équivaudrait en nous à une véritable haine.

Point d'innocence plus fausse et plus pernicieuse que de lâcher la bride aux péchés d'autrui. A quoi, par exemple, peut aboutir pour un enfant la douceur plus qu'inutile, la douceur dangereuse de son père, sinon à lui faire sentir plus tard la sévérité de Dieu? Et cette sévérité ne le perdra pas seul, elle tombera aussi sur son père trop faible et trop indulgent. Quoi donc! ce père ne pèche pas, il ne commet pas les fautes de son fils; ne doit-il point, par cette raison même, empêcher son fils de vivre dans le désordre? N'est-il pas à craindre, autrement, que ce fils ne soupçonne son père d'être capable des mêmes excès? Mon père ne s'y livre

point : c'est que l'âge, sans doute, y met obstacle, en lui en ôtant la force, et non le charme et le désir. (*Disc. sur le Ps.* 50. *n.* 24.)

XXIII

De la correction fraternelle.

La vertu de charité ne saurait, dans la pratique, s'allier avec cette fausse douceur qui n'est, au fond, que de la négligence et de la mollesse. Non, ce n'est pas ainsi qu'on la conserve, et ce serait une erreur de croire que l'on aime un serviteur, parce qu'on ne lui inflige aucun châtiment; que l'on aime un fils, parce qu'on ne le corrige pas; que l'on aime un voisin, parce qu'on évite de le reprendre. Est-ce là de l'amour? N'est-ce pas de l'apathie? Que la charité soit donc fervente à réformer. Une conduite irréprochable mérite nos complaisances; une conduite mauvaise doit appeler nos réprimandes et nos corrections. Mais la correction serait dangereuse, si elle n'était accompagnée de cette charité descendue sur Notre-Seigneur sous la forme d'une colombe. La colombe, dit-on, n'a point de fiel; cependant elle défend son nid de son bec et de ses ailes; elle sévit, mais sans amertume. C'est ce que fait un bon père, en châtiant son fils : il ne le châtie que pour le ramener à la vertu; il le châtie sans fiel. Tels nous devons être à l'égard de tous les hommes.

Lorsqu'il corrige son fils, un père paraît user de rigueur; mais ce n'est qu'une rigueur d'amour et de charité. L'amour et la charité sévissent, mais à la manière de la colombe, et non à la manière du corbeau.

« Aime et fais ensuite ce que tu voudras : » voilà une courte, mais profonde maxime. Si vous gardez le silence, que ce soit par amour ; si vous élevez la voix, que ce soit par amour encore ; que l'amour préside à votre sévérité ; qu'il préside aussi à votre indulgence. Si ces diverses conduites procèdent d'un cœur aimant, elles seront toutes louables : d'une telle racine il ne peut sortir que d'excellents fruits. (*Traité* 7. *sur l'Ép. de St. Jean.*)

Celui qui nous épargne, n'est pas toujours notre ami ; et celui qui nous châtie, n'est pas notre ennemi pour cela. « Les blessures faites par un ami sont meilleures que les embrassements d'un ennemi. » (Prov. 27.) Mieux vaut une tendresse sévère qu'une trompeuse douceur. Voici un pauvre que la faim tourmente souvent : si on lui assure du pain, il ne pratiquera plus la justice : en refusant de le nourrir, on lui est plus utile qu'en pourvoyant à ses besoins pour le séduire et l'engager à des actes injustes. Lier un frénétique, c'est le tourmenter, et c'est l'aimer en même temps. Qui peut nous aimer plus que Dieu ? Il ne cesse pourtant de mêler à la douceur de ses leçons la salutaire menace de ses châtiments ; il use à la fois vis-à-vis de nous des consolations les plus vives et du mordant remède de la tribulation. Il éprouve par la faim ses prophètes, malgré leur religion et leur piété ; il punit sévèrement les rébellions de son peuple ; et, pour faire triompher la vertu dans la faiblesse, il n'écoute pas une prière trois fois renouvelée, il refuse de délivrer l'Apôtre de l'aiguillon de la chair. Louons Dieu de ses bienfaits ; mais n'oublions pas qu'il frappe aussi ceux qu'il aime. (*Lettre* 93. *n.* 4.)

XXIV

Même sujet.

« Si votre frère pèche contre vous, reprenez-le entre vous et lui seul. » (Matth. 18.) Si l'offense est secrète, corrigez-la en secret. En la corrigeant en public, ce ne serait pas reprendre votre frère, mais le diffamer. Vous êtes seul à connaître sa faute : il n'a donc réellement péché que contre vous. Que s'il vous a offensé publiquement, il a également péché contre les témoins de son offense, car, en vertu de la charité fraternelle, ils n'ont pu rester indifférents à cet outrage ; ils ont dû le regarder comme dirigé aussi contre eux, d'autant plus que le coupable a cru peut-être avoir leur approbation. Il faut donc, d'une part, corriger publiquement les fautes publiquement commises ; et, d'autre part, proportionner à leur secret le secret de la correction. (*Serm.* 82.)

Rien ne prouve qu'un chrétien est vraiment spirituel comme sa conduite à l'égard des péchés de ses frères, lorsqu'il se préoccupe bien plus de les en délivrer que de les humilier, du secours à leur porter que des reproches à leur faire, selon ces paroles de saint Paul : « Si un homme tombe par surprise en quelque péché vous qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous réfléchissant sur soi, et craignant d'être tenté comme lui. » (Gal. 6.) Notre cœur, en effet, incline facilement à la compassion par la pensée du danger que nous pouvons encourir nous-mêmes. L'Apôtre veut donc que nous accomplissions le devoir de la correction fraternelle, mais en évitant, dans sa pratique, toute vaine contes-

tation. Nous avons à remplir ce devoir dans la paix et l'amour, en songeant que nous sommes tous exposés aux mêmes périls, et en réglant le ton de notre réprimande sur l'intérêt spirituel du coupable à corriger. « Il ne convient pas qu'un serviteur de Dieu aime à disputer ; mais il doit se montrer vis-à-vis de tous plein de mansuétude, de doctrine, de patience, reprenant avec mesure ceux qui résistent à la vérité. » (II. Tim. 2.) Or, comment parvenir à observer cette règle difficile? On l'observe si l'on garde la douceur dans le cœur, tout en jetant sur la plaie le vif remède du reproche pour la cicatriser. N'exerçons donc jamais le devoir de la correction avant d'avoir interrogé notre conscience, et obtenu d'elle devant Dieu cette réponse que nous n'agissons que par amour. Si les injures, les menaces, les persécutions de celui que nous avons à reprendre ont trop profondément déchiré notre âme, et que, cependant, la guérison de ce frère nous paraisse encore possible, n'agissons auprès de lui qu'après avoir guéri notre propre blessure. Sans cette précaution, le mouvement naturel à tout cœur froissé pourrait nous porter à le blesser à notre tour, à lui rendre le mal pour le mal, et outrage pour outrage, mettant ainsi notre langue au service de l'iniquité. Ce serait là un acte de vengeance, et non une correction inspirée par la charité. Aimons, nous dirons ensuite ce qui nous plaira : une parole sévère en apparence perdra toute sa dureté, tout son caractère outrageant, si nous nous rappelons, si nous avons le sentiment certain que notre unique intention, en usant du glaive de la parole de Dieu, est de délivrer notre frère des vices qui l'assiègent.

Hélas! il arrive souvent que, dans l'accomplissement de la correction fraternelle par un pur motif de cha-

rité, la résistance que l'on rencontre détourne de la poursuite du péché et irrite vivement contre le rebelle. C'est là une tache qu'il faut laver dans les larmes. Il est bon d'en profiter pour se souvenir combien l'on a tort de s'élever contre les péchés d'autrui : en voulant les reprendre, on pèche soi-même, lorsque la colère du pécheur irrite contre lui bien plus que sa misère n'inspire de compassion. (*Explicat. de l'Ép. aux Gal., n.* 56 *et* 57.

XXV

La charité pour le prochain doit s'appliquer avec le plus grand zèle aux œuvres de miséricorde.

Si vous voulez obtenir de Dieu miséricorde, soyez vous-même miséricordieux. Homme, vous refusez d'être humain pour l'homme : à son tour, Dieu refusera d'être divin avec vous, en vous communiquant cette immortalité incorruptible qui fait comme autant de dieux de tous ceux qui en jouissent. Dieu n'a pas besoin de vous, mais vous avez besoin de lui. Il ne vous demande rien pour être heureux, tandis que votre bonheur dépend de ses dons. Et que vous donne-t-il ? Ce qu'il y a de plus parfait parmi ses créatures ? Vous n'auriez aucun sujet de vous plaindre, s'il vous le donnait. Mais non ; c'est lui-même, le Créateur de toutes choses, qui se donne à vous, pour combler vos désirs. Quoi de plus beau, parmi ses œuvres, quoi de plus parfait que celui qui les a créées ? Et à quel titre se donnera-t-il ainsi à vous ? Est-ce comme récompense de vos mérites ? Pour savoir ce que sont vos mérites, con-

sidérez vos péchés, et cherchez ce qu'ils peuvent vous valoir. Que rencontrerez-vous, sinon le châtiment? Oubliez donc vos mérites, dont la vue ne saurait produire en vous qu'une impression de terreur; ou plutôt n'oubliez point ce que vous méritez, de peur que votre orgueil ne vous prive de miséricorde.

C'est par les œuvres de miséricorde que nous nous rendons recommandables à Dieu. « Rendez gloire au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » (Ps. 117.) Il ne demande qu'à pardonner au pécheur qui s'accuse. Mais offrez-lui un sacrifice. Ayez pitié de l'homme votre semblable, et Dieu aura pitié de vous. Votre frère et vous, vous êtes hommes également, vous êtes tous deux misérables. Quant à Dieu, il n'est point misérable, il est miséricordieux. Or, si l'homme, qui est misérable, n'a pas compassion de son compagnon de misère, comment implorera-t-il la miséricorde de Celui que la misère n'atteindra jamais?

Un homme peut être dur à l'égard des naufragés, tant qu'il n'a pas éprouvé lui-même ce malheur. Mais qu'il vienne à le subir: la vue d'un naufragé lui rappellera ce qu'il a souffert, et son cœur ne restera pas insensible devant une infortune semblable à la sienne. La communauté de nature ne parvenait pas à l'attendrir; mais il se laisse toucher par la communauté de malheur. — Comment ne pas compatir au sort d'un esclave, quand on a senti soi-même les rigueurs de cette condition? — Quiconque a été mercenaire est naturellement porté à plaindre le mercenaire qu'il voit frustré du prix de son travail. — Vous pleurez la mort d'un fils, autrefois j'ai pleuré une perte pareille : ma compassion pour vous est des plus vives. — Ainsi la communauté de douleurs et de deuils ouvre à la pitié les âmes les

moins faciles à s'émouvoir. Vous donc qui avez été malheureux, ou qui craignez de le devenir à cause des inconstances de la vie présente, si le souvenir de vos afflictions passées, si la crainte des maux futurs, si vos souffrances actuelles elles-mêmes ne vous disposent pas à la compassion pour un infortuné qui réclame votre secours, de quel droit espérerez-vous la compassion du Dieu qui n'a jamais connu et ne connaîtra jamais le malheur ? Vous ne faites nullement part de ce que vous avez reçu de Dieu, et vous voudriez que Dieu vous fît part de ce qu'il n'a point reçu de vous !

Oh ! pratiquons la miséricorde, car les péchés abondent. Pour nous, point d'autre moyen de repos, point d'autre voie pour arriver jusqu'à Dieu, pour recouvrer nos droits perdus, pour nous réconcilier avec le Seigneur, pour nous préserver des dangers auxquels nos péchés nous exposent. Nous paraîtrons un jour devant le souverain Juge : que nos œuvres lui parlent pour nous, que leur voix soit plus forte que celle de nos démérites. Ce qui dominera dictera la sentence ; sentence de mort, si les péchés l'emportent ; sentence de vie, si ce sont nos œuvres. Or, il y a deux sortes d'œuvres dans l'Église : les unes n'exigent ni dépense d'argent, ni fatigue; les autres réclament notre action ou un sacrifice de nos biens. Les premières s'exercent entièrement dans le cœur, et consistent à pardonner. Le cœur est le trésor qui fournit ce qui est nécessaire pour ce genre d'aumône ; c'est là que l'on s'acquitte devant Dieu. Sans sortir du lieu où l'on est, on rejette de ce cœur tout ressentiment, toute rancune ; on devient miséricordieux, sans rien dépenser, sans s'imposer un travail pénible : l'âme n'a qu'à concevoir une pensée de miséricorde pour subvenir à tous les frais. Il n'est

pas question ici de distribuer ses biens aux pauvres : on donne, sans amoindrir son avoir ; on pardonne, et l'on est pardonné. Quoi de plus doux et de plus facile que cette miséricorde du pardon ? — Mais il faut y ajouter la miséricorde de l'aumône extérieure. « Donnez, et il vous sera donné. » Vous donnez du pain : Dieu vous donnera le salut ; vous donnez un verre d'eau à celui qui a soif : Dieu vous abreuvera des eaux de la sagesse. Ce que vous recevrez est infiniment au-dessus de ce que vous donnez ; entre les dons de Dieu et les vôtres il n'est point de comparaison possible. Voilà l'usure vraiment permise. Par l'aumône extérieure, soit de notre activité, soit de nos richesses, nous prêtons à Dieu, et Dieu, sans s'appauvrir, nous paie des intérêts centuples de ce qu'il a reçu de nous, et encore devons-nous à sa libéralité le peu que nous lui prêtons pour recevoir de sa main des biens infinis. (*Serm.* 259.)

XXVI

Sur l'aumône corporelle.

« Le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. » (Jacq. 12.) Quels que soient nos progrès dans la vertu, n'espérons qu'en la miséricorde de Dieu. Si sa justice jugeait sans miséricorde aucune, elle ne pourrait que condamner. Mais la miséricorde se mêle à ses jugements pour ceux qui se sont montrés miséricordieux, en ne cessant de donner leur superflu. Or, ce superflu sera toujours abondant, si l'on s'en tient au strict nécessaire, tandis que l'on n'a jamais assez, si l'on recherche un luxe inutile. Ah ! cherchons ce que réclame l'œuvre de Dieu, et non ce qui peut

satisfaire notre cupidité. Notre cupidité n'est pas l'œuvre de Dieu, mais bien notre corps et notre âme. Cherchons ce qui leur suffit, et nous verrons combien peu ils exigent. Avec deux oboles la veuve accomplit un acte de miséricorde et acheta le royaume de Dieu. (Marc. 12.) Qu'est-ce à dire? Non seulement peu de chose suffit pour nous fournir le nécessaire ; mais, en outre, Dieu ne nous demande que peu de chose. Examinons les biens dont il nous a favorisés ; retirons-en notre nécessaire, et faisons du superflu le nécessaire des autres. Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres. Retenir auprès de soi le superflu, c'est retenir le bien d'autrui. (*Disc. sur le Ps.* 147. *n.* 12.)

Soyons chrétiens autrement que de nom. N'imitons pas ceux dont les largesses vont enrichir des histrions, ou des créatures perdues de mœurs. Abominable générosité que celle qui s'adresse ainsi aux assassins des âmes! Et, dans cette générosité si criminelle, c'est à qui commettra le plus de prodigalités! Mais, rivalité non moins intolérable, il en est d'autres qui luttent entre eux pour remporter le prix de l'avarice. Nouvelle extravagance que Dieu défend encore au chrétien! Le chrétien ne doit être ni avare, ni prodigue. Dieu ne veut pas qu'il jette follement çà et là ses richesses, mais qu'il en fasse un placement sûr. Quoi donc? On luttera pour l'emporter dans le mal, on dédaignera de devenir le premier dans le bien, et on osera dire ensuite : Nous sommes chrétiens! Chrétiens, lorsque vous sacrifiez votre fortune au plaisir, ou à l'ambition! Chrétiens, lorsque vous la retenez tout entière en vos mains! Sont-ce là les préceptes, ou, pour mieux dire, les supplications du Christ? Le Christ est indigent : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à man-

ger. » (Matth. 25.) C'est à cause de vous qu'il s'est réduit à l'indigence, afin de vous donner le moyen de semer les richesses de la terre et de moissonner l'éternelle vie. (*Serm.* 9.)

Oui, c'est le Christ qui demande, lui qui a tout donné. Rougissons donc. Il était riche, et il s'est fait pauvre, afin que nous eussions des pauvres à soulager. Donnons à notre frère, à notre prochain, à notre compagnon de voyage. Cette vie est un voyage, en effet, et nous voyageons ensemble. — Mais ce compagnon est pauvre, et moi je suis riche. — Voyagez-vous ensemble, oui ou non? Vous êtes riche : vous êtes donc chargé ; il est pauvre : il ne porte donc rien. Vous parlez de votre fardeau, et vous vous glorifiez de son poids ! Vous l'avez rendu plus pesant encore, en vous enchaînant à lui : voilà pourquoi votre main ne peut s'étendre. Chargé, lié comme vous l'êtes, vous osez vous vanter ! Ah ! brisez vos liens, diminuez votre fardeau, et pour cela donnez à votre compagnon. Qu'arrive-t-il, pendant que vous faites ostentation de votre fardeau ? Le Christ demande, il ne reçoit rien, et vous voilez votre refus sous un prétexte de piété, en disant : Eh ! que laisserai-je à mes enfants? Vous opposez donc vos enfants au Christ que l'on vous présente : quelle admirable justice, en vérité, que de préparer du luxe pour vos fils, et de laisser dans l'indigence votre Seigneur ! « Car ce que vous n'avez pas fait pour le moindre de mes frères, vous ne l'avez pas fait pour moi-même. » (Matth. 25.) N'avez-vous pas lu, en tremblant, ces terribles paroles? Quelqu'un manque de tout, et vous comptez vos enfants ! Eh bien, soit : ajoutez-en un autre, votre Seigneur. Vous n'avez qu'un enfant : que le Seigneur soit le second ; vous en avez

deux : qu'il soit le troisième ; vous en avez trois : qu'il soit le quatrième. (*Traité de la Discipl. chrét. c.* 7 *et* 8.)

Comptez le Christ au nombre de vos enfants. Que ce Seigneur entre dans votre famille ; que ce Créateur prenne rang parmi ceux que vous avez engendrés, que ce divin Frère vienne augmenter votre descendance. Malgré la distance incalculable qui nous séparait de lui, il a daigné devenir notre Frère. Fils unique du Père, il a voulu avoir des cohéritiers. Quelle libéralité de sa part ! Et pourquoi, de notre côté, tant de parcimonie ? Réservez donc pour votre Seigneur une place à votre foyer. Ce que vous lui donnerez vous sera profitable à vous et à vos enfants ; tandis que trop de sollicitude pour ces derniers, ne pourra que leur nuire ainsi qu'à vous-même. (*Serm.* 86.)

XXVII

C'est à Jésus-Christ qu'on donne ce que l'on donne aux pauvres.

Les riches qui veulent placer leurs trésors à l'abri de tout danger, cherchent les lieux les plus sûrs et les plus inaccessibles aux voleurs. Peuvent-ils, sur cette terre, trouver des lieux pareils ? Peut-être le gardien lui-même deviendra-t-il le voleur. C'est pourquoi le Seigneur Jésus donne ce conseil aux riches, désireux de conserver leurs biens : Confiez-les au ciel et à ma garde. En leur commandant d'en faire part aux pauvres, il ne veut donc pas qu'ils les perdent, mais qu'ils les transportent ailleurs, et que ces biens les précèdent où ils doivent les suivre. Tout ce que l'on n'envoie pas par avance dans le ciel, on le laisse tôt ou tard sur la terre

sans savoir qui le possédera. Que le riche enlève donc de ce monde les trésors qu'il aime, de peur de les perdre, après s'y être attaché par un amour excessif, et de se perdre lui-même avec eux.

Heureux de la terre, donnez aux pauvres. Soyez sans crainte, l'aumône ne prive de rien : dans la personne des pauvres, c'est le Seigneur lui-même qui demande, et c'est lui qui reçoit. Vous n'auriez pas de quoi donner, si vous n'aviez pas commencé par recevoir de sa main. Donnez-moi vous dit Dieu, et je vous rendrai avec usure. Ayez donc confiance, et comportez-vous en avares intelligents. Pour une seule pièce d'or, vous en recevrez, non pas dix, cent ou mille, vous recevrez, non pas la terre, mais le ciel. Si, en échange d'une livre de bronze, vous receviez une livre d'argent, ou bien, en échange d'une livre d'argent, une livre d'or, ce profit vous comblerait de joie. Or, ce que vous donnez aux malheureux se transformera ainsi, et deviendra plus que de l'argent, plus que de l'or, en devenant pour vous la vie éternelle. Bienheureuse transformation, qui sera la conséquence de la vôtre. Vous serez semblables aux Anges, et vos aumônes vous serviront de trônes glorieux. (*Serm.* 390.)

Les riches n'ont rien apporté en ce monde : voilà pourquoi ils n'en pourront rien emporter. Qu'ils envoient donc là-haut ce qu'ils ont trouvé ici-bas, et ils le conserveront toujours. Qu'ils donnent au Christ, qui consent à être leur dépositaire, et ils ne subiront aucune perte. Quoi ! selon eux, leur argent est en sûreté dans les mains de tel ou tel serviteur, et il serait en danger dans les mains du Seigneur leur Dieu ! Si le Christ a vécu indigent parmi les hommes, c'est dans leur intérêt Cette multitude de pauvres que nous voyons,

il pourrait la nourrir comme il a nourri Élie en se servant d'un corbeau ; (3. Rois, 17.) cependant ce corbeau cessa d'apporter du pain au prophète. Dieu voulut qu'Élie fût nourri par une veuve ; et en cela cette veuve se trouva beaucoup plus favorisée de Dieu qu'Élie lui-même. Quel est donc le dessein de Dieu, quand il fait des pauvres par le refus des biens temporels, quel est ce dessein, sinon d'éprouver les riches ? Il est écrit. « Le riche et le pauvre se sont rencontrés. » (Prov. 22.) Où a eu lieu cette rencontre ? Dans cette vie. La divine Providence, tout en leur accordant la même nature, ne leur a pas accordé les mêmes faveurs selon le temps. De l'un, il en a fait un riche pour venir au secours du pauvre ; de l'autre, il en a fait un pauvre, pour éprouver le riche.

Que chacun pratique l'aumône selon ses moyens, sans se mettre lui-même dans la gêne. Seul, le superflu est nécessaire aux autres. Un verre d'eau froide peut être le prix du royaume des cieux. « Quiconque donne à boire au moindre des miens seulement un verre d'eau froide, ne perdra pas sa récompense. » (Matth. 10.) Au pauvre, il est possible d'obéir au précepte de l'aumône par un verre d'eau froide. Le riche doit donner davantage. La veuve, si louée dans l'Évangile, ne donna que deux petites pièces de monnaie. Zachée, au contraire, donnait la moitié de ses biens et conservait la moitié du reste pour réparer ses injustices. (Luc. 19.) Mais, quelles qu'elles soient, les aumônes ne sont profitables qu'à ceux qui ont changé de vie, car c'est pour le rachat des péchés passés que l'on donne au Christ indigent. Lui donner pour obtenir la liberté de pécher impunément, ce n'est point le nourrir, c'est essayer de corrompre sa Justice. (*Serm.* 39.)

XXVIII

L'aumône profite plus à celui qui la fait qu'à celui qui la reçoit.

Le pain terrestre est nécessaire à la terre, parce que la terre est notre chair elle-même. Mais il est impossible que notre chair ait un pain qui lui soit propre, et que notre âme n'ait pas le sien pour faire face à l'indigence où elle est réduite en ce monde. Dieu seul n'a pas besoin de pain, car le pain ne saurait éprouver cette nécessité. Dieu est le Pain de notre âme : il se suffit à lui-même et il nous sert d'aliment. Or, comment parvenir à ce Pain, afin de nous en rassasier ; à ce Pain, dont maintenant nous recueillons à peine les miettes, pour ne point périr dans ce désert où habite la faim ? Le Seigneur a dit de ce Pain : « Celui qui en mangera n'aura point faim, » (Jean. 6.) nous promettant ainsi une nourriture abondante qui, bien différente de celle que réclame notre corps ici-bas, nous rassasiera sans exciter de dégoût. Comment donc parvenir à ce Pain si désirable, dont cette vie de misères nous éloigne si grandement ?

« Frappez, et l'on vous ouvrira. » (Matth. 7.) Voilà le conseil qui répond à cette question. « Frappez, » c'est-à-dire, agissez de vos mains, si vous voulez que le Père de famille vous ouvre, et vous donne de son pain. Oui, que vos mains agissent, si vous voulez arriver jusqu'au Seigneur. Que vos mains répandent l'aumône et assistent les membres du Christ que la faim tourmente. Vous leur serez utile ; mais combien plus le serez-vous à vous-même !

Que leur donnerez-vous? Ce qui est destiné à périr: « L'aliment est pour l'estomac, et l'estomac pour l'aliment: et, un jour, Dieu détruira l'un et l'autre. (1. Cor. 6.). Que recevrez-vous en échange? Le Pain qui demeure éternellement. Vous donnerez ce que vous seriez bientôt obligé de jeter, si vous ne le donniez pas; vous recevrez ce qui fera votre joie pendant toute l'éternité. Vous donnerez ce qui apaise la faim des hommes; vous recevrez le droit de vivre dans la société des Anges. Vous donnerez de quoi calmer une faim qui ne tardera pas à se faire sentir encore; vous recevrez ce qui vous affranchira pour toujours de la faim et de la soif. En voyant donc ce que vous donnerez et ce que vous recevrez, renoncez à donner, si vous en avez le courage! Lequel des deux subirait alors une plus grande perte, ou du pauvre à qui vous aurez refusé la terre, ou de vous qui ne parviendrez point jusqu'au Créateur de la terre et du ciel?

Suivons donc dans notre intérêt le précepte de l'aumône. Mais suivons-le humblement, sans nous vanter jamais d'avoir rendu service aux malheureux. C'est surtout de nous-mêmes que nous aurons été les bienfaiteurs. (*Serm.* 389. *Passim.*)

XXIX

Usure admirable, avec laquelle sera rendue l'aumône faite aux pauvres.

Que personne ne craigne de donner aux pauvres: la main que l'on voit n'est pas celle qui reçoit. C'est le Christ qui reçoit, lui qui a commandé de donner. « J'ai eu faim, dit-il, et vous m'avez donné à manger. »

(Matth. 25.) — Et quand est-ce qu'on a vu ce Dieu ayant faim? — « Chaque fois que vous l'avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Ainsi, le pauvre demande, mais le riche reçoit : on donne du pain au pauvre, pour qu'il le consomme; mais ce pain est reçu par l'infiniment Riche, qui le rendra en surabondance. Il ne rendra pas seulement ce qu'il reçoit; il veut qu'on lui prête a intérêts, il promet de rendre bien au-delà de ce qu'on aura donné. Ah! c'est ici qu'il est permis de se montrer avare et de se conduire en usurier! D'homme à homme, l'usure est blâmée par l'Église, condamnée par la parole divine; l'usurier fait horreur à la conscience publique, car il s'enrichit des larmes de ses frères. Mais, avec Dieu, ce trafic cesse d'être honteux et devient légitime. Dieu n'est pas comme le pauvre, qui se lamente quand il lui faut rendre ce qu'il a reçu; Dieu est toujours solvable, et il presse même de recevoir ce qu'il a promis. Donnons donc à Dieu, et assignons-le sans crainte. Ou plutôt, si nous donnons à Dieu, c'est lui qui nous assignera pour que nous recevions nous-mêmes. Ici-bas le créancier cherche son débiteur, et le débiteur cherche aussi, mais à se dérober aux regards de son créancier. Celui-ci va trouver enfin le juge, pour qu'il envoie une assignation au débiteur infidèle. Dès qu'il est instruit de cette démarche, le débiteur s'éloigne, et évite même de saluer celui qui l'a peut-être sauvé dans sa détresse. Mais voici quelqu'un à qui l'on peut prêter en toute sûreté : donnons au Christ; il prendra les devants et nous pressera de recevoir, alors même que nous serions étonnés d'être devenus ses créanciers.

Et, en effet prenant le premier la parole, le Christ

dira aux justes placés à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père? » Où veut-il donc qu'ils aillent? « Possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Et pourquoi ? « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais malade, et vous m'avez visité. » Alors les justes lui diront : « Quand est-ce que nous vous avons vu? » Chose étrange! Le débiteur invite ses créanciers à recevoir, et les créanciers s'étonnent et refusent! Mais ce débiteur fidèle ne profite pas d'une telle erreur. Vous hésitez à recevoir! Vous m'avez donné, et vous l'ignorez! Et il expliquera comment c'est lui-même qui a reçu : « Lorsque vous avez agi ainsi pour l'un des moindres de mes frères, vous l'avez fait pour moi. » Je n'ai point reçu par moi-même, j'ai reçu par les miens. Ce que vous leur avez donné est venu jusqu'à moi. Rassurez-vous, rien n'en est perdu. Sur la terre, vous donniez à des hommes d'une solvabilité douteuse ; mais dans le ciel vous aviez un débiteur solvable. C'est moi qui ai reçu, c'est moi qui rendrai.

Et qu'est-ce que je rendrai pour ce que j'ai reçu? J'ai reçu la terre, je donnerai le ciel; j'ai reçu les biens du temps, je donnerai les biens de l'éternité; j'ai reçu du pain, je donnerai la vie! — Au divin débiteur prêtons encore ce langage: J'ai reçu du pain, je donnerai le pain par excellence; j'ai reçu l'hospitalité, je donnerai une demeure permanente; j'ai reçu des consolations dans la maladie, ou en prison, je donnerai la santé, je donnerai la liberté. Le pain distribué à mes pauvres s'épuise , je donnerai le pain qui nourrit sans s'épuiser jamais. — Ah ! que ce pain nous soit donc

donné par le Pain qui est descendu du ciel ! En donnant ce Pain, le Christ se donne lui-même. (*Serm.* 86.)

Quel admirable échange ! Recevoir beaucoup pour avoir peu donné ; recevoir des richesses célestes et éternelles pour avoir donné des biens terrestres et temporels ; recevoir Dieu même pour avoir donné ce qui, après tout, était à Dieu ! Car c'est Dieu qui nous procure les moyens de donner, qui nous donne ce que nous donnons. Comment dès lors ne nous rendrait-il pas ce que nous avons donné ? N'est-ce pas lui qui nous a créés, pour que nous puissions donner ? N'est-ce pas lui qui nous a donné le Christ, afin que nous lui offrions nos dons, le Christ qui tout à la fois nous nourrit et souffre la faim pour nous, qui est riche et indigent ? Ah ! si nous consentons à recevoir, quand il donne, pourquoi refuserions-nous de lui donner, quand il a besoin ? Il a besoin dans la personne des pauvres ; il est prêt à donner à tous la vie éternelle, et il daigne maintenant, chez les pauvres, recevoir l'aumône de la charité. (*Serm.* 38)

XXX

L'aumône doit se faire humblement et avec joie.

Que nul ne tire vanité de ce qu'il assiste les pauvres : Jésus-Christ a voulu être pauvre. Que nul ne soit fier de l'hospitalité qu'il donne : Jésus-Christ a daigné la recevoir. N'était-il pas supérieur à celui qui la lui offrait ? N'était-il pas plus riche que celui qui l'assistait ? Bannissons donc toute pensée d'orgueil, lorsque nous pratiquons l'aumône. Ne disons pas en nous-mêmes :

C'est moi qui donne, et lui qui reçoit ; c'est moi qui offre un asile, tandis que lui est sans abri. Qui sait si ce pauvre ne possède pas en abondance les biens qui nous font défaut? Qui sait si cet étranger n'est pas un juste? Ce pauvre a besoin de pain, et nous de vérité; cet étranger n'a pas d'abri sur la terre : en aurons-nous un dans le ciel? L'un et l'autre sont sans argent : ne sommes-nous pas dénués de justice ? (*Serm.* 239.)

On exerce doublement la miséricorde, en faisant soi-même l'aumône. Ce n'est plus alors seulement la bonté qui donne aux pauvres; c'est encore l'humilité qui aime à les servir. On compatit plus vivement aux souffrances et aux infirmités communes à l'humaine nature, lorsqu'on met sa main dans la main de l'indigent. Un lien plus étroit unit celui qui donne et celui qui reçoit. Il est bon et souverainement agréable à Dieu que nous fassions l'aumône par nous-mêmes. A l'aumône joignons donc l'humble service de nos propres mains. On mérite ainsi deux récompenses : pourquoi en perdre une?

Il n'est pas toujours possible d'assister tous les pauvres : du moins donnons joyeusement selon nos moyens. Car « Dieu aime celui qui donne avec joie. » (2. Cor. 9.) [*Serm.* 259.] Donner avec tristesse et murmure, pour se délivrer de l'ennui d'être sollicité, et non pour apaiser la faim de l'indigent, c'est perdre à la fois son pain et son mérite. Donnons donc de tout cœur (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 42.) C'est du cœur que doit procéder l'aumône. Étendre la main, sans compassion dans le cœur, n'est qu'une vaine action. Mais, alors même que la main n'aurait rien à offrir, la compassion du cœur tient lieu d'aumône aux yeux de Dieu (*Disc. sur le Ps.* 125.) Ne méprisons pas la prière du mal-

heureux : s'il nous est impossible de l'exaucer, gardons-nous de tout dédain. Donnons lorsque nous le pouvons : dans le cas contraire, montrons-nous affables. Dieu couronne le bon vouloir, quand le pouvoir ne l'accompagne pas. Évitons de répondre : Je n'ai rien ! La charité ne se tire pas du fond d'une bourse. (*Disc. sur le Ps.* 103.)

« Je vous le dis : Qui sème peu, moissonnera peu aussi. » (2. Cor. 9.) Par conséquent, qui sème beaucoup moissonnera beaucoup ; et qui ne sème rien, ne moissonnera rien. Pourquoi désirer de vastes champs, pour y jeter une nombreuse semence ? On ne saurait avoir, pour y semer, un plus vaste champ que le Christ et son Église. C'est là qu'il faut semer autant qu'on le peut. Que si l'on objecte la modicité des ressources dont on dispose, on ne saurait mettre en cause la volonté. Avons-nous la bonne volonté ? De même que sans elle ce que nous avons ne serait rien, de même avec elle ne nous attristons pas de ne rien avoir. En effet, que voudrions-nous semer ? La miséricorde. Et moissonner ? La paix. Or, les Anges ont-ils dit : Paix aux riches sur la terre ? Non ; ils ont dit : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » (Luc. 2.)

Combien bonne était la volonté de Zachée, combien grande sa charité ! Il reçut le Seigneur sous son toit, il le reçut avec joie, et il lui promit de donner aux pauvres la moitié de son bien, et s'il avait pris quelque chose à autrui, de le lui rendre au quadruple. Il faisait entendre par là que, s'il se réservait une moitié de ses richesses, ce n'était point pour la garder avec soi, mais pour avoir de quoi payer ce qu'il devait. Grande bonne volonté ! Zachée donnait beaucoup, et beaucoup il a semé. Mais la veuve qui n'a mis dans le tronc que deux

deniers, a-t-elle donc peu semé ? Elle a semé autant que Zachée; elle avait moins à donner, mais sa bonne volonté n'était pas moindre. Elle s'est privée de ces deux deniers avec autant de bonne volonté qu'en montrait Zachée en se privant de la moitié de son patrimoine. Si l'on considère ce qu'ils ont donné, on trouve des dons différents ; si l'on considère le vouloir charitable, source de ces dons, on trouve qu'il est le même. (*Disc. sur le Ps.* 125. *n.* 11.)

XXXI

On trouve toujours de quoi donner, lorsque le cœur est plein de cette charité que l'on doit pratiquer sans cesse et envers tous.

Dans nos bonnes œuvres, ayons pour Dieu un amour désintéressé, et pour le prochain une charité généreuse. Nous n'avons rien à offrir à Dieu ; mais nous pouvons secourir le prochain, et, en l'assistant dans sa pauvreté, obliger Celui qui jouit d'une éternelle abondance. Que chacun donne donc de ce qu'il possède ; qu'il distribue à l'indigent son superflu. L'un est favorisé d'une grande fortune : qu'il nourrisse le pauvre ; qu'il lui fournisse des vêtements ; qu'il bâtisse une église ; en un mot, avec son argent, qu'il accomplisse tout le bien possible. Un autre a de la prudence : qu'il en use pour diriger son frère, et dissiper les ténèbres du doute par la lumière de la piété. Un autre a de la science : qu'il puise dans le trésor du Seigneur de quoi nourrir ses compagnons, fortifier les fidèles, amener les égarés, retrouver ceux qui se sont perdus. Il est possible aux pauvres eux-mêmes d'exercer la

charité entre eux : celui-ci peut prêter ses pieds au boiteux, et celui-là ses yeux à l'aveugle ; visiter les malades, ensevelir les morts, c'est ce que tels et tels peuvent encore faire. Que de services à rendre à nos semblables, services qui sont au pouvoir de tous ! Il est difficile de trouver quelqu'un qui ne puisse rien donner. D'ailleurs, nul n'est incapable de pratiquer ce grand commandement que nous rappelle l'Apôtre : « Portez les fardeaux les uns des autres ; et c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. » (Gal. 6.) [*Serm.* 91.]

« Le juste est compatissant, et il prête aux malheureux. » (Ps. 36.) Mais s'il est pauvre ? Même alors il est riche. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un pieux regard sur ses richesses. Sa bourse est vide ; mais sa conscience est pleine de Dieu. Au dehors, il n'a point de ressources ; mais, au dedans, il a la charité. Et, avec cette charité, que de largesses partent de son âme, sans s'épuiser jamais ! Si, en effet, les ressources extérieures ne lui manquent pas, sa charité en dispose pour en faire des aumônes qui sont véritablement les siennes. Dans le cas contraire, elle aide de sa bienveillance et de ses conseils, au moins de ses vœux et de ses prières, les affligés, prières qui leur seront peut-être plus utiles que le pain qu'ils auraient reçu. Oui, l'on a toujours quelque chose à donner, quand le cœur est charitable, riche de cette vertu qui prend encore le nom de bonne volonté, et qui n'est jamais dans l'impossibilité d'agir. En vain a-t-on du superflu : on ne s'en dépouille point, si la bonne volonté fait défaut ; tandis que par la bonne volonté les plus misérables viennent à bout de s'entr'aider. Cet tebonne volonté est leur trésor, et ils le dépensent largement

par de mutuels bienfaits. Heureux celui qui possède un trésor semblable ! Il y trouve un doux repos et une vraie sécurité : c'est un trésor intérieur, inaccessible à toute attaque ennemie, et avec lui « le juste est touché de compassion, et il prête de son bien. » (*Disc*. 2 *sur le Ps*. 36. *n*. 13.)

La charité est une dette qui ne s'éteint pas, quoiqu'on la paie. On a beau s'en acquitter, elle existe toujours, et toujours il faut la payer. Et néanmoins ce trésor, loin de diminuer, se multiplie par la dépense. C'est une vertu qui s'accroît dans le cœur, à mesure qu'il en donne des preuves ; c'est un sentiment qui devient d'autant plus profond qu'il s'étend sur plus de personnes. On ne pratique pas la charité, si on ne la possède, et on ne la possède que si on la pratique. Voilà sa première différence avec l'argent. Il en est une seconde : c'est que plus on aime ceux à qui l'on prête de l'argent, moins on a la pensée de le leur redemander un jour, tandis que, dans les largesses de l'amitié, on exige autant qu'on donne. L'argent restitué est un gain pour qui le reçoit, et une perte pour qui le rend ; quant à la charité, non seulement elle s'accroît dans le cœur qui réclame, quoique souvent en vain, un retour de tendresse ; mais encore elle n'est possédée par ceux qui en sont l'objet, que lorsqu'ils la rendent. (*Lettre* 192. *n*. 1. *et* 2.)

AOUT

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE VIE QUE LE CHRÉTIEN NE DOIT JAMAIS PERDRE DE VUE

I

Combien nous devons nous réjouir dans le Christ Jésus, puisque avec lui toutes choses nous ont été données.

« Toutes choses m'ont été données par mon Père. » (Matth. 11.) On dira peut-être : c'est à Jésus-Christ qu'elles ont été données, ce n'est pas à nous. Écoutons la réponse de l'Apôtre, écoutons-la, pour ne pas être brisés par le désespoir ; écoutons comme Dieu nous a aimés, lorsque nous ne méritions que sa haine, lorsque nous etions couverts de la lèpre ignominieuse du péché, lorsqu'il n'y avait rien en nous qui méritât son amour. Il nous a aimés le premier, pour nous rendre dignes de ses bontés. En effet, « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est mort pour les impies » (Rom. 5.) L'impie méritait-il d'être aimé ? Que méritait-il, sinon d'être condamné ? Et pourtant « Jésus-Christ est mort pour les impies. » Voilà ce qu'il a fait pour eux : que réservera-t-il pour les âmes pieuses? « Le Christ est mort pour les impies. »

Grand est notre désir de tout posséder : eh bien, ne demandons pas à l'avarice d'accomplir cette ambition ; demandons-le à la piété, à l'humilité. Par cette voix nous arriverons à tout posséder, car nous posséderons Celui par qui tout a été fait, et avec lui toutes choses nous appartiendront. Ce n'est point là une simple déduction de la raison : « Dieu, nous dit encore l'Apôtre, n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous tous : comment avec lui ne nous aurait-il pas donné toutes choses ? » (Rom. 8.) O avare, voici donc le moyen de posséder tout. Méprise ce que tu aimes, attache-toi à Jésus-Christ : en le possédant, tu entreras en participation de tous les biens. (*Serm.* 142.)

« Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Dieu n'a pas épargné même son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous. Se pourrait-il qu'il ne nous ait pas donné toutes choses avec lui ? » Puisque avec lui il nous a donné toutes choses, il nous l'a donc donné lui-même. Pourquoi s'effrayer des frémissements du monde, quand on possède le Créateur du monde ? Réjouissons-nous du don qui nous a été fait du Christ, et ne craignons ici-bas aucun de ses ennemis. Considérons la grandeur de ce don : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » C'est lui qui est le Christ, lui qui est le Fils unique de Dieu, coéternel à son Père. « Toutes choses ont été faites par lui. » Comment Dieu ne nous aurait-il pas donné toutes ces choses, après nous avoir donné Celui par qui elles ont été faites ? Et pour nous convaincre que c'est bien lui qui nous a été donné, l'Évangéliste ajoute : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Ah ! désirons, demandons cette vie du Christ qui nous a été promise

et, en attendant d'y parvenir, conservons-en le gage. qui est la mort du Christ. En nous promettant de vivre éternellement avec nous, le Christ ne pouvait nous donner de cette promesse un gage plus précieux que de mourir pour nous. J'ai daigné, nous dit-il, prendre sur moi tous vos maux, et je ne vous ferais point part de mes biens ! Il nous l'a promis, il nous a fourni une caution, un gage de cette promesse : et nous ne croirions pas à sa parole ! Il nous l'a promis, lorsqu'il vivait parmi les hommes ; il nous a fourni une caution, lorsqu'il inspirait les Évangélistes. Ce gage, nous l'avons reçu ; tous les jours il se renouvelle entre nos mains. Donc ne perdons pas l'espérance, nous qui dans ce gage puisons la vie.

Est-ce faire injure au Fils unique que de dire qu'il nous a été donné pour devenir un jour notre possession ? Oui, en toute vérité, il le deviendra. Si l'on nous donnait aujourd'hui une campagne agréable et fertile, si pleine de charmes que nous voudrions l'habiter toujours, si productive qu'elle suffirait à tous nos besoins, ne recevrions-nous pas ce don avec empressement, avec la plus vive reconnaissance ? Or, nous devons un jour demeurer en Jésus-Christ. Comment donc ne serait-il pas notre propriété, puisque nous demeurerons et vivrons en lui ? Laissons, ici encore, parler l'Écriture. Écoutons ce que dit le Prophète royal, cet homme qui savait parfaitement que « Si Dieu est pour nous, personne ne peut être contre nous. » « Le Seigneur, s'écrie-t-il, est la portion de mon héritage. » (Ps. 15.) Il ne dit point : Seigneur, que me donnerez-vous pour héritage ? Tout ce que vous me donnerez en dehors de vous est de nul prix à mes yeux. Soyez mon héritage vous-même. Je n'aime que vous, je vous aime

de tout mon être, de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit. Si vous ne vous donniez pas à moi, que serait pour moi tout le reste ? — Oh ! voilà bien l'amour gratuit de Dieu : espérer Dieu de Dieu, chercher à se remplir de Dieu, à se rassasier de lui ! Et, en effet, lui seul suffit, et, sans lui, rien n'est suffisant. Vérité dont Philippe était convaincu, lorsqu'il disait : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit. » (Jean. 14.) Quand donc s'accomplira ce que l'Apôtre nous annonce pour la fin de notre vie, à savoir que « Dieu sera tout en tous, » (1. Cor. 15.) qu'il sera pour nous tout ce que nous désirons ici-bas en dehors de lui, et souvent en l'offensant ? Dieu alors nous tiendra lieu de tout, car il sera tout en tous. Nous offensons Dieu, en quête de notre nourriture, et de notre vêtement ; nous l'offensons pour conserver notre vie ; nous l'offensons pour arriver aux honneurs, et pour une foule d'autres motifs qu'il serait trop long d'énumérer. Oh ! ne l'offensons plus, en recherchant ces avantages terrestres. Pourquoi la nourriture est-elle pour nous une occasion de l'offenser ? Il sera notre nourriture à jamais. Pourquoi péchons-nous contre lui afin d'avoir de quoi nous vêtir ? Il nous revêtira d'immortalité. Pourquoi méprisons-nous ses lois, afin de parvenir aux honneurs ? Il sera lui-même notre honneur et notre gloire. Pourquoi, par amour de la vie, violons-nous ses volontés ? Ne sera-t-il pas pour nous la vie éternelle ? Gardons-nous donc de l'offenser, quel que soit l'objet qui nous tente. Ne devons-nous pas aimer d'un amour désintéressé un Dieu qui sera tout en nous et nous rassasiera de sa plénitude infinie ? (*Serm.* 334.)

II

Admirable échange que le Christ a fait avec les hommes : Il a pris nos maux, et nous a donné ses biens.

« Celui qui croira et aura été baptisé, sera sauvé. » (Marc. 16.) Ce salut, dont jouissent les Anges, ne doit pas être demandé à la terre. C'est une richesse trop précieuse pour se rencontrer ici-bas, pour être un produit de ce monde. En haut nos cœurs ! Pourquoi chercher en cette région inférieure ce salut plus que sublime ? Ce salut est venu lui-même parmi nous, et n'y a trouvé que notre mort. Notre-Seigneur Jésus-Christ, en apparaissant dans la chair au milieu des hommes, y a-t-il trouvé ce salut ? Grand et magnifique est ce qu'il a daigné nous apporter de son pays ; mais ce divin Marchand n'a trouvé dans le nôtre que ce qu'il produit en abondance : naître et mourir. Voilà les marchandises dont la terre est remplie : naître et mourir ! Le Christ est né, le Christ est mort. (*Serm.* 233.)

Il est mort, car il était expédient que par sa mort il tuât la mort. Dieu est mort, afin que l'homme, en vertu d'un céleste commerce, ne mourût point. Le Christ était Dieu, mais ce n'est point comme Dieu qu'il est mort. Il est Dieu et homme tout ensemble, le même Christ est Dieu et homme : homme par assomption de la nature humaine, afin de lui faire subir une heureuse transformation, mais sans rien ôter à la nature divine. Il a pris ce qu'il n'était pas, et il n'a point perdu ce qu'il était. Étant donc Dieu et homme, et voulant nous

faire vivre de sa divinité, il a emprunté la mort à notre humanité. En lui-même il n'avait rien qui l'assujettît à la mort, de même que nous n'avions rien qui pût nous donner la vie. Il était le Verbe, « et le Verbe était Dieu. » En Dieu il est absolument impossible qu'il existe une cause, un principe de mort.

Pour nous, nous mourons, parce que nous sommes chair, parce que nous sommes hommes portant une chair de péché. Dans le péché point de principe de vie. Le Fils de Dieu n'a donc dans sa divine nature aucune raison de mourir, et nous n'avons dans notre nature humaine aucune raison de vivre. C'est de sa divine nature que nous recevons la vie, et c'est de notre nature humaine qu'il reçoit la mort. O commerce merveilleux ! Qu'a-t-il donné et qu'a-t-il reçu ? Les marchands font le commerce pour échanger les biens qu'ils possèdent. Autrefois, dans les temps reculés, le commerce n'était qu'un simple échange : on donnait ce qu'on avait, on recevait ce qu'on n'avait pas. Par exemple, un homme avait du blé, mais il n'avait point d'orge ; un autre avait de l'orge et n'avait point de blé. Le premier donnait au second le blé qu'il avait et en recevait l'orge qui lui manquait, la quantité compensant la qualité, quand l'objet était de moindre prix. Ainsi de tout le reste ; mais jamais personne, n'importe de quelle manière se fassent les échanges, ne donne la vie pour recevoir la mort. Il était réservé au Verbe de mourir pour nous donner la vie ; mais, parce que le Verbe, comme tel, ne pouvait mourir, il s'est fait chair et il a habité parmi nous. (*Serm.* 80.)

Il est apparu aux hommes, il est venu prendre notre mort et nous promettre sa vie. Il a visité le lieu de notre exil, afin d'y subir tous les maux que ce lieu

renferme avec tant d'abondance : les opprobres, les coups de fouets, les soufflets, les crachats sur la face, les affronts, la couronne d'épines, le crucifiement, la mort. Voilà les misères qui peuplent le lieu de notre pèlerinage : c'est pour s'y soumettre que le Verbe est venu dans la chair. Qu'a-t-il donné alors, et qu'a-t-il reçu en échange? Il a donné sa doctrine et la rémission des péchés ; il a reçu des insultes et la mort de la croix. Il nous a fait part des biens qu'il apportait de sa demeure céleste, et sur notre terre il en a souffert tous les maux. Toutefois il nous a promis que nous irions un jour dans cette bienheureuse contrée d'où il était venu : « Mon père, a-t-il dit, je veux que là où je suis, ils soient avec moi. » (Jean. 17.) Tel est l'immense amour qui nous a prévenus. Parce qu'il a vécu où nous vivions nous-mêmes, nous vivrons dans son glorieux séjour.

Hommes mortels, qu'est-ce que Dieu vous a promis? La vie éternelle. Vous ne le croyez pas? Croyez-le, oui, croyez-le. Ce qu'il a déjà fait est bien plus considérable que ce qu'il a promis. Qu'-a-t-il fait ? Il est mort pour vous. Qu'a-t-il promis ? Que vous vivrez avec lui. Il est plus incroyable que l'Éternel soit mort, qu'il ne l'est qu'un mortel vive éternellement. Or, ce qui est le plus incroyable est accompli déjà. Si Dieu est mort pour l'homme, comment donc l'homme ne pourrait-il pas vivre avec Dieu? Est-ce qu'un mortel pour qui l'Éternel est mort, est incapable de vivre éternellement ? Mais comment et pourquoi Dieu est-il mort ? Dieu peut-il mourir? Ah ! il a pris de nous de quoi mourir pour nous. La chair seule fournit matière à la mort : Dieu s'est revêtu de cette mortalité afin de mourir pour nous tous, et il nous revêtira de ce qui rend immortel et fait vivre

avec lui. Et où s'est-il revêtu de notre chair mortelle? Dans la Virginité de sa Mère. Où nous revêtira-t-il de la vie? Dans le sein de son Père, dont il est l'égal. C'est là qu'il s'est choisi une chaste couche, pour l'union de l'Épouse et de l'Époux. En s'incarnant, le Verbe est devenu la Tête, le Chef de l'Église. Il ne l'est point par son essence; il l'est parce qu'il a pris notre chair. Nous avons donc déjà quelque chose de nous dans le ciel; c'est cette chair dont le Verbe s'est revêtu, cette chair dans laquelle il est mort, dans laquelle il a été crucifié: ainsi, des prémices de nous-mêmes nous ont déjà précédés, et nous douterions que nous devons un jour les suivre! (*Disc. sur le Ps.* 148. *n.* 8.)

III

Si le Christ a voulu être pauvre, c'est pour nous enrichir par sa pauvreté.

« Il s'est fait pauvre pour vous, alors qu'il était riche, afin que sa pauvreté vous enrichît. » (2. Cor. 8.) Ce n'est pas de l'argent, c'est la justice que nous a value la pauvreté de Jésus-Christ. D'où lui venait cette pauvreté? De notre condition mortelle, qu'il avait prise. Donc, l'immortalité, voilà la vraie richesse; voilà où il y a véritablement abondance, parce qu'il ne s'y trouve aucun besoin. Comme nous ne pouvions devenir immortels, si le Christ n'était devenu pour nous sujet à la mort, c'est en cela qu'il s'est fait pauvre, lorsqu'il était riche. L'Apôtre ne dit pas: Il est devenu pauvre, après avoir été riche; mais: Il s'est fait pauvre, lorsqu'il était riche. Il a pris la pauvreté sans perdre sa richesse. Riche au dedans, il s'est appauvri au dehors.

Dans cette richesse le Dieu se cachait ; l'homme se montrait visible dans cette pauvreté. De quelle richesse s'agit-il ? « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui. » Quoi de plus riche que la Puissance par laquelle tout a été fait ? Un riche qui a de l'or, ne saurait le créer. Mais, à côté de cette richesse intime, quelle pauvreté extérieure ! « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Telle est la pauvreté qui nous a enrichis. Le sang qui a coulé de la chair du Verbe, a repoussé les haillons dont le péché nous avait couverts, et nous a revêtus de la robe d'immortalité.

« Bienheureux celui qui comprend l'indigent et le pauvre. » (Ps. 40.) Il s'enrichira de sa pauvreté. Cet indigent, ce pauvre est le Christ lui-même : « Pour moi, dit-il dans un autre psaume, je suis pauvre et indigent. » (Ps. 39.) Qu'est-ce donc que le comprendre ? C'est comprendre, « qu'il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, en se faisant semblable aux hommes, facile à reconnaître comme homme par ce qui a paru de lui. » (Philipp. 2.) Riche au ciel auprès de son Père, il a voulu être pauvre sur la terre auprès de nous : riche en tant que Dieu, pauvre en tant qu'homme. La vue de cet homme, l'aspect de sa chair, la considération de sa mort, la honte de sa croix peuvent jeter dans le trouble ; mais : « Bienheureux celui qui comprend l'indigent et le pauvre ! » C'est un bonheur de comprendre que sous cette faiblesse se cache la Divinité. Le Christ est riche en vertu de sa nature ; il est pauvre, parce que nous le sommes naturellement nous-mêmes. Cependant sa pauvreté devient notre richesse. De même que sa faiblesse fait notre force, et sa folie notre sagesse, de

même sa mortalité nous rend immortels. Ne jugeons pas de ce pauvre d'après les autres indigents. Pauvre, il est venu pour enrichir les pauvres. Ouvrons donc notre cœur à la foi, si nous voulons sortir de notre pauvreté. (*Disc. sur le Ps.* 40. *n.* 1.)

O pauvreté de Jésus-Christ, de laquelle ont jailli de si grands trésors ! Quelles richesses ne possède donc pas Celui qui nous a si somptueusement enrichis par sa seule indigence ! A quelle sublime fortune ne nous portera pas sa richesse divine, puisque déjà sa pauvreté humaine nous a comblés de tant de biens ! (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 68. *n* 4.)

IV

Le Christ est pour nous la voie, la vérité et la vie.

« Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » (Jean. 14.) Voulez-vous marcher ? Je suis la Voie. Voulez-vous ne pas vous égarer ? Je suis la Vérité. Désirez-vous ne jamais mourir ? Je suis la Vie. — Voilà ce que nous dit le Sauveur. C'est comme s'il nous disait : Pour vous, point d'autre but à poursuivre que moi ; et ce n'est qu'en passant par moi que vous me trouverez. (*Traité* 22. *sur l'Év. de S. Jean.*)

« Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » C'est par moi que l'on va ; c'est à moi qu'on arrive ; c'est en moi qu'on demeure. (*L.* 1 *de la Doctr. chrét. c.* 34.)

« Je suis la Voie. » Craignons-nous que cette voie ne nous trompe? Jésus nous rassure en ajoutant : « Je suis la Vérité. » Est-il possible de s'égarer dans la vérité ? On ne s'égare que si l'on s'en écarte. Ainsi le

Christ est la Vérité, le Christ est la Voie : marchons sans crainte. Mais peut-être avons-nous peur de mourir avant d'arriver : Jésus nous rassure encore : « Je suis la Vie. » Pourquoi craindre? Je suis votre chemin et je suis votre repos. (*Disc. sur le Ps.* 66. *n.* 5.)

Si le Seigneur notre Dieu avait dit : « Je suis la Vérité et la Vie, » le désir de la vérité, l'amour de la vie nous feraient chercher la voie capable de conduire à ces grands biens. Nous penserions en nous-mêmes : Ce serait un riche trésor que la vérité, un riche trésor que la vie, si j'avais un moyen pour y parvenir et m'en emparer ! Quittons ce souci : le moyen, le Christ nous l'indique, en nous disant tout d'abord : « Je suis la Voie. » Avant de nous dire où il faut aller, il nous avertit du chemin à prendre : « Je suis la Voie. » Cette voie, où mène-t-elle? « Je suis la Vérité et la Vie. » Jésus est le chemin ; voilà la première indication qu'il donne ; il se désigne ensuite lui-même comme le terme où ce chemin aboutit. Le chemin, c'est moi : la vérité, c'est moi ; et la vie, c'est encore moi. En Dieu son Père, il est la Vérité et la Vie ; dans la chair dont il s'est revêtu, il est la Voie. On ne nous dit pas : Efforcez-vous de trouver la voie qui conduit à la Vérité et à la Vie ; non, on ne nous tient pas ce langage. Ame indolente, lève-toi : la voie est venue elle-même te trouver ; elle a secoué ton sommeil, si toutefois la torpeur n'y a pas mis obstacle ; elle t'a crié : Lève-toi et marche. Peut-être essaies-tu de le faire, mais sans succès, parce que tes pieds sont malades. Et d'où leur vient cette infirmité? N'ont-ils pas couru par des chemins difficiles pour obéir à l'avarice? Toutefois le Verbe divin a guéri aussi des boiteux. Si tu réponds que tes pieds sont en bon état, mais que tes yeux n'aperçoivent pas la

voie, aie confiance : le Verbe de Dieu a aussi éclairé des aveugles. (*Traité 34 sur l'Év. de S. Jean.*

Jésus-Christ s'est fait notre voie, et nous désespérerions d'arriver ! Cette voie défie toute tentative ennemie ; elle ne peut être ni coupée, ni défoncée par la pluie ou les inondations, ni infestée par les brigands. Marchons-y en toute assurance, en évitant les heurts et les chutes ; ne regardons pas en arrière, ne nous arrêtons pas, ne sortons pas de ce chemin. Précautionnons-nous contre ces écueils, et nous voilà déjà parvenus au terme. (*Serm.* 170.)

Dieu le Fils s'est fait homme, sans aucun dommage pour sa Divinité. Telle est notre foi. De là cette certitude que, pour arriver au Dieu de l'homme, l'homme doit passer par l'Homme-Dieu, le Christ Jésus. Cet homme est, en effet, le Médiateur de Dieu et des hommes : il est donc la Voie pour ces derniers. Il est la Voie entre ces pèlerins et le terme de leur pèlerinage. S'il en est ainsi, il y a pour eux espérance d'arriver. Autrement à quoi servirait de savoir où il faut aboutir, s'il n'y a pas de voie, ou si la voie est inconnue? Or, la voie le plus à l'abri de tout écart, c'est Celui qui est en même temps Dieu et homme ; en lui se trouvent à la fois et le Dieu qui est le but, et l'homme qui est le chemin. (*Cité de Dieu.*)

V

Le Christ est la voie qu'il faut suivre, et, en même temps, la patrie à laquelle il faut tendre.

Le Christ, après avoir pris et montré aux hommes voyageurs la forme d'esclave, leur réserve, une fois

arrivés, la forme de Dieu. Avec la forme d'esclave il leur a tracé une route; avec la forme de Dieu, il leur a fondé une patrie. (*Serm.* 91.)

Il a eu faim, il a eu soif, il s'est fatigué, il a dormi ; il a été saisi, flagellé, crucifié, mis à mort. Voilà le chemin : chemin d'humilité qu'il faut suivre pour arriver à l'éternité. Le Christ Dieu est la patrie où nous allons ; le Christ homme est le chemin que nous parcourons. Le Christ est notre fin ; le Christ est notre moyen : pouvons-nous craindre de nous égarer ? (*Serm.* 123.)

Dans le Christ suivons l'homme, et dans le Christ nous arriverons à Dieu. Pour y arriver, il n'existe point d'autre voie que lui. S'il n'avait pas voulu être la Voie, nous serions condamnés à de perpétuels égarements. Marchons donc dans cette voie par la sainteté des mœurs, non par le mouvement des pieds. Il en est dont les pieds se meuvent régulièrement, mais dont les mœurs sont boiteuses. Il en est d'autres qui, moralement, marchent comme il convient ; mais ils courent en dehors de la voie, ils ne sont pas chrétiens. Et alors, plus ils courent, plus ils s'égarent, parce qu'ils s'éloignent davantage de la voie véritable. Ah! s'ils entraient une bonne fois dans ce bienheureux chemin, et s'ils lui restaient fidèles, de quelle sécurité ne jouiraient-ils pas, puisque, en marchant dans la vertu, ils ne craindraient plus de s'égarer! Dans le cas contraire, combien ne sont-ils pas à plaindre de dépenser tant d'efforts en pure perte! Car il vaut mieux marcher, en boitant, dans la voie, que de marcher d'un pas ferme en s'en écartant. (*Serm.* 141.)

Les divines Écritures relèvent notre courage contre le désespoir qui brise, et, en même temps, elles nous

effrayent, pour nous garantir du souffle de l'orgueil. Or, il nous serait malaisé de tenir la vraie voie, la voie directe, tracée entre le désespoir et la présomption, si Jésus-Christ ne nous avait dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » En suivant donc Jésus-Christ, gardons-nous des pièges tendus le long de cette voie. L'ennemi n'ose pas les tendre dans la voie même, qui est Jésus-Christ ; mais il les multiplie sur ses bords. C'est ce qui a inspiré ces paroles au Psalmiste : « Ils ont dressé près du chemin des pièges pour me faire tomber. » (Ps. 139.) On lit dans un autre endroit de l'Écriture : « Souvenez-vous que vous avancez au milieu des pièges. » (Eccli. 9.) Ainsi ces pièges ne se trouvent que près de la voie. Qu'avons-nous donc à redouter, si c'est dans la voie que nous marchons ? Que n'avons-nous pas à craindre, si nos pas s'en écartent ! Pourquoi Dieu permet-il à l'ennemi de placer ses pièges le long du chemin ? C'est afin que la sécurité produite par la joie ne nous pousse point hors de la route, là où les périls sont si nombreux et si mortels. Ne l'oublions pas : la Voie, c'est Jésus dans ses humiliations : la Vérité et la Vie, c'est Jésus dans ses grandeurs divines. Pour atteindre Jésus le Très-Haut, il est nécessaire de passer par Jésus le Très-Humble. Faibles maintenant, ne dédaignons pas les abaissements de ce Dieu ; plus tard, nous règnerons tout-puissants au sein de ses sublimes splendeurs. (*Serm.* 142.)

VI

C'est à Jésus-Christ que nous devons notre adoption d'enfants de Dieu.

« Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, qui croient en son nom, et qui ne sont pas nés du sang et de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu. » (Jean. 1.) Telle est la grâce de la Nouvelle Alliance, qui était cachée dans l'Ancienne, et qui n'a cessé d'être prophétisée et annoncée par un grand nombre de figures, afin que l'âme apprît à connaître son Dieu, et, par sa grâce, reçût de lui et pour lui une nouvelle naissance, c'est-à-dire, une naissance spirituelle, procédant uniquement de Dieu. Cette naissance est encore appelée adoption. Il ne faut pas toutefois confondre cette génération par la grâce avec la génération du Fils selon la nature, de ce Fils de Dieu qui est venu sur la terre pour se faire Fils de l'homme, et à qui les enfants des hommes doivent de pouvoir être adoptés comme enfants du Père céleste.

Ce fils s'est fait ce qu'il n'était pas; il était cependant quelque autre chose : il était le Verbe par qui tout a été créé, il était la Lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde, il était Dieu en Dieu. Nous aussi nous avons été faits par sa grâce ce que nous n'étions pas; nous sommes devenus enfants de Dieu. Cependant nous étions quelque chose, mais quelque chose de bien inférieur à ce qui nous a été donné; nous n'étions qu'enfants des hommes. Le Verbe, Fils de Dieu, est donc descendu pour nous faire

monter, et, tout en restant dans sa nature propre, il s'est rendu participant de la nôtre, afin que, restant nous-mêmes dans notre nature particulière, nous eussions le pouvoir de participer à la sienne, avec cette différence que, en prenant notre nature humaine. il n'a rien perdu de sa perfection, tandis que, en participant à sa nature divine, nous devenons plus parfaits.

O enfants des hommes, ne désespérez pas de pouvoir vous élever jusqu'à la filiation divine, car le Verbe, le Fils de Dieu, s'est fait chair et il a habité parmi nous. Rendez-lui la pareille, spiritualisez-vous et habitez en ce Verbe incarné. En s'incarnant, il est devenu Fils de l'homme. Espérez donc : si vous participez de ce Verbe, vous pourrez devenir enfants de Dieu, puisque ce Verbe, en se revêtant de votre chair, s'est fait Fils de l'homme. (*Lettre* 140. *c.* 3 *et* 4.)

O excès de sa bonté, ô grandeur de sa miséricorde! Le Verbe était le Fils unique de Dieu, et il n'a pas voulu rester seul. Lorsque les hommes n'ont point d'enfants, et que l'âge ne leur permet plus d'en avoir, ils en adoptent et se donnent par affection ce que la nature leur a refusé. Mais celui qui a un fils unique, concentre en lui toute sa joie, parce que seul il possédera tous ses biens; nul autre ne partagera avec lui son héritage, et ne pourra par là même le diminuer. Autre est la conduite de Dieu. Il avait un Fils unique qu'il avait engendré, et par qui il avait créé toutes choses : il l'a envoyé en ce monde, afin qu'il ne fût pas seul, et qu'il eût des frères adoptifs. Adoptifs, car nous ne sommes pas nés de Dieu comme le Fils unique, mais nous avons été adoptés par sa grâce. Le Fils unique est donc venu briser les chaînes du péché qui

nous tenaient captifs, et qui auraient mis obstacle à notre adoption; il a brisé les liens de ceux qu'il voulait avoir pour frères, et il les a faits ses cohéritiers. C'est ce que déclare l'Apôtre : « S'il est fils (adoptif), il est aussi héritier par la grâce de Dieu. » (Galat. 4.) Et encore : « Nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. » (Rom. 8.) Ainsi le Christ n'a pas craint d'avoir des cohéritiers, parce que son héritage peut, sans s'appauvrir, être possédé par un grand nombre. Ces cohéritiers, Dieu les possède, et ils sont ainsi son héritage, et à son tour il est leur héritage lui-même. Comment cela ? « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui; demandez et je vous donnerai les nations en héritage. » (Ps. 2.) D'autre part : « Le Seigneur est la portion de mon héritage et de mon calice. » Que Dieu soit donc notre possession, et soyons aussi la sienne; qu'il nous possède comme Maître, et nous-mêmes possédons-le comme notre lumière et notre salut. (*Traité* 2. *sur l'Év. de S. Jean.*)

VII

Jésus-Christ est le Médiateur entre Dieu et les hommes.

La grâce de Dieu a-t-elle pu se manifester plus admirablement que dans le mystère de l'Incarnation? Là, le Fils unique de Dieu, immuable en lui-même, revêt la nature humaine, et donne aux hommes un gage de son amour, en leur donnant, au moyen de son Humanité, le pouvoir d'arriver à sa Divinité. Autrement une distance immense et infranchissable l'aurait

à jamais séparé des hommes : ceux-ci sont mortels, sujets à changement, pécheurs et misérables ; mais immortel, immuable, saint et bienheureux est le Verbe divin. (*L.* 10. *Cité de Dieu. c.* 29.)

Nous nous étions éloignés de la Majesté de Dieu et nous l'avions offensée en péchant : le Fils de Dieu a été envoyé comme Médiateur, pour payer de son sang nos péchés et combler ainsi cet abîme de séparation ; il s'est interposé entre la Majesté divine et nous, et a rendu possible notre réconciliation avec elle. Ce Médiateur est notre tête, il est homme, et il est Dieu, égal au Père ; Dieu pour créer, homme pour réparer ; Dieu pour faire, et homme pour refaire. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 90. *n.* 1.)

Afin de devenir Médiateur entre Dieu et les hommes, entre le Juste et les pécheurs, entre l'Immortel et les mortels, il a pris quelque chose des mortels et des pécheurs, en conservant ce qu'il avait de commun avec le Juste et l'Immortel. Il a gardé la Justice qui lui était propre avec le Juste et l'Immortel, et il a pris la mortalité des pécheurs. Il a ainsi renversé la muraille de nos péchés, et il a tout réconcilié en lui. Voilà pourquoi son peuple s'écrie en chantant ses louanges : « Avec le secours de mon Dieu, je franchirai le mur. » (Ps. 17.) C'est ainsi qu'il a rendu à Dieu ce que le péché lui avait enlevé, et qu'il a racheté de son sang ce qui était tombé aux mains du démon. Il est mort pour nous, et pour nous il est ressuscité ; il s'est chargé de nos crimes, non pour en contracter la souillure, mais pour en supporter le fardeau. Le péché était inhérent à la nature des hommes mortels ; mais il ne pouvait l'être pour « Celui qui avait le pouvoir de donner sa vie, et le pouvoir de la reprendre. »

(Jean. 10.) La mort, dans le Seigneur, a donc été le signe des péchés d'autrui, et non la peine de ceux qu'il aurait commis lui-même. Chez tous les hommes, au contraire, la loi de la mort qui pèse sur eux, est le châtiment du péché; la mort vient du péché d'origine, dont nous naissons tous coupables; elle a pour cause la chute de notre premier père, et non les abaissements de Jésus-Christ. Grande est la différence entre tomber et s'abaisser : le premier homme est tombé par suite de sa désobéissance; le Fils de Dieu s'est abaissé par un effet de sa miséricorde. (*Serm.* 261.)

Comment est-il venu vers nous! « Le Verbe s'est fait chair. » S'il n'était venu qu'avec sa nature divine, qui aurait pu supporter sa majesté? Qui aurait pu le comprendre, le recevoir? Il a donc pris, pour nous en délivrer, ce que nous étions par notre nature et non ce que nous étions par notre faute. Il s'est fait homme, parce qu'il venait parmi les hommes; mais il ne s'est pas fait pécheur, en venant parmi les pécheurs. En nous, il y avait la nature et la faute : il a pris l'une, il a guéri l'autre. S'il avait contracté nos iniquités, il aurait eu lui-même besoin d'un Sauveur. Il est vrai qu'il s'est chargé de ces iniquités, mais pour y porter remède; il n'en a pas subi la blessure. Homme, il s'est manifesté comme tel parmi les hommes ; mais il a voilé sa divinité. Le même Christ est Dieu et Médiateur entre Dieu et les hommes, mais il n'est Médiateur qu'en tant qu'homme. En tant que Dieu il n'est pas Médiateur : il est égal à son Père, il est une seule essence, un seul Dieu avec lui. Comment cette sublime Majesté, dont nous étions si éloignés par notre misérable condition, serait-elle devenue notre Médiatrice ?

Pour être Médiateur, il fallait que le Fils de Dieu prît une nature étrangère ; mais, pour nous faire arriver au terme, il ne fallait pas moins qu'il restât ce qu'il était. Dieu est au-dessus de nous, nous sommes au-dessous de lui, et l'immensité nous en séparait, surtout depuis le péché qui a augmenté encore la distance, en nous rejetant dans un infini lointain. Comment la franchir, pour parvenir jusqu'à Dieu ? Dieu demeure ce qu'il est ; sa nature s'unit à la nôtre hypostatiquement, et ces deux natures ne sont qu'une seule personne ; ce n'est point un demi-Dieu, ni un demi-homme ; mais un Dieu et un homme tout entiers, un Dieu Sauveur, et un homme Médiateur ; de sorte que par lui nous allons à lui ; nous n'allons point par un autre à un autre que lui ; mais parce que nous sommes en lui, nous allons à lui, à lui notre Créateur. (*Serm.* 293.)

VIII

Le Christ est notre Roi et notre Pontife.

« Qu'Israël se réjouisse en Celui qui l'a créé, et que les enfants de Sion soient transportés d'allégresse dans leur roi. » (Ps. 149.) Le Fils de Dieu, qui nous a faits, s'est fait semblable à nous parmi nous ; il est notre Roi, et, à ce titre, il nous gouverne, de même qu'il nous a tirés du néant, à titre de Créateur. Et c'est du Christ Roi que nous tenons notre nom de chrétiens. Christ est un mot qui vient du grec *Chrisma*, et *Chrisma* signifie *Onction*. Or, les rois étaient oints, ainsi que les prêtres ; mais le Christ est oint en sa double qualité de Roi et de Prêtre. Roi il a combattu pour nous ; Prêtre, il s'est offert pour notre salut. Dans ses combats, il a

été vaincu en apparence ; en réalité il a été vainqueur. Crucifié, du haut de la croix il a tué le démon : voilà pourquoi il est notre Roi.

De plus, il est notre Prêtre, parce qu'il s'est offert pour nous. Nul homme ne pouvait lui donner une victime qui fût assez pure pour être immolée. Hommes, vous étiez tous pécheurs : toutes vos offrandes eussent été indignes de l'autel. Et cependant il fallait qu'une victime pure fût offerte pour votre rédemption. En vous, il vous était impossible d'en trouver une semblable. Hors de vous, vous n'aviez que des béliers, des boucs, ou des taureaux : autant de victimes que Dieu n'a point pour agréables, et qui, d'ailleurs, lui appartiennent, alors même qu'on ne les lui offrirait point. Ce que Dieu exige, c'est un sacrifice de toute pureté. Mais un tel sacrifice ne saurait s'accomplir par des consciences souillées. Il importait donc, ô hommes pécheurs, que vous fussiez purifiés, pour pouvoir offrir au Seigneur quelque chose de pur ; mais, pour vous purifier, il vous était nécessaire d'offrir pour vous une victime pure. Or, cette victime était introuvable et en vous et au-dehors. S'il y a un prêtre qui soit pur, qu'il s'offre donc lui-même et vous purifie. C'est ce que le Christ a fait. Chez les hommes, il n'a rien trouvé qui fût pur, et qu'il pût offrir pour leur purification : il s'est donc offert lui-même comme une victime de toute sainteté. O heureuse victime, ô victime, hostie véritable, parce qu'elle était sans tache ! Ah ! il n'a pas offert ce que nous lui avons donné ; ou plutôt, ce qu'il a reçu de nous, il l'a offert, mais après l'avoir purifié : il nous avait emprunté notre chair, pour en faire l'offrande ; mais, cette chair, il l'avait prise dans le sein immaculé de la

Vierge Marie, afin de l'offrir très-pure pour ceux qui étaient impurs. — Ainsi, le Christ est notre Roi, notre Prêtre : réjouissons-nous en lui. (*Disc. sur le Ps.* 149. *n.* 6.)

« Vous vous rendez propice à nos impiétés. » Ps. 64.) Cela ne peut se dire qu'à un prêtre qui offre un sacrifice capable d'expier l'impiété et de lui obtenir propitiation, c'est-à-dire, pardon ou grâce. Ce prêtre n'est autre que Jésus-Christ, dont le sacrifice a été si puissant auprès de la justice de Dieu. Il a étendu ses mains sur la croix pour dire à cette Justice irritée : « Que ma prière monte comme l'encens en votre présence ; que l'élévation de mes mains soit pour vous le sacrifice du soir. » (Ps. 140.) On le sait : Le Seigneur a été suspendu vers le soir sur la croix. C'est alors que nos impiétés ont obtenu propitiation ; autrement elles nous auraient perdus sans ressource. O Jésus, vous êtes le Prêtre, vous êtes la Victime ; à la fois vous êtes le Sacrificateur et l'Holocauste ! Il est le Prêtre qui est entré derrière le voile du sanctuaire, et là, seul de tous ceux qui ont porté ou porteront la chair, il a intercédé pour eux tous. Ce mystère avait été figuré chez le premier peuple choisi et dans le premier temple : un prêtre entrait seul dans le Saint des Saints, caché par un voile, et y offrait le sacrifice pour le peuple qui se tenait dehors. (*Disc. sur le Ps.* 64. *n.* 6.)

IX

Jésus-Christ est notre médecin.

Le Seigneur et Sauveur Jésus n'a pris les infirmités de notre nature que pour leur imposer un terme ; il

ne s'est revêtu d'un corps mortel que pour y attaquer la mort et en triompher. (*Serm.* 88.) L'unique but de sa venue en ce monde a été de rendre la santé au genre humain, à cet immense malade qui, de l'Orient à l'Occident, remplissait la terre de ses souffrances et de ses désespoirs. Ah ! pour redonner la vie à un tel malade, il fallait un médecin tout-puissant, il fallait qu'un Dieu s'approchât de son grabat, en s'humiliant jusqu'à la mortalité de la chair. (*Serm.* 175 *et* 87.)

La cause d'une semblable humiliation n'est autre que notre infirmité. Nous étions en proie à une maladie incurable. Si du moins cette maladie nous avait permis d'aller trouver le médecin, tolérable nous eût paru notre mal. Mais nous étions incapables d'arriver jusqu'à lui ; il est donc venu jusqu'à nous. Il est venu pour nous enseigner l'humilité, qui est la voie du retour, voie hors de laquelle l'orgueil nous avait précipités. L'homme s'était élevé contre Dieu ; la santé dont il jouissait l'avait porté à mépriser de salutaires préceptes, et c'est ainsi qu'il est devenu gravement malade. Qu'il écoute donc, pour se relever, Celui dont les commandements méprisés lui ont valu sa chute si lamentable. Puisse l'expérience lui apprendre ce que la voix des volontés divines n'a pu lui enseigner ! Sa misère ne lui montre-t-elle pas assez le malheur que l'on encourt à se prostituer loin de Dieu ?

C'est une prostitution, en effet, que de s'éloigner du Bien suprême et unique, pour se plonger dans la multitude des joies sensuelles, dans l'amour du siècle, de la terre et de leur corruption. Aussi, lorsqu'il rappelle à lui une âme corrompue, Dieu la traite-t-il comme une prostituée ; il lui inflige ce nom dans les reproches qu'il lui adresse par ses prophètes, sans cependant

désespérer d'elle, parce qu'il a le pouvoir de la purifier. La fin qu'il se propose, en la reprenant de ses crimes, n'est point de l'insulter, mais de lui inspirer une confusion salutaire qui amène sa guérison. Il n'épargne point, dans l'Écriture, les reproches violents, il ne flatte pas les coupables, parce qu'il veut leur rendre la force et la santé. « Ames adultères, leur dit-il, ne savez-vous pas que l'ami de ce monde est l'ennemi de Dieu ? » (Jacq. 4.) L'amour du monde rend l'âme adultère, l'amour de Dieu la rend chaste ; mais, si elle ne rougit de sa corruption, elle ne peut même désirer retourner à Dieu et à son amour purifiant. Que la honte commence donc son retour, puisque l'orgueil a commencé ses égarements et l'y retient comme captive. Voilà pourquoi Dieu la reprend de ses iniquités, afin de lui en faire sentir la malice et le déshonneur.

Il lui met sous les yeux ce qu'elle ne voulait pas voir; il place devant elle ce qu'elle rejetait derrière soi. O âme, ramène tes regards sur toi-même. Tu vois une paille dans l'œil d'autrui, et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien. C'est ainsi que Dieu rappelle en elle-même cette âme qui en était sortie, et qui, par suite, se tenait loin de lui. Ah ! une âme qui se regarde avec une vaine complaisance, qui s'éprend de ses propres forces, ne peut que s'éloigner de Dieu ; car elle s'éloigne d'elle-même; elle est comme repoussée au dehors, et elle va se heurter de tout son poids aux objets extérieurs. Alors elle aime le monde, les biens du temps, les choses de la terre ; et d'ailleurs n'aimerait-elle qu'elle seule, au mépris de Dieu, cela suffirait pour l'amoindrir et la ravaler. C'est une déchéance pour le cœur que de s'attacher à des réalités

d'un ordre inférieur; et cette déchéance a pour mesure le plus ou moins de profondeur que présente cette infériorité. Or, quelle n'est pas l'infériorité de cette âme vis-à-vis du Dieu qui l'a tirée du néant? A plus forte raison, combien insondable est l'infériorité des objets sensibles auxquels s'applique son amour et qui valent moins qu'elle! Il s'agit donc pour cette âme d'aimer Dieu, et, si c'est possible, de l'aimer en s'oubliant elle-même, et en perdant de vue tout le reste, c'est-à-dire, les excès qu'inspirent l'orgueil, la volupté ou l'ambition. Eh bien, pour opérer ce changement, il est indispensable de la ramener à soi; indispensable, par conséquent, de lui adresser de sévères reproches, de lui montrer ce qu'elle est, de l'obliger à se prendre en dégoût. Alors elle confesse sa laideur, elle veut recouvrer son ancienne beauté, et, toute confuse, elle retourne à ce Dieu qui seul peut la lui rendre, à ce Dieu dont la dissipation l'avait éloignée. (*Serm.* 142.)

O vous tous qui êtes malades, qui souffrez de la fièvre du péché, cessez donc de croire que vous êtes bien portants; invoquez Jésus, appelez ce Médecin. Le malade qui fait bon accueil au médecin chargé de le soigner, peut espérer de guérir; désespéré est le malade qui frappe comme un furieux son médecin: mais quelle n'est pas la folie du malade qui va jusqu'à tuer le médecin venu pour lui rendre la santé! Eh bien, admirez ici la grande bonté, l'étonnante puissance du Christ: de son sang il a fait un remède pour ceux qui lui ont donné la mort dans un accès de fureur. Ce n'est pas sans raison que sur la croix il disait à son Père: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ce sont des insensés, mais je suis leur médecin. Qu'ils déchargent sur moi leur fureur; je les suppor-

terai patiemment, et, lorsqu'ils m'auront mis à mort, je les guérirai. — Ah! soyons du nombre de ceux qu'il daigne guérir. (*Serm.* 174.)

X

Le Christ est le remède de nos infirmités.

Le Fils de Dieu a daigné se revêtir de notre faiblesse en se faisant chair. Son Éternité n'en a souffert aucun changement : il a voulu en lui montrer à l'homme changeant une créature changeante ; mais sa Majesté est restée immuable.

Il est cependant des insensés qui disent : La sagesse de Dieu ne pouvait-elle autrement délivrer le genre humain qu'en naissant d'une femme, et en subissant tant de maux de la part des pécheurs ? Certainement le Fils de Dieu le pouvait ; mais, si autre eût été sa conduite, il aurait trouvé encore des censeurs. S'il n'avait pas apparu d'une manière sensible, son éternelle Lumière, accessible aux yeux de l'âme seulement, n'aurait pu être vue par les pécheurs, dont l'esprit était souillé. Pour nous préparer à l'invisible, il a donc voulu nous instruire par le visible. Et voilà qu'il déplaît aux avares, parce qu'il n'a point recherché l'or ; aux impudiques, parce qu'il est né virginalement d'une Vierge ; aux orgueilleux, parce qu'il a supporté patiemment les outrages ; aux efféminés, parce qu'il s'est soumis à des tortures cruelles ; aux lâches, parce qu'il s'est livré à la mort. Et afin de ne point passer pour défenseurs de leurs propres vices, ces ennemis du Christ prétendent que, si ces choses leur déplaisent, ce n'est pas dans le Christ comme homme, mais dans le

Christ comme Fils de Dieu. Ah ! ils n'ont aucune idée de l'Éternité divine qui s'est revêtue de notre humanité, ni même de la nature humaine, qui, en Jésus-Christ, a été ramenée à son premier état de force et de puissance, afin de nous apprendre que nos infirmités de tout genre, suites du péché, peuvent être guéries par une sainte vie. Le Christ nous a fait voir ainsi la fragilité dans laquelle l'homme était tombé par sa faute, en même temps que la souveraineté du remède divin destiné à l'en délivrer. Tel est le motif pour lequel le Fils de Dieu a pris la nature humaine, et a souffert dans cette nature tous les maux auxquels l'homme est exposé.

Et ce divin remède dépasse par sa grandeur toutes nos conceptions. Qu'est-ce qui guérira l'orgueil, l'avarice, la colère, l'impiété, la terreur de l'avenir, si ces maladies mortelles résistent à l'humilité, à la pauvreté, à la patience, à la charité, à la résurrection de Jésus-Christ ? O genre humain, élève donc tes espérances ; reconnais l'excellence de ta nature, et vois quelle place insigne elle occupe dans les œuvres de Dieu. Hommes, ne vous méprisez pas vous-mêmes : le Fils de Dieu s'est fait homme. Femmes, ne vous méprisez pas : le Fils de Dieu est né d'une femme. N'aimez pas cependant ce qui est charnel : dans le Fils de Dieu, nous ne sommes ni hommes ni femmes. N'aimez pas les biens de ce monde : s'ils étaient aimables, le Fils de Dieu homme les aurait aimés. Ne craignez ni les outrages, ni les croix, ni la mort : si ces épreuves étaient nuisibles, elles n'eussent pas été endurées par le Fils de Dieu et de la Vierge.

Les sublimes vérités qui sont maintenant prêchées, reçues par toute la terre, et qui guérissent toute âme

obéissante, seraient encore inconnues parmi nous, si Dieu n'avait point fait ce qui déplaît aux insensés. Les superbes, les orgueilleux, quel modèle daigneront-ils imiter, pour se rendre capables de vertu, s'ils rougissent de suivre Celui dont il a été dit longtemps avant sa naissance, « qu'il serait appelé le Fils du Très-Haut, » (Luc. 1.) et qui aujourd'hui, en effet, est glorifié comme tel par l'univers entier ? Si nous nous estimons nous-mêmes, rien ne saurait nous être plus glorieux que de marcher sur les traces du Fils du Très-Haut. Que si nous n'avons pas de nous une bonne opinion, osons du moins, à l'exemple des pécheurs et des publicains, nous attacher à la voie que ce Fils du Très-Haut a bien voulu nous tracer.

O divin remède qui convient à tous les maux, qui réprime toute enflure, qui relève tout abattement, qui retranche toute superfluité, qui conserve tout ce qui est nécessaire, qui répare toute perte, et corrige toute dépravation ! Oh! qui s'élèvera désormais contre le Fils de Dieu ? Comment désespérer de soi, en le voyant si profondément humilié pour nous tous ? Les choses qu'il a méprisées pourront-elles encore nous paraître une source de bonheur et de vie ? Et quelles adversités seront capables de nous abattre, lorsque, en lui, notre nature a triomphé de si nombreuses et de si grandes persécutions ? Enfin, si son royaume céleste s'est ouvert devant des publicains et des pécheresses, ne devons-nous pas croire qu'il ne restera point fermé pour nous ? En un mot, il n'est aucune perversité dont nous ne puissions nous guérir, en considérant, en suivant avec amour les paroles et les actions du Dieu qui s'est fait homme, pour être notre modèle et notre guide dans la vie. (*L. du Combat. chrét. c.* 10. *et* 11.)

XI

Le Christ est la lumière qui dissipe nos ténèbres.

« Je suis la lumière du monde : qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais jouira de la lumière de vie. » (Jean. 8.) Suivons donc le Christ, pour ne point marcher dans les ténèbres. Les ténèbres sont redoutables, surtout quand elles sont morales ; ce n'est pas l'œil extérieur qu'elles enveloppent alors ; c'est l'œil du dedans, cet œil qui distingue, non le blanc et le noir, mais le juste et l'injuste. (*Traité* 36 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Par le Christ, Lumière du monde, a été faite la lumière du soleil. Et cette Lumière du monde qui a fait le soleil, et qui sous le soleil nous a faits nous-mêmes, s'est donnée sous le soleil une existence pour notre salut. Ah ! ne méprisons pas le nuage de chair dont elle s'est entourée : ce nuage a pour fonction, non de l'obscurcir, mais de tempérer son éclat. Cette Lumière d'indéfectible sagesse nous parle à travers ce nuage et nous dit : « Je suis la lumière du monde : qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais jouira de la lumière de vie. (*Traité* 34. *Ibid.*)

« La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. » (Jean. 1.) Hommes infidèles, injustes, iniques, voleurs, avares, amis du siècle, tous ces vices sont autant de ténèbres. Ce n'est pas la lumière qui est absente : c'est vous qui êtes loin de la lumière. La lumière enveloppe de ses rayons les aveugles ; mais les aveugles ne la voient pas. Cessez donc d'être ténébreux. (*Traité* 3. *ibid.*)

« La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. » Elle brille maintenant, elle brillait hier, elle brillera toujours ; elle ne s'éclipse jamais, elle ne se retire de nulle part. L'essentiel pour nous est d'avoir des yeux pour percevoir cette clarté sans cesse présente ; de ne pas nous éloigner de cette splendeur qui ne quitte aucun horizon ; en un mot, de ne pas la trahir, afin de ne pas en être privé. Pour ceux qui ne tombent pas, la lumière du Christ n'a point de couchant : seules, nos chutes amènent sa chute ; si nous restons debout, elle illumine constamment nos regards. Mais voilà que nous sommes tombés : cherchons-en la cause, examinons comment nous a entraînés l'Esprit de ténèbres qui est tombé avant nous. Ce n'est point par la violence ou par un choc soudain : c'est par notre volonté. Si notre volonté n'avait pas consenti au mal, nous serions encore debout et nous jouirions de la lumière. Hélas ! nous étions tous tombés, et cette chute nous avait meurtri le cœur, ce cœur qui seul est capable de voir la divine Lumière. Qu'a daigné faire alors cette Lumière miséricordieuse ? Elle est venue à nous sous une forme extérieurement visible : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Sa naissance a été le collyre destiné à guérir les yeux de notre cœur, et à leur donner la puissance de voir la Majesté de Dieu au moyen même de ses abaissements. Voilà pourquoi l'Évangéliste ajoute : « Et nous avons vu sa gloire. » Nos yeux peuvent donc être purifiés par l'Incarnation du Verbe, par l'humilité de sa chair : autrement nul homme ne saurait voir sa gloire.

Grand mystère, mystère adorable ! Dans l'œil de l'homme, la poussière de la terre avait pénétré abon-

dante, et cet œil blessé ne pouvait voir la lumière. Mais Dieu a voulu dans sa bonté porter remède à cette impuissance. C'était la terre qui avait rendu cet œil aveugle : c'est avec de la terre que s'opérera sa guérison. A poussière aveuglante on opposera la poussière comme remède souverain. La chair avait causé notre cécité si malheureuse : la chair y mettra un terme des plus heureux. L'âme humaine était devenue charnelle en se livrant aux charnelles affections, et de là était sorti l'aveuglement du cœur : eh bien, « le Verbe s'est fait chair, » pour être à la fois le collyre et le médecin. En venant avec sa chair purifier les vices de la chair, et tuer la mort avec sa mort, il nous a permis à tous « de voir sa gloire », non comme Fils de l'homme, puisque cette filiation constitue ses abaissements, mais « comme Fils unique engendré du Père, plein de grâce et de vérité. » C'est à cette hauteur que parvient la vue de l'homme régénéré par la Chair du Christ. (*Traité* 2. *ibid.*)

XII

Le Christ est le pain qui soutient notre marche ici-bas et dont nous serons rassasiés dans la patrie.

Il est un aliment terrestre qui convient à l'infirmité de la chair, et il est un aliment céleste qui entretient la piété de l'esprit. Ces deux aliments correspondent chacun à une vie particulière, le premier à la vie de l'homme, le second à la vie de l'ange. De celui-là se nourrissent en ce monde toutes les âmes unies à un

corps formé de la terre : de celui-ci se nourrissent les intelligences pures, qui président aux corps célestes, et ce dernier aliment n'est autre que Dieu. Ainsi donc, il y a une nourriture ici-bas, et une nourriture au ciel. Celle d'ici-bas s'épuise par son usage même : elle perd tout ce qu'elle donne ; mais celle du ciel rassasie sans cesser d'être entière. Le Christ nous a recommandé d'avoir faim de cette nourriture d'en haut : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » (Matth. 5.) Notre condition présente, en cette vie mortelle, est d'avoir faim et soif de la justice ; quant au rassasiement complet, c'est la condition de l'autre vie. De ce pain de la justice, les anges goûtent toute la plénitude ; les hommes, au contraire, ne peuvent qu'en être affamés ; mais plus ils le sont, plus ils disposent, ils dilatent et élargissent leur cœur, et ce cœur, une fois élargi autant qu'il en est capable, sera rempli enfin à l'heure des récompenses. Est-ce à dire que l'homme qui vit maintenant dans la faim et la soif de la justice, ne s'en nourrit aucunement? Non, sans doute ; mais autre chose est la réfection du voyageur ; autre chose est la satiété parfaite des bienheureux. (*Traité sur l'Util. du jeûne. C.* 1. *et* 2.)

Un Pain vivant est, en effet, descendu du ciel, et ce Pain, qui répare nos forces pendant le voyage, nous rassasiera dans la patrie. Jusque-là, tout en y participant pour ne pas succomber en route, il est nécessaire que nous en ayons faim. (*Disc. sur le Ps.* 139. *n.* 17.) Et ce Pain est éternel, comme Verbe égal au Père ; il est de chaque jour, comme Verbe incarné ; éternel, en dehors du temps ; de chaque jour dans le temps ; et toutefois c'est lui qui est descendu du ciel. (*Serm.* 333.)

Ce Pain est commun aux hommes et aux anges.

C'est la Vérité, la Sagesse, la Vertu même de Dieu. Mais les hommes ne sauraient encore en jouir comme en jouissent les anges. Les anges en jouissent dans sa Nature divine, en tant que Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu lui-même, et par qui tout a été créé ; les hommes n'en jouissent que comme Verbe fait chair, qui a daigné habiter parmi eux, afin de les rendre capables, eux aussi, de manger le Pain des anges. (*Disc. sur le Ps.* 134. *n.* 5.)

Oui, le Verbe divin, en qui tous les anges puisent un bonheur suprême, a étendu sa clémence sur notre misère, en s'incarnant et en habitant parmi nous. Dès lors, sans être encore égalés aux anges, il nous a été possible de manger leur Pain, puisque ce Pain a bien voulu s'égaler à notre indigence. En descendant de la sorte jusqu'à elle, le Verbe de Dieu ne délaissait pas les Esprits angéliques ; mais tout entier avec eux, tout entier avec nous, les nourrissant intérieurement de sa divinité, et nous instruisant extérieurement par son humanité, il nous a disposés par la foi à partager avec les anges bienheureux la nourriture de sa vision divine. Toute créature intelligente ne peut que trouver dans ce Verbe un incomparable aliment ; mais, comme l'âme humaine, enchaînée dans les liens de la mort en punition du péché, était réduite à un tel état de faiblesse qu'elle avait besoin du visible pour s'élever à l'invisible, qu'a fait le Pain de la créature raisonnable ? Sans changer sa nature propre, il s'est montré à nous revêtu de notre chair, afin que par sa chair visible nous eussions la puissance de nous emparer de son invisible substance. Et ainsi, notre âme trouve humilié au dehors Celui que par orgueil elle avait abandonné au dedans : il ne lui reste plus qu'à imiter l'Humilité

qu'elle voit, pour retourner vers la Grandeur qu'elle ne voit pas. (*L. 3. du Tr. sur le Libre arbitre. C.* 10.)

XIII

Le Christ est notre unique espérance dans les tentations et les tribulations de cette vie.

« Vous m'avez conduit, parce que vous êtes devenu mon espérance. » (Ps. 60.) Autrement le Seigneur ne nous conduirait pas. Il nous conduit en qualité de chef; il nous conduit en lui, car il est notre voie : il nous conduit à lui, car il est notre patrie. Il nous conduit donc. Pourquoi ? Parce qu'il est devenu notre espérance. Comment l'est-il devenu ? Au moyen des tentations et des douleurs qu'il a daigné subir, et de sa victoire sur la mort. En lisant ces choses dans l'Évangile, ne disons-nous pas que Dieu ne veut pas nous perdre, puisqu'il nous a envoyé son Fils, pour être tenté, pour souffrir le supplice de la croix, pour mourir et pour ressusciter ? Certainement Dieu ne nous méprise point : à cause de nous il n'a pas épargné son propre Fils; au contraire, il l'a livré pour notre salut. Voilà comment ce Fils est devenu notre espérance. En lui nous voyons nos épreuves et notre salaire : nos épreuves dans sa douloureuse passion, notre salaire dans sa résurrection triomphante. Encore une fois, c'est ainsi qu'il est devenu notre espérance. Nous avons, en effet, deux vies; maintenant nous jouissons de l'une d'elles, et nous espérons jouir de l'autre dans l'avenir. La première nous est connue ; inconnue nous est la

seconde. La vie actuelle, supportons-la patiemment, et ous obtiendrons le bonheur de la vie future.

Comment vivre à présent dans la patience ? En triomphant du tentateur. Par ses travaux, ses épreuves et sa mort, le Christ nous a montré ce que c'est que la vie du temps; par sa résurrection, il nous a montré ce que sera la vie de l'éternité. Nous ne savions qu'une chose : c'est que l'homme naît et meurt ; nous ne savions pas qu'il dût ressusciter et vivre éternellement. Le Christ a pris la vie que nous connaissions, et nous a révélé la vie que nous ne connaissions pas. Tel est le motif pour lequel il est devenu notre espérance au milieu des tribulations de cette terre. De là ces paroles de l'Apôtre : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu, et, en outre, nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience; la patience, l'épreuve ; et l'épreuve, l'espérance. Or, l'espérance ne confond point, parce que la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (Rom. 5.) Celui qui nous a donné l'Esprit-Saint, est donc devenu notre espérance : et maintenant nous marchons vers ce que nous espérons : si nous n'espérions pas, nous ne marcherions point. « Comment espérer, nous dit encore l'Apôtre, comment espérer ce que l'on voit ? Mais, si nous espérons ce que nous ne voyons pas, par la patience nous l'attendons. » Et c'est pourquoi « nous sommes déjà sauvés en espérance. » (Rom. 8.) [*Disc. sur le Ps.* 60 *n.* 4.]

Gardons-nous donc de laisser notre espérance s'affaiblir, et notre patience s'énerver : nous serions entraînés dans des voies mauvaises. Soyons de ces hommes humbles et doux qui suivent les voies droites enseignées

par le Seigneur, ainsi que le psalmiste l'a prophétisé en disant : « Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles, il enseignera ses voies à ceux qui sont doux. » (Ps. 24.) Au milieu des fatigues de cette vie, comment conserver la patience, et par elle l'espérance de la vie future, si l'on ne pratique l'humilité et la douceur, si l'on ne se soumet à la volonté divine, dont le joug est si doux et le fardeau si léger pour ceux qui croient en Dieu, qui mettent en lui leur espoir, et qui l'aiment souverainement? Avec cette douceur et cette humilité, non seulement on accueille avec reconnaissance les consolations du Seigneur, mais encore, comme des enfants affectueux, on supporte ses coups, et l'on attend ainsi, par la patience, les biens que l'on espère sans les voir. Voilà comment il convient d'agir et de marcher. De cette manière on marche dans le Christ, qui a dit : « Je suis la voie. » (Jean. 14.)

Du reste, à côté de ses enseignements, Jésus-Christ nous a laissé des exemples qui nous indiquent à leur tour comment il faut le suivre. « Dieu le Père n'a pas épargné ce Fils unique, mais il l'a livré pour nous tous. » Le Fils n'a point refusé, il n'a point résisté, il a conformé son vouloir à celui de son Père, le Père et le Fils n'ayant qu'une même volonté dans l'identité de la nature divine, identité selon laquelle le Fils a pu sans usurpation s'égaler à Dieu. (Philip. 2.) Mais il a été admirable d'obéissance dans la nature où il s'est anéanti en prenant la forme d'esclave. « Car il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur. » (Éphés. 5.) De sorte que, si le Père n'a pas épargné son propre Fils, et s'il l'a livré pour nous, pour nous également le Fils s'est livré lui-même à la mort. Il

s'est donc livré, ce Très-Haut par qui tout a été fait ; il s'est livré dans sa nature d'esclave pour être l'opprobre des hommes et le rebut du peuple ; il s'est livré aux outrages, aux tortures de la flagellation, à la mort de la croix. Et c'est par cet exemple qu'il nous a indiqué avec quelle patience nous devons marcher en lui ; de plus, par sa résurrection, il a fortifié notre espérance, en nous apprenant avec quelle patience nous devons en attendre l'accomplissement. « Si, en effet, nous espérons ce que nous ne voyons pas, c'est par la patience que nous l'attendons. »

Nous espérons, il est vrai, ce que nous ne voyons pas ; mais nous sommes le corps du Christ, et en ce Chef nous voyons toutes nos espérances accomplies. Il est dit de lui « qu'il est le Chef du corps de l'Église, le premier-né d'entre les morts, le premier en tout. » (Col. 1.) Et il est dit de nous : « Vous êtes le corps de Jésus-Christ, et les membres les uns des autres. » (1. Cor. 12.) Par conséquent, si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons par la patience, assurés que nous sommes que notre Chef, ressuscité, nous conserve fidèlement l'objet de notre espérance. Mais, comme avant de ressusciter, notre Chef a enduré la flagellation, il a, par cet exemple, affermi notre patience, puisqu'il est écrit que « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il flagelle tout enfant qu'il reçoit. » (Hébr. 12.)

Sous les coups de verges, évitons donc toute défaillance, pour avoir part un jour aux joies de la résurrection. Fixons nos regards sur ce Fils qui a été flagellé sans être coupable, qui est mort pour nos péchés, qui est ressuscité pour notre justification. Alors, au lieu de craindre que Dieu nous abandonn

parce qu'il nous éprouve, nous croirons plutôt que par là même il nous justifie, pour nous recevoir au nombre de ses enfants. (*Serm.* 157.)

XIV

Le Christ est notre vie.

« En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui croit en moi possède la vie éternelle. » (Jean. 6.) En parlant ainsi, Jésus a voulu révéler ce qu'il était. Il aurait pu dire tout court : Celui qui croit en moi me possède. Le Christ, en effet, est véritablement Dieu, et dès lors il est la vie éternelle. Celui qui croit en lui marche donc en lui, et quiconque marche en lui le possède. Et qu'est-ce que le posséder ? C'est avoir la Vie éternelle, cette Vie éternelle qui a daigné assumer la mort. Elle est morte, non dans sa propre nature, mais dans celle que nous lui avons prêtée ; il s'en est servi pour mourir et opérer ainsi notre salut. Aux hommes elle a emprunté la chair ; mais elle l'a reçue autrement que les hommes. Elle avait déjà un père dans le ciel, quand elle s'est choisi une mère sur la terre ; et voilà que, engendrée sans mère dans l'éternité, elle a été enfantée sans père dans le temps. Cette vie a donc assumé la mort, afin d'en détruire l'empire, car « Celui qui croit en moi, possède la vie qui ne finit jamais ; » il la possède, non point au dehors encore, mais au dedans. La vie éternelle, le Verbe était dans le principe en Dieu, et le Verbe était Dieu. En se revêtant d'une chair, cette vie, lumière des hommes, a communiqué à cette chair sa naturelle éternité. Voilà pourquoi, trois jours après sa mort, cette chair est

ressuscitée. Entre le Verbe qui avait pris cette chair, et cette chair triomphant du tombeau, s'était placée la mort, et la mort y a trouvé sa ruine. (*Traité.* 26. *sur l'Év. de S. Jean.*)

En descendant ici-bas et en s'unissant à la mort, le Verbe l'a écrasée sous l'abondance de sa vie. Alors sa voix a retenti comme un tonnerre pour nous avertir de revenir à lui dans ce sanctuaire secret d'où il est descendu vers nous, dans ce premier sein virginal où il a épousé la nature humaine, pour changer sa mortalité en immortalité. C'est de là que « semblable à un époux sortant de la couche nuptiale, il s'est élancé comme un géant dans la carrière qu'il avait à parcourir. » (Ps. 18.) Il ne s'est point arrêté ; il n'a cessé de courir et de nous crier par ses paroles et par ses actions, par sa vie et par sa mort, par sa descente aux enfers, sa résurrection et son ascension, de revenir à lui. Puis il s'est dérobé à nos regards, pour que nous rentrions dans nos cœurs et que nous l'y trouvions. Il s'en est allé, et il est toujours présent ; sans rester au milieu de nous, il ne nous a pas quittés. Il s'est retiré d'où il n'est jamais sorti, car le monde est son ouvrage. « Il était dans le monde, » (Jean 1.) « et il y est venu pour sauver les pécheurs. » (1. Tim.) « Jusques à quand, enfants des hommes, aurez-vous donc le cœur appesanti ? » (Ps. 4.) Eh quoi ! La vie est descendue vers vous, et vous ne voulez pas vivre en montant vers elle ! Mais comment monterez-vous, avec votre superbe qui vous élève déjà si haut, puisque vous avez ouvert votre bouche contre le ciel ? » (Ps. 72.) Descendez donc pour monter, pour monter jusqu'à Dieu, car vous êtes tombés en montant contre lui. (*L.* 4. *Confess. c.* 12.)

« Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir en lui-même la vie. » (Jean. 5.) Ce Père a donné la vie au Fils, telle qu'il la possède. Où la possède-t-il ? En lui-même. Et le Fils, qui l'a reçue, où la possède-t-il à son tour ? En lui-même encore. Est-ce en eux-mêmes que l'Apôtre, que le fidèle possèdent la vie? Non ; ils ne la possèdent que dans le Christ. « Je vis, s'écrie Paul ; non pas moi, mais le Christ vit en moi. » (Gal. 2.) La vie qui nous est propre, qui procède de la volonté de l'homme, ne peut être que mauvaise, pécheresse, soumise à l'iniquité ; la vie qui est bonne, qui est divine, et qui se trouve en nous, ne provient pas de nous. Qui vit mal, vit de sa vie propre ; qui vit bien, vit de la vie du Christ. (*Traité* 22 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Ne vivons donc pas de nous-mêmes, vivons du Christ ; pour cela, faisons sa volonté, non la nôtre, et restons-lui unis par la charité. C'est ainsi qu'il a fait lui-même la volonté du Père, et qu'il est resté dans son amour. Ah ! comme Dieu, il était l'Égal du Père ; et cependant il a pris notre nature infirme, afin d'être le serviteur de ce Père, et de mettre sa gloire à lui obéir. Combien plus, foulant aux pieds notre volonté, qui n'a été pour nous qu'une source de ténèbres, ne devons-nous pas nous conformer au vouloir divin ! Approchons-nous donc de cette Lumière commune qui éclaire tout homme venant en ce monde ; conjurons-la de si bien rayonner sur nous que nos regards n'aient pas à en rougir, et que notre âme vive de sa clarté et pour elle seule. (*Lettre* 140. *c.* 28.)

XV

Le Christ est notre modèle de vie.

Chaque fois que l'Écriture nomme la Sagesse, la fait parler, ou parle d'elle, nous devons, dans ces passages, reconnaître le Fils de Dieu, ce Fils qui est la parfaite et inséparable Image de son Père. A son exemple, ne nous séparons jamais nous-mêmes de Dieu, car nous sommes aussi son image, sans cependant l'égaler, puisque, en nous, cette image n'est pas née du Père, mais créée par lui, au moyen du Fils. Nous ne sommes image que parce que nous sommes éclairés par la divine lumière, tandis que le Fils est image, parce qu'il est la lumière même qui éclaire ; image sans modèle, et image qui est un modèle pour nous ; image qui n'imite point un modèle capable de la rapprocher du Père : image substantiellement identique avec Celui de qui elle procède. Quant à nous, c'est au prix de nombreux efforts que nous imitons cet exemplaire immuable, que nous suivons sa stabilité, et que, marchant en lui, nous cheminons vers lui. Ah ! il s'est fait notre voie dans le temps, en s'humiliant jusqu'à notre nature, lui qui est notre éternelle demeure par sa divinité.

Comme égal à Dieu et dans sa divine nature il se donnait en exemple aux esprits demeurés purs et fidèles. Et voilà que, voulant aussi se donner comme un exemple de retour à l'homme déchu, souillé par le péché, passible de mort, et, pour tous ces motifs, impuissant à voir Dieu, il s'est anéanti lui-même en prenant notre nature changeante, sans cependant

changer la sienne. Alors il est venu à nous en ce monde, et lui, qui déjà servait d'exemple dans le ciel aux Anges témoins de sa divinité, il a servi d'exemple encore aux hommes sur la terre, en leur montrant son humanité. Auprès de lui et de sa primauté en tout, les bien-portants ont appris à persévérer, les malades à se guérir, les mourants à ne point craindre, et les morts à ressusciter.

L'homme, en effet, ne saurait aller à la félicité qu'en suivant Dieu. Mais Dieu ne pouvait tomber sous ses sens. Depuis l'Incarnation, qui a rendu sensible le divin modèle à suivre, il nous est possible de nous mettre à sa suite et d'arriver au bonheur. Quel bienfait! Aimons donc ce Modèle, ce Dieu fait homme; attachons-nous à lui avec la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. (*L.* 7. *sur la Trinité. c.* 3.)

Que notre amour pour Jésus-Christ soit d'autant plus grand qu'il y a encore beaucoup de considérations profitables à faire à propos de son Incarnation. Pour n'en indiquer que quelques-unes, ce grand Mystère permet d'abord à l'homme de connaître le rang qu'il occupe parmi les créatures, puisque sa nature a pu s'unir à celle de Dieu, et ne former avec elle qu'une seule personne adorable. Ensuite, la grâce divine nous est rendue recommandable dans l'Homme Jésus qui l'a reçue sans aucun mérite précédent, car dès l'instant même où il a été conçu dans le sein de Marie, il est Dieu. Voilà pourquoi il est écrit: « Le Verbe s'est fait chair. » En troisième lieu, l'orgueil qui est le principal obstacle de notre union avec Dieu, est fortement combattu et peut être guéri en nous par les humiliations si profondes auxquelles s'est assujetti le

Verbe en s'incarnant. Enfin, à la lumière de l'Incarnation, nous voyons combien immense est la distance que nous avons placée entre notre Créateur et nous ; dès lors, nous voyons combien il est nécessaire, pour l'effacer, de recourir au Christ, à ce Médiateur tout-puissant ; en tant que Dieu, il nous vient en aide par sa Divinité ; en tant qu'homme, il se rapproche de nous par sa faiblesse, et nous fournit le moyen de nous réunir à Dieu, de qui la désobéissance nous avait infiniment séparés, par l'obéissance dont il a honoré son Père, jusqu'à mourir sur la croix. Grand exemple de soumission qu'il nous excite à reproduire par la gloire qui a récompensé son humanité obéissante, au jour de sa résurrection pour la vie éternelle. (*L.* 13. *sur la Trinité*, *c.* 17.)

XVI

Le Christ est le Maître, le Docteur du genre humain.

C'est le Christ qui nous enseigne. Sa chaire est dans le ciel ; son école est sur la terre, et ses disciples forment son corps. Tête de ce corps, il en instruit les membres ; il en dirige les pieds par sa parole. Écoutons un tel Maître ; écoutons-le avec respect, et mettons en pratique ses leçons. Pourquoi le mépriserions nous? Serait-ce parce que, pour notre salut, il est né dans la chair, et s'est revêtu des haillons de notre mortalité ? Serait-ce parce que, dans son amour pour nous, il a eu faim et soif, et s'est reposé de ses courses et de ses fatigues, en s'asseyant au bord d'un puits, ou en s'endormant au fond d'une barque ? Serait-ce parce que,

pour nous, il a entendu proférer contre lui d'indignes blasphèmes, et n'a repoussé de son visage ni les crachats, ni les soufflets? Serait-ce enfin, parce qu'il a été pendu à un gibet, parce qu'il est mort et a été déposé dans un tombeau ? Est-ce là ce qui nous ferait mépriser Jésus-Christ ? Voulons-nous savoir ce qu'il est ? Rappelons-nous cette parole de l'Évangile : « Mon Père et moi, nous sommes un. » (Jean. 10.) [*Tr. de la Discipl. chrét. c.* 14.]

Il est descendu jusqu'à notre misère, et ce Dieu, qui peu auparavant parlait comme Dieu, a commencé à parler comme homme. Cet homme cependant n'est autre que ce Dieu, parce que ce Dieu s'est fait homme : il s'est fait ce qu'il n'était pas, et n'a rien perdu de ce qu'il était. La nature humaine a été en lui unie à la nature divine, afin que Celui qui était Dieu fût homme, sans cesser d'être Dieu. Ah ! écoutons-le donc : jusque là, nous ne l'entendions nous parler que comme Créateur ; il nous parle maintenant comme frère. Il est, en effet, nôtre Créateur, en qualité de Verbe éternel ; il est notre frère, car il est né de la Vierge Marie. Comme Créateur, il existe avant Abraham, avant Adam, avant la terre, avant le ciel, avant le monde des corps et le monde des esprits. Comme frère, il est sorti de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la Vierge d'Israël. Sachant donc que le Maître qui nous parle est à la fois Dieu et homme, efforçons-nous de bien saisir ses paroles divines et ses paroles humaines, celles que lui dicte la Majesté, et celles que lui inspire l'humilité : il est en même temps le Très-Haut et l'infiniment Abaissé, afin d'élever notre bassesse jusqu'à sa Grandeur. (*Traité* 21 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Ce Verbe, ce Maître divin, dont les Anges se nour-

rissent sans l'amoindrir ni l'épuiser, nous crie à tous : « Apprenez de moi. » Qu'apprendrons-nous de lui ? Que veut nous enseigner ce Tout-Puissant ? Il a formé ce monde, divisé les mers d'avec les continents, créé les oiseaux du ciel, les animaux de la terre, les poissons de l'océan ; il a peuplé le firmament d'astres étincelants de clarté ; il a distingué les jours et les nuits ; il a donné au firmament lui-même sa consistance ; il a séparé la lumière d'avec les ténèbres. Voilà Celui qui nous crie : « Apprenez de moi. » Peut-être veut-il nous apprendre à opérer de semblables merveilles? Qui de nous en serait capable ? Seul, Dieu peut les accomplir. Non, non ; soyons sans crainte ; ce n'est point à un tel travail qu'il désire nous former. « Apprenez de moi » ce que je suis devenu pour vous.

Apprenez de moi, non à commander au néant, comme je le fais moi-même ; non, comme quelques-uns en ont reçu de moi le pouvoir, à ressusciter les morts, à rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la liberté aux possédés du démon. Ce n'est pas cette puissance de guérison que vous devez chercher auprès de moi, comme si elle était d'un prix incomparable. Je la communique à qui je veux : elle ne saurait être le don de tous, et ce n'est pas en elle que doivent se réjouir ceux qui la possèdent ; leur joie doit être plutôt « de ce que leurs noms sont écrits dans le ciel. » (Luc. 10.) Mais ce que tous peuvent apprendre à mon école, ce que je veux enseigner à tous, c'est « que je suis doux et humble de cœur. » (Matth. 11.) — Oh ! quelle leçon ! Il n'en est pas de plus essentielle, de plus nécessaire à retenir : elle renferme le remède unique et souverain dont nous avons tous besoin. A quoi bon les miracles, si l'on est orgueilleux, si l'on n'est pas doux et humble de cœur?

Faute de douceur et d'humilité, ne s'expose-t-on pas à être du nombre de ceux qui à la fin des temps diront au Christ : « N'avons-nous pas prophétisé en votre nom? En votre nom n'avons-nous pas accompli mille merveilles? » Mais, le Christ, que leur répondra-t-il ? « Je ne vous connais point : retirez-vous tous de moi, ouvriers d'iniquités ! » (Matth. 7.) Donc que nous importe-t-il d'apprendre de Jésus-Christ ? A être doux et humbles de cœur. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » O doctrine admirable, dont le but est de pénétrer nos âmes de la plus vraie, de la plus pure charité, d'une charité sans mélange, sans enflure, sans hauteur et sans artifice ! (*Serm.* 142.)

XVII

Le Christ nous a enseigné à ne point rechercher les biens, à ne point redouter les maux de ce monde.

Il importe de ne pas oublier la différence qui existe entre le vieil homme et l'homme nouveau : le premier est extérieur, terrestre, avide des biens de la chair et du temps ; le second est intérieur, céleste, ami des biens de l'esprit et de l'éternité. Ce que le second attend de Dieu, ce ne sont pas des faveurs passagères, destinées à périr, des faveurs dont peuvent jouir même les méchants ; ce sont des richesses solides et durables, à côté desquelles tout ce que ce monde renferme de biens ou de maux n'est digne d'aucune estime, et ne mérite aucune crainte. Sur ce point, l'Homme-Dieu nous fournit le plus éclatant, le plus insigne exemple à imiter. Par une multitude de miracles il a prouvé sa

puissance sur la nature entière, et pourtant il n'a fait aucun cas des biens et des maux que le vulgaire ignorant regarde comme excellents ou terribles. Et comme ce genre de vie pouvait paraître d'autant moins imitable qu'il est plus admirable, Jésus-Christ a voulu montrer par ses promesses et ses exhortations, par la foule innombrable des apôtres, des martyrs et des saints, qui ont été ses imitateurs, que nul ne doit désespérer de marcher sur ses traces. (*L. des* 83. *Quest. q.* 36.)

L'homme seul était imitable pour nous; d'autre part, ce n'était pas dans l'homme qu'il fallait placer nos espérances. De quelle bonté, de quel amour Dieu n'a-t-il donc pas usé à notre égard en nous envoyant sous la forme humaine, et comme guide auquel nous devions nous attacher, sa propre Sagesse, sa Sagesse infaillible, éternelle et immuable ! Qu'a fait alors cette Sagesse incarnée ? Non seulement elle n'a rien négligé de ce qui pouvait nous attirer à la suite de Dieu; mais encore, elle a souffert tout ce qui, jusque-là, nous avait éloignés de ce Suprême Bien. Pour atteindre ce Souverain Bien, il nous était nécessaire d'en avoir le plein et parfait amour; mais cet amour était absolument inconciliable avec la crainte que nous inspiraient les mille et mille accidents funestes de cette vie. Eh bien, par les merveilles de sa naissance et de ses œuvres, la Sagesse divine faite homme a excité la charité dans nos cœurs; et par sa mort et sa résurrection, elle en a chassé la crainte. De plus, elle s'est conduite en tout le reste de manière à nous faire voir jusqu'où était capable de s'étendre la Clémence divine, et jusqu'à quelle hautenr pouvait être élevée notre humaine bassesse. (*L. de l'Utilité de la foi*, *c.* 15.)

Les hommes couraient tous pour leur perte aux richesses et aux plaisirs dont elles sont les satellites : le Christ a voulu être pauvre. Honneurs, commandements, voilà ce qu'ils ambitionnaient : le Christ a refusé d'être roi. Dans leur orgueil, ils avaient horreur des outrages : le Christ a supporté tous les genres d'affronts. Les injustices leur paraissaient intolérables : juste et innocent, le Christ a été condamné à mort : y a-t-il une injustice plus criante ? Les hommes avaient en exécration les souffrances corporelles : le Christ a été flagellé et torturé. La mort était pour eux un perpétuel objet de crainte : le Christ a été livré à la mort. La mort de la croix passait alors pour la plus ignominieuse de toutes : c'est celle-là que le Christ a subie. En un mot, les choses qui excitaient notre convoitise et nous écartaient de la vertu, le Christ s'en est privé pour les avilir à nos yeux ; et les choses que nous cherchions à éviter et à fuir, au détriment de la vérité et de l'amour qu'elle réclame, le Christ les a souffertes pour en abattre l'épouvantement. C'est par de tels exemples que les âmes ont appris à se garder du péché, soit en méprisant ce que le Christ a méprisé, soit en se résignant à ce qu'il a daigné souffrir. Ainsi la vie mortelle du Dieu fait homme est devenue la règle de nos mœurs. (*L. de la vraie Religion, c.* 16.)

Pourquoi son mépris pour les biens de la terre ? C'est afin de nous convaincre qu'ils étaient méprisables. Pourquoi sa soumission à tous les maux d'ici-bas ? C'est parce qu'il voulait nous apprendre à les supporter nous-mêmes avec patience ! Par toute cette conduite, que s'est-il proposé, sinon de nous instruire de l'impossibilité de rencontrer le bonheur véritable dans ces biens, et du peu de crainte que nous devions

avoir de ces maux. Si, tout en naissant d'une Mère toujours vierge, il a voulu qu'elle fût l'épouse d'un charpentier, n'est-ce pas pour imposer silence à l'orgueil charnel qui accompagne la noblesse de race ? S'il est né à Bethléem, dans la plus petite des villes de la Judée, dans cette ville qui aujourd'hui ne mérite même plus ce nom, n'est-ce pas encore pour condamner la vanité que l'on tire de la cité plus ou moins illustre à laquelle on appartient par la naissance? S'il a vécu pauvre, lui de qui relèvent toutes choses, parce qu'il en est l'unique Créateur, n'est-ce point pour avertir ses fidèles de ne pas se glorifier dans les richesses de ce monde? Ah! ce Roi, que la nature entière proclame comme tel, a dédaigné la royauté humaine qu'on lui offrait : il a préféré suivre la voie des abaissements, afin d'y entraîner pour leur salut les malheureux que la superbe avait séparés de lui. Cette source d'eau vive pour ceux qui sont altérés, ce Pain spirituel pour les affamés, s'est laissé tourmenter par la soif et la faim. Il s'est soumis, sur la terre, aux fatigues de la route, Celui qui s'est fait notre chemin pour nous conduire au ciel. Il a été sourd et muet devant ses blasphémateurs, ce Verbe incarné qui avait rendu l'ouïe aux sourds et la parole aux muets. Les chaînes des humaines infirmités étaient toutes tombées en présence de ce Libérateur, et ce Libérateur a été garrotté. Les maladies et leurs verges de douleur avaient pris la fuite aux approches de ce Médecin, et ce Médecin a été cruellement flagellé. Enfin, après avoir mis fin à nos tortures, Jésus-Christ a été crucifié, et, après avoir restitué leur vie aux morts, il a exhalé sa propre vie. — Mais il est ressuscité, pour ne plus mourir, afin que nul, à sa suite, n'apprît à mépriser la

mort, comme si elle devait pour lui n'aboutir qu'au néant. (*Man. d'instr. les ignor.* c. 22.)

XVIII

A l'école du Christ on apprend à se détacher du temps et à n'aspirer qu'à la céleste éternité.

Quand le temps fut arrivé à sa plénitude, le Christ est venu pour nous en délivrer. Une fois cette délivrance accomplie, nous irons à cette éternité qui n'admet rien de temporel dans son sein. Là on ne demande point si l'heure sonnera bientôt : le jour y est permanent, sans veille ni lendemain. Ici-bas, les jours succèdent aux jours ; les uns après les autres, ils disparaissent tous ; aucun ne demeure, pas plus que les instants qui les composent. Ainsi les sons qui constituent notre parole se taisent tour à tour, pour permettre à ceux qui les suivent de se faire entendre. Ainsi, à chaque mot tombé de ses lèvres, l'homme voit sa vie s'écouler ; du matin au soir son âge chemine vers la vieillesse. Non, rien n'est stable, rien ne parvient à s'immobiliser dans le temps. Quel amour ne devons-nous pas avoir pour le Dieu qui, Créateur du temps, peut nous en affranchir et fixer notre demeure dans l'éternité, où toutes choses sont immuables ! O miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il a voulu pour nous vivre dans le temps qui a reçu de lui son existence ; il a voulu avoir une place parmi les créatures, qui toutes sont sorties de ses mains. Ah ! il s'est fait semblable à son propre ouvrage, semblable à l'homme, pour l'empêcher de périr ! (*Traité* 34, *sur l'Év. de S. Jean.*)

Que vaut-il mieux? Aimer le temps et passer avec lui, ou bien en détacher son cœur, pour mériter de vivre éternellement avec Dieu? Le temps est un fleuve qui nous entraîne; mais voici que sur les bords de ce fleuve un arbre est né et a grandi : Jésus, le Christ, Notre-Seigneur s'est fait chair : il est mort, il est ressuscité et monté au ciel. Et cependant il est toujours là, sur les bords du fleuve, comme un arbre immense, destiné à nous porter secours. Le cours des eaux nous emporte-t-il à notre ruine : saisissons le bois que cet arbre nous tend. L'amour du monde nous roule-t-il dans ses flots : recourons au Christ et attachons-nous à lui. Pour nous, il a pris une existence temporelle, afin de nous donner une existence éternelle, car le temps, auquel il s'est soumis, n'a nullement touché à son éternité. Le temps s'est approché de lui, mais l'éternité ne l'a trahi en aucune façon. Quant à nous, déjà sujets du temps par notre naissance, nous le sommes devenus encore par notre péché. C'est pour briser cette servitude, en détruisant l'empire du péché par sa miséricorde, que le Fils de Dieu a pris une vie dépendante du temps.

Quelqu'un visite un prisonnier : tous les deux se trouvent également en prison, mais dans des conditions bien différentes. L'un n'y est entré que par humanité, pour voir son ami et lui apporter quelque consolation. L'autre y a été jeté de force, par suite de quelque méfait. Il en était ainsi de nous tous : nos crimes nous avaient rendus captifs de la mortalité d'ici-bas ; le Fils de Dieu est descendu par amour dans notre captivité ; il y est entré comme un rédempteur, et non comme un vengeur. Il a répandu son sang pour notre rachat, et il a rempli nos cœurs d'espérance. Sans

doute nous restons soumis à la mort de la chair; mais nous osons prétendre à une future immortalité. Nous sommes encore battus par les vagues de la mer ; mais déjà, en cette vie même, l'ancre de notre espérance défie les vagues et leur courroux. (*Traité 2. sur l'Ép. de S. Jean.*)

XIX

A l'école du Christ on apprend à mépriser les félicités de la terre.

Avant tout il faut renoncer à tout orgueil et descendre dans les profondeurs de l'humilité, lorsqu'on désire s'élever ensuite à une solide grandeur. Pour réprimer notre arrogance, non par la force, mais par la persuasion, Dieu ne pouvait donc employer un moyen à la fois plus puissant et plus doux que l'exemple de son propre Fils. C'est pourquoi le Verbe, qui manifeste le Père aux Anges, le Verbe, qui est l'éternelle Sagesse, et l'éternelle Vertu de Dieu, mais que le cœur humain, aveuglé par l'amour des choses sensibles, ne pouvait voir et contempler, — le Verbe, est apparu visiblement sur la terre, revêtu de la forme humaine, afin que cette volontaire humiliation fît craindre à l'homme de se laisser enfler par la superbe. Ah ! le Christ ne s'est montré en ce monde ni entouré des splendeurs de la royauté, ni riche des biens de la terre ; il s'est manifesté sans éclat, sans le pompeux attirail des félicités temporelles. Le Christ, prêché maintenant dans l'univers entier, est un Dieu crucifié, contre lequel d'abord se sont acharnés les railleries de l'ignorance orgueilleuse, et dont se rit

encore ce qui reste d'une telle fatuité. Petit a été le nombre de ceux qui au commencement ont cru en lui; mais bientôt des peuples entiers ont embrassé son culte. Car, dans le principe, lorsqu'on prêchait le nom du Crucifié, les boiteux qui marchaient, les muets qui parlaient, les sourds qui recouvraient l'ouïe, les aveugles qui revoyaient la lumière, les morts qui triomphaient du tombeau, tous ces prodiges, en produisant la foi chez ceux qui en étaient les témoins, confondaient par avance les railleries du grand nombre. Enfin, les orgueilleux qui peuplaient la terre ont dû reconnaître la toute puissance de l'Humilité divine, et c'est ainsi que désormais l'humilité humaine trouve dans ce sublime exemple une protection assurée contre les assauts de l'orgueil. (*Lettre* 232.)

La grâce du Testament nouveau ne concerne que la vie éternelle. Pour nous en révéler le caractère, l'Homme Jésus ne devait pas apparaître avec le cortège des félicités du siècle. De là ses abaissements, ses souffrances, sa flagellation, sa croix, sa mort même, comme si la mort avait triomphé de lui : tout cela pour montrer à ses disciples quelle récompense il réservait à leur piété d'enfants de Dieu, quel salaire, en le servant, ils devaient rechercher et espérer. Ce service ne saurait avoir pour but d'obtenir de ce Maître les satisfactions et les joies de la terre, comme si elles étaient d'un grand prix. Ce serait déshonorer la foi chrétienne, ce serait la fouler aux pieds que de la croire digne seulement d'une si abjecte compensation. Aussi, dans sa providence, le Dieu tout-puissant accorde-t-il souvent aux impies tous les bonheurs de ce monde, afin que les bons n'en soient pas ambitieux, en professant pour eux une estime exclusive. Et cependant beaucoup de

chrétiens encore ne veulent servir Jésus-Christ que pour jouir des avantages de cette vie mortelle. Hélas! si ces avantages viennent à les abandonner, ils abandonnent eux-mêmes la foi. Que serait-ce donc si notre Chef ne nous avait pas appris par son exemple à laisser les biens qui passent pour ne poursuivre que les biens éternels, à détourner notre pensée des choses visibles pour ne la fixer que sur les choses inaccessibles aux sens ? « Ce qui se voit est périssable, ce qui ne se voit pas est éternel. » (2. Cor. 4.) Non, ce n'est point pour ce monde, où Dieu nous livre quelquefois jusqu'à la mort aux mains de nos persécuteurs, mais pour le monde de l'éternelle paix, que nous devons être chrétiens. Dans ce monde de l'immuable gloire nous a déjà précédés Celui dont nous portons le nom. (*Lettre* 140. *passim.*)

Gardons-nous donc de toutes ces affections humaines que le Christ a repoussées, et qui n'ont pour objet que les biens du temps. Ces biens, il avait le pouvoir de les réunir tous en ses mains ; s'il les a dédaignés, c'est pour nous en inspirer à nous-mêmes le dédain nécessaire. Nécessaire, car quiconque les aime méprise ce divin Modèle. Courir après les honneurs, n'est-ce pas mépriser le Dieu qui a subi tant d'outrages? Ne faire cas que de la vie présente, n'est-ce pas mépriser le Dieu qui s'est soumis à la mort? Rougir de la croix, n'est-ce pas mépriser le Dieu crucifié ? Mettre toute sa joie dans les richesses, n'est-ce pas mépriser le Dieu qui a créé le monde et qui, dans le monde, a vécu si fidèle à la pauvreté ? (*Disc.* 4 *sur le Ps.* 30. *n.* 5.)

XX

Ainsi que Jésus-Christ nous l'a enseigné, soupirons sans cesse après les biens du ciel.

Que les biens du ciel soient l'objet de nos désirs les plus ardents, de nos plus fermes espérances! Ces biens appartiennent aux enfants de Dieu, et ce n'est pas une présomption de chercher à mériter cette filiation divine, puisque nous en avons reçu le pouvoir. N'est-ce point pour nous qu'est né dans le temps l'Auteur même des temps, pour nous qu'il s'est manifesté dans la chair, pour nous que ce Créateur a voulu être créé? Pourquoi donc, mortels que nous sommes, les choses mortelles ont à nos yeux tant de charmes? Pourquoi tant de soins à retenir le plus longtemps possible cette vie si fugitive ? Une espérance plus brillante est venue illuminer le monde : la vie même des cieux a été promise aux habitants de la terre. Pour affermir la foi à cette extraordinaire promesse, un prodige plus extraordinaire encore s'est accompli : Dieu s'est fait homme ! Dans quel but, sinon de faire de nous tous autant de Dieux ? (*Serm.* 192.)

Ah ! nous sommes devenus déjà quelque chose de grand. Que personne donc ne se méprise. Nous n'étions rien : il n'en est plus ainsi maintenant. Nous disions au Seigneur : « Souvenez-vous que nous sommes poussière ; » (Ps. 102.) mais de cette poussière, Dieu a formé l'homme ; à cette poussière il a donné la vie ; et dans la personne du Christ Notre-Seigneur, il a conduit cette poussière dans le royaume des cieux. Après

s'être ici-bas uni à la terre, le Verbe a élevé cette terre jusqu'au ciel, lui, le Créateur du ciel et de la terre. Faut-il s'étonner de la déification de l'homme? N'est-il pas plus étonnant que le Fils de Dieu ait pris la nature humaine? De ces deux miracles, quel est le plus difficile ? D'après la promesse de Jésus-Christ, nous serons un jour glorifiés par lui, avec lui nous règnerons, et nous ne craindrons plus la mort. C'est ce qui paraît difficile à croire, et voilà pourtant ce que croient sans peine les cœurs qui ont secoué la poussière du monde et conservent ainsi en eux, dans toute sa pureté, l'œil de la foi. Quoi donc ! régner avec le Christ, et vivre à jamais immortels dans sa gloire, ce serait impossible, lorsqu'il a été possible à Dieu même de mourir ! Cette mort de l'Immortel n'est-elle pas plus incroyable que l'immortelle vie qui nous est promise pour plus tard et que nous recevrons de Dieu ? Eh bien, Dieu est mort, ce prodige s'est réalisé : croyons donc que le prodige de notre immortalité future se réalisera également. Si Dieu a fait en lui ce qu'il y a de plus incroyable, pourquoi ne ferait-il pas en nous ce qui l'est moins? (*Serm.* 130.)

XXI

Le Christ nous a enseigné la manière dont nous devons triompher du démon tentateur.

« Mon Dieu, exaucez mes supplications, soyez attentif à ma prière : des extrémités de la terre, j'ai crié vers vous, tandis que mon cœur était dans l'angoisse. » (Ps. 60.) En ce passage, le Roi-Prophète montre que,

par le fait même de la diffusion de son nom au milieu des peuples, le Christ sera couvert d'une grande gloire, mais, de plus, exposé à de grandes tentations. Notre vie, en effet, sur cette terre d'exil, ne saurait être exempte de combats. La tentation est la condition même de nos progrès. Nul ne se connaît bien que dans l'épreuve ; nul ne reçoit la couronne que s'il a été vainqueur ; nul ne peut vaincre que s'il combat, et nul ne peut combattre que si quelque ennemi vient l'attaquer. Le Christ qui crie des extrémités de la terre, est donc dans les angoisses, mais il n'est pas abandonné. Quel est le Christ, dont il s'agit ici, si ce n'est nous tous qui sommes les membres du Dieu fait homme, et formons son corps mystique, ce corps dont le Verbe a voulu nous fournir une prophétie dans le corps naturel dont il s'est revêtu et où il a souffert la mort ? Eh bien, si, dans ce corps naturel, l'Homme-Dieu a souffert la mort, pour ressusciter ensuite et monter au ciel, c'est afin de convaincre les membres de son corps mystique qu'ils suivront leur Tête partout où elle les a devancés. D'où il résulte que nous étions tous attaqués en elle, lorsqu'elle a consenti à être tentée par Satan.

Dans cet assaut livré personnellement au Sauveur, nous étions nous-mêmes en cause. De lui sort notre salut, et de nous est sortie sa chair ; de lui procède notre vie, et de nous a procédé sa mort ; de lui jaillit notre gloire, et de nous ont jailli ses opprobres : de nous, par conséquent, est provenue sa tentation, comme de lui proviennent nos victoires. Tentés en lui, en lui nous triomphons du démon. Voilà ce que nous devons reconnaître. Ne remarquons pas seulement que Jésus-Christ a été tenté : remarquons encore qu'il a été vainqueur. Reconnaissons-nous donc à la fois comme ten-

tés et comme vainqueurs en sa personne. Il avait assez de puissance pour empêcher le démon de le tenter ; mais, en ce cas, nous qui devions être soumis à la tentation, nous n'aurions pas appris du divin Maître comment remporter la victoire, comment, de toutes les extrémités de la terre, l'obtenir à grands cris du Seigneur.

S'il le veut, tout chrétien est invincible. Pourquoi ? Parce qu'il est membre du Christ, et que, en cette qualité, il peut dire à Dieu : « Vous m'avez élevé sur la pierre. » (Ps. 60.) « Cette pierre, c'est le Christ. » (1. Cor. 10.) Oui, nous sommes bâtis sur le Christ. Or, avant nous, contre cette pierre se sont en vain déchaînés les vents, les fleuves et les pluies, (Matth. 7.), lorsque le Christ a été tenté par le démon. Voilà sur quel fondement inébranlable nous sommes établis, pour faire face aux hostilités qui nous entourent. De toutes les extrémités de la terre, poussons donc des cris suppliants, certains qu'ils seront écoutés, car notre confiance repose sur le plus ferme appui : « Vous m'avez élevé sur la pierre. Vous m'avez conduit, parce que vous êtes devenu mon espérance, et comme une forte tour contre l'ennemi. » (Ps. 60.) Mon cœur est dans l'angoisse, et ma fatigue est grande au milieu des tentations et des scandales ; mais Celui qui m'a élevé sur la pierre, Celui qui est mon guide ne m'abandonne point. Je ne goûte aucun repos au milieu des embûches que le démon me dresse en tous lieux et en tout temps ; mais le Seigneur est pour moi comme une forteresse ; et, lorsque je m'y réfugie, non seulement j'y évite les coups de l'ennemi, mais encore, en toute sécurité, je lance contre lui les traits les plus meurtriers.

Le Christ, qui est déjà la pierre sur laquelle est bâtie

l'Église, est encore une forteresse imprenable. Craignons-nous d'être frappés par le malin Esprit : réfugions-nous dans cette forteresse. Jamais les flèches hostiles ne pourront nous y atteindre ; nous y trouverons le plus sûr abri.

Mais comment s'y réfugier ? Cette tour puissante, on la chercherait vainement au loin et par les mouvements du corps : on ne la trouverait pas, et alors, harcelé par le tentateur, on succomberait bientôt à ses coups. La tour est devant nous : pensons au Christ, et entrons dans ses puissances. De quelle manière ? En nous rappelant que ce que nous avons à souffrir, il l'a souffert avant nous, et dans quel but ? Pour mourir et ressusciter. Espérons une fin semblable à celle du Christ, qui nous a précédés, et nous voilà dans la tour, nous voilà capables de résister aux suggestions de l'ennemi. Ce n'est qu'autant que nous y consentons que ses flèches nous frappent. Lançons-lui plutôt des traits qui le blessent et qui l'abattent. Quels sont ces traits ? La parole de Dieu, notre foi, notre espérance, nos bonnes œuvres. Ne nous tenons pas oisifs dans la forteresse, ne nous contentons pas d'y être à l'abri des perfidies de l'enfer : que nos bras fassent effort ; que nos mains y soient toujours laborieuses. Ce sont les traits d'une sainte activité qui donnent la mort à l'ennemi. (*Disc. sur le Ps*. 60. *n*. 3 *et* 5.)

XXII

Le Christ est venu pour nous apprendre combien Dieu méritait notre amour.

Pour relever notre espérance, pour redresser nos âmes abattues sous notre mortalité, pour nous rendre

la certitude qu'un jour nous jouirons d'une immortelle vie, rien n'était plus nécessaire que de nous montrer en quelle estime nous étions auprès de Dieu, et combien Dieu nous aimait. Or, la preuve la plus manifeste que nous pussions posséder des dispositions divines à notre égard, c'était que le fils de Dieu, immuable dans sa bonté et dans son essence, consentît à nous emprunter ce qu'il n'était point, pour vivre de notre vie, et charger son innocence de nos infirmités et de nos douleurs. Ce grand acte de miséricorde s'est accompli. Depuis lors, nous croyons à l'infinie charité de Dieu pour nous, car elle a mis un terme à nos désespoirs, elle nous a comblés de ses dons sans aucun mérite de notre part, et malgré même nos démérites si nombreux. (*L.* 13. *sur la Trin. c.* 10.)

Le principal motif de la venue de Notre-Seigneur a été, en effet, de nous révéler l'amour de Dieu pour les hommes, et de nous le révéler avec éclat. Car, alors que nous étions ses ennemis, voilà que son Fils est venu mourir pour nous, nous apprenant ainsi que la perfection des préceptes, que la plénitude de la loi réside dans la charité. De sorte que nous devons nous aimer les uns les autres, et donner notre vie pour nos frères, comme le Christ a donné la sienne pour nous tous; de sorte que, encore, si Dieu nous a aimés le premier, en n'épargnant pas son Fils unique et en le livrant pour notre salut, nous devons, après avoir négligé de l'aimer d'un amour désintéressé, secouer notre cœur indolent et l'obliger à lui rendre amour pour amour. Quelle plus pressante invitation à l'aimer Dieu pouvait-il nous faire qu'en nous aimant le premier? En vérité, un cœur serait bien dur, si, après avoir refusé de prendre l'initiative de l'amour, il refu-

sait aussi de correspondre à l'amour qui le prévient et le poursuit.

Tout maître veut être aimé de ses serviteurs ; il est touché de leur déférence et de leur zèle, et son amour pour eux se mesure sur le dévouement qu'ils ont pour lui. Mais combien plus vif est l'amour dans un serviteur qui se sent aimé par son maître, non parce que son maître a besoin de lui, — ce qui n'est qu'un amour desséché par l'intérêt — mais parce que son maître, en l'aimant, n'écoute que la bienveillance et la générosité de son cœur ! Voilà un amour véritable ; il émeut et il ravit ; le besoin ne l'inspire pas ; il n'est le fruit que de la spontanéité de l'âme. Le serviteur n'avait sans doute aucun espoir d'être aimé de la sorte ; il ne pouvait s'attendre à une telle joie ; et pourtant le maître daigne lui témoigner une semblable affection : de quelle reconnaissante et ineffable tendresse le serviteur n'est-il donc pas et ne doit-il pas être transporté pour un maître si dévoué ! Eh bien, quel est notre Maître à tous, si ce n'est Dieu qui doit nous juger ? Et quels sont ceux qui ne s'attendaient nullement à être aimés de ce Dieu, sinon les hommes devenus pécheurs ? Ah ! pourquoi avions-nous cherché une protection, ou plutôt pourquoi nous étions-nous précipités sous la tyrannie des puissances infernales et superbes, incapables de nous donner le bonheur ? N'est-ce point parce que nous n'espérions plus être aimés et protégés par cette Puissance céleste, qui ne cherche pas à s'élever par le mal, et dont la bonté seule constitue la grandeur ? Mais maintenant tout est changé : à la place du désespoir, l'espérance est apparue sur la terre avec le Christ. Le Christ nous a fait connaître l'excessif amour de Dieu pour nous, amour dont la

prévenance est de nature à enflammer nos cœurs d'un amour réciproque et tout divin. (*Man. d'inst. les ignor. c. 4.*)

Dans son Évangile, saint Jean rapporte cette parole du Sauveur, qui semble refuser la priorité à l'amour de Dieu pour nous : « Le Père vous aime, parce que vous m'avez aimé. » (16.) Dieu aime-t-il donc, parce que nous aimons, ou bien aimons-nous, parce qu'il aime ? Dans sa première épître, l'Évangéliste répond à cette difficulté : « Si nous aimons Dieu, dit-il, c'est parce qu'il nous a aimés le premier (4). Il est donc certain qu'aimer Dieu est un don de Dieu. Dieu nous donne de l'aimer, lui qui nous a aimés, alors que nous l'avions en haine. En tombant sur notre laideur, l'amour prévenant de Dieu l'a transformée en une beauté agréable à ses yeux. (*Traité* 102. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Notre âme, enlaidie par l'iniquité, ne devient belle qu'en aimant Dieu. O amour admirable, qui répare les outrages du péché ! Pour vous, ô mon Dieu, vous êtes toujours beau : aucune difformité, aucune altération ne dépare les traits de votre face. Vous nous avez aimés la première, ô Beauté éternelle, et alors vous n'avez aimé que des âmes humaines à l'aspect hideux et repoussant. Vous les avez aimées, non comme telles et pour les laisser à leur triste état, mais pour les transfigurer de la honte à l'honneur. O Beauté immuable, faites que nous vous aimions, et voilà que nous serons beaux nous-mêmes. Plus votre amour croîtra en nous, plus éclatante sera notre beauté. Seule votre charité embellit les cœurs. (*Tr.* 9. *sur l'Ep. de S. Jean.*)

XXIII

Le Christ nous a enseigné à aimer le prochain à cause de Dieu, et à aimer Dieu dans le prochain.

« Je vous donne, a dit le Seigneur Jésus à ses disciples, un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. » (Jean. 13.) La loi ancienne ne renfermait-elle pas déjà ce commandement ? N'y est-il pas écrit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ? » (Lévit. 19.) Pourquoi donc le Seigneur appelle-t-il nouveau un commandement si antique ? Serait-ce parce qu'il nous dépouille du vieil homme pour nous revêtir du nouveau ? Docilement reçu, en effet, il nous renouvelle, non par un amour quelconque, mais par l'amour que le Sauveur a soin de distinguer des affections simplement naturelles, en ajoutant : « Comme je vous ai aimés. » Les époux, les parents et leurs enfants, tous les amis au sens humain s'aiment d'un amour mutuel. Il y a encore des amours coupables qui jettent plus d'une honte sur la vie d'un grand nombre. Il n'est point question ici de ces sortes d'amitiés, mais bien d'un amour semblable à celui que Jésus-Christ a eu pour nous, d'un amour qui nous renouvelle, nous fait héritiers de la nouvelle Alliance, et nous rend capables de chanter un cantique nouveau.

C'est cet amour qui, après avoir renouvelé les justes des temps anciens, les patriarches et les prophètes, a renouvelé les bienheureux Apôtres. C'est cet amour qui renouvelle encore les nations répandues sur toute la terre, les unit entre elles, et en forme un peuple

nouveau, le corps de cette nouvelle Épouse du Fils de Dieu, de laquelle il est dit dans le Cantique des cantiques : « Quelle est celle qui s'élève toute éclatante de blancheur ? » (Cant. 8. *sel. les Sept.*) Elle éclate de blancheur, parce qu'elle est renouvelée par le commandement nouveau. Aussi tous les membres de ce corps de l'Épouse « conspirent-ils au bien commun. Si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui ; et si un membre reçoit quelque gloire, tous les autres prennent part à sa joie. » (1. Cor. 12.) Tous écoutent et pratiquent fidèlement le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres. » Ils ne s'aiment pas comme s'aiment les corrupteurs, ni même comme s'aiment les hommes en tant qu'hommes ; ils s'aiment en tant que Dieux et enfants du Très-Haut, dans et par le Fils unique dont ils sont devenus les frères, et qui ne les aime que pour les conduire à ce terme bienheureux où il rassasiera leurs désirs dans l'abondance de ses biens ; car tous les désirs seront comblés, lorsque Dieu sera tout en tous. Cette béatitude finale n'aura point de fin.

Là, personne ne meurt, parce que personne n'y parvient qu'à la condition d'être mort à ce monde, non de cette mort commune qui sépare l'âme du corps, mais de cette mort des élus qui, même dans les liens et sous le poids d'une chair périssable, élève le cœur vers le ciel. « Vous êtes morts, nous dit l'Apôtre, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » (Col. 3.) Peut-être est-ce pour la même raison qu'il est écrit : « L'amour est fort comme la mort. » (Cant. 8.) L'amour divin est tellement fort que, tout emprisonnés dans notre corps corruptible, nous pouvons, avec l'aide de cet amour, mourir à ce monde, et mener une vie cachée en Dieu

avec Jésus-Christ; ou plutôt, c'est cet amour lui-même qui est notre mort aux choses d'ici-bas, et notre vie en Dieu. Il y a mort, quand l'âme se sépare du corps : il y a une mort non moins réelle, quand notre cœur se sépare du monde. L'amour est donc fort comme la mort. Quoi de plus puissant qu'un amour qui triomphe du monde et de ses séductions ?

De ce que le Sauveur nous commande la charité fraternelle, il ne s'ensuit pas qu'il oublie le premier et le plus grand des commandements : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Ce serait une erreur de croire que ces deux préceptes sont étrangers l'un à l'autre, puisque en eux, selon la parole de Notre-Seigneur, « sont renfermés la loi et les prophètes. » (Matth. 22.) Le premier se retrouve dans le second, et le second dans le premier. Celui qui aime Dieu, peut-il lui désobéir quand il ordonne d'aimer le prochain ? Et celui qui aime le prochain d'un amour pur et spirituel, qu'aime-t-il en lui, si ce n'est Dieu?

C'est ainsi que Jésus nous a aimés. Qu'a-t-il aimé en nous ? Ce que nous possédions par nous-mêmes? Non, il a aimé Dieu, que nous ne possédions pas, et qu'il voulait nous donner, de même qu'un médecin qui aime ses malades, aime en eux la santé qu'il désire leur rendre, et non la maladie, qu'il s'efforce de chasser. Aimons-nous donc ainsi les uns les autres : autant qu'il est en notre pouvoir, excitons mutuellement nos cœurs à rentrer de plus en plus en possession de Dieu. L'Inspirateur de cet amour est celui qui nous dit : « Aimez-vous tous, comme je vous ai aimés. » Il nous a donc aimés pour nous rendre capables de cet amour fraternel. O amour de charité, qui nous unit par les

liens les plus sincères et les plus doux ! O amour de charité, qui de nous tous, comme d'autant de membres, forme le corps du plus auguste des Chefs. (*Tr.* 65. *sur. l'Év.de S. Jean.*)

XXIV

Le Christ nous a enseigné le support des injures et l'amour des ennemis.

« En cela nous savons que nous sommes en lui. » (1. Jean. 2.) Nous savons que nous sommes dans le Christ par la perfection de notre charité. Or, notre charité est parfaite, si nous aimons nos ennemis, pour qu'ils deviennent nos frères, car notre amour ne doit rien avoir de charnel. Il est bien de souhaiter à quelqu'un la santé du corps ; mais, si cette santé fait défaut, que l'âme du moins soit en sûreté. Il est bien de souhaiter à un ami une longue vie ; mais, si un ennemi vient à être frappé par la mort, il est mal de s'en réjouir. La vie que l'on souhaite à cet ami, lui sera nuisible peut-être, et la mort de cet ennemi, qui nous comble de joie, lui a été peut-être profitable. Qui sait si cette vie présente est utile ou dommageable à quelqu'un ? Mais il est une vie véritable aux yeux de Dieu, qui est d'une incontestable utilité. Désirons-la pour nos ennemis, et nous les aimerons alors pour qu'ils deviennent nos frères et partagent notre société d'enfants de Dieu. Ainsi a aimé ses ennemis notre divin Maître attaché à la croix : « Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font. » Ce que cette Victime, sur le point de mourir, a demandé à son Père pour ses bourreaux, ce n'est pas qu'ils vécussent de longues

années dans les jouissances de la terre : non ; par sa prière si pleine de miséricorde, et par sa puissance si incomparable, il a éloigné d'eux la mort éternelle. Un grand nombre de ses persécuteurs crurent en lui, et le sang divin qu'ils avaient répandu, leur fut pardonné.

Voilà l'amour parfait que le Seigneur Jésus nous recommande d'avoir pour nos ennemis, afin de nous assurer que « nous sommes en lui. » « Quiconque donc déclare demeurer en Jésus-Christ doit marcher comme Jésus-Christ a marché. » (1. Jean. 2.) Qu'est-ce à dire? S'agit-il, à son exemple, de marcher sur les eaux de la mer ? Non, sans doute. Il s'agit de marcher comme lui dans la voie de la charité. C'est cette voie qu'il suivait, tout cloué qu'il fût à la croix, lorsqu'il implora le pardon de son Père pour ses bourreaux. Prions donc nous-mêmes pour nos ennemis, et nous marcherons dans la voie du Seigneur. (*Tr.* 1 *sur l'Ép. de S. Jean.*)

Certes, pendant sa passion si douloureuse, le Seigneur n'avait qu'à vouloir pour que la terre ouvrît ses abîmes dévorants sous les pieds de ses persécuteurs. Il avait ce pouvoir, et toutefois il a porté la patience jusqu'à se laisser élever en croix, jusqu'à invoquer la divine miséricorde sur les auteurs de sa cruelle mort. Et nous qui avons été rachetés de l'esclavage par le sang de ce Dieu crucifié, nous refuserions d'imiter notre Sauveur ! Qu'avait-il besoin de tant de souffrances, lui qui aurait pu ne rien souffrir? « J'ai le pouvoir, avait-il dit, de déposer mon âme, et le pouvoir de la reprendre: personne ne peut me l'ôter ; mais moi, je la dépose, et de nouveau je la reprendrai. » (Jean. 10.) [*Serm.* 5.] Que nous apprend donc la puissance du Christ, sinon la grandeur de sa patience ? Devant lui, devant ce Maître, devant ce Juste, devant ce Créateur,

nous ne sommes que des créatures pécheresses et des serviteurs impuissants : le mal et la faiblesse viennent de nous, et, s'il est en nous quelque bien et quelque force, c'est à lui seul que nous en sommes redevables. Or, ce que nous désirons avec le plus d'ardeur, c'est d'être puissants. Cherchons donc la puissance, non en nous, mais dans le Christ qui la possède au plus haut degré. Mais, pour la trouver en lui, imitons d'abord sa patience vis-à-vis de ses insulteurs et de ses ennemis. (*Tr.* 43. *sur l'Év. de S. Jean.*)

A propos d'insultes, rappelons-nous que non seulement nos ennemis, mais encore nos frères peuvent s'en rendre coupables à notre égard. Devons-nous les haïr pour ce motif ? Ce serait un plus grand mal que de haïr nos ennemis. « Celui qui prétend vivre dans la lumière et qui hait son frère, demeure aussi dans les ténèbres. » (1. Jean. 2.) Si nous nous contentons d'aimer nos frères, nous sommes encore loin de la perfection : mais, si nous haïssons nos frères, que sommes-nous et où sommes-nous ? Examinons là-dessus notre cœur, n'y gardons pas rancune contre notre frère pour quelque parole dure, pour des discussions qui n'ont que la terre pour objet. Ce serait vouloir devenir nous-mêmes tout terrestres. (*Tr.* 1. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

XXV

Le Christ nous a enseigné l'humilité.

Le nom de Jésus-Christ suffit seul pour nous rappeler fortement la nécessité de l'humilité. C'est par elle que ce Sauveur nous a tracé la voie du Salut. La superbe nous avait éloignés de Dieu : nous ne pouvions retourner

à ce Père que par l'humilité, et nous n'avions aucun guide qui nous instruisît de ce chemin, en nous l'indiquant par son exemple. Parmi les hommes mortels, il n'en était point qui n'eût contracté l'enflure de l'orgueil. Çà et là, sans doute, étaient apparus de saints personnages qui marchaient humblement devant Dieu, comme les Patriarches, les Prophètes : mais le genre humain dédaignait ces modèles qui n'étaient que des hommes. C'est pour faire cesser ce dédain que Dieu s'est humilié jusqu'à notre nature, afin que notre orgueil même ne trouvât pas au-dessous de lui de suivre les traces d'un Homme-Dieu. (*Disc. 1 sur le Ps.* 33. *n.* 4.)

Dieu et homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fournit à la fois la preuve la plus éclatante de l'amour divin dont nous sommes l'objet, et le plus parfait modèle de l'humilité qui nous convient, et dont la vertu curative peut seule triompher de l'énorme enflure de notre cœur. A cette grande misère qui s'appelle l'orgueil de l'homme, quel remède opposer, sinon une miséricorde plus grande encore, sinon l'humilité de Dieu ? (*Man. d'instr. les ignor. c.* 4.)

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Matth. 11.) Jésus venait de découvrir sa majesté infinie : « Père, maître du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, pour ne les révéler qu'aux petits. Oui, Père, car il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été données par mon Père ; et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. Venez à moi, vous tous qui gémissez dans le travail et sous le poids, et je vous soulagerai. » (Ibid.) Quel éclat de paroles ! Quelle

grandeur en Jésus ! C'est alors que, pour montrer l'infini abaissement auquel était descendu sa majesté infinie, Jésus a ajouté : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Voilà le magistère que le Christ Jésus veut exercer auprès des hommes ; voilà ce qu'il nous recommande avant tout ! Celui qui a reçu toutes choses des mains du Père, Celui que le Père seul connaît, et de qui seul le Père est connu, ne nous dit point : Apprenez de moi à créer des mondes, ou à ressusciter des morts, mais à vous faire un cœur doux et humble comme mon cœur !

O doctrine salutaire pour nous tous, qui dans la coupe de l'orgueil avons bu la mort que nous nous transmettons les uns aux autres ! Béni soyez-vous, ô Jésus, ô Docteur infaillible, ô Seigneur de nos âmes ! Vous n'avez pas voulu nous apprendre ce que vous n'étiez pas, ni nous ordonner ce que vous ne faisiez pas vous-même. O bon Jésus, avec les yeux de la foi que vous nous avez ouverts, nous vous voyons comme au milieu de l'assemblée du genre humain, et nos oreilles fidèles vous entendent dire à tous les hommes avec une voix pleine d'amour : « Venez tous à moi, et apprenez de moi. » O Fils de Dieu, par qui tout a été fait, et qui vous êtes fait vous-même Fils de l'homme, qu'apprendrons-nous donc en allant à vous ? — Je vous enseignerai « que je suis doux et humble de cœur. » — Eh quoi ! Les trésors de Sagesse et de science qui sont cachés en vous, se réduisent-ils à nous apprendre votre douceur et votre humilité ? Est-ce une chose si sublime d'être petit, que nul ne pourrait apprendre à le devenir, si vous n'aviez vous-même rapetissé votre divine Grandeur ? Oui, certainement. Comment trouver le repos de l'âme, si l'on ne rabaisse l'orgueil

qui l'enfle et qui la trouble? Ah! Seigneur, cet orgueil fait croire à l'âme qu'elle est forte et bien portante, tandis qu'à vos yeux elle est en proie à une faiblesse et à une maladie mortelles. Que l'homme orgueilleux aille donc à vous, pour vous écouter et apprendre à être doux et humble de cœur! Qu'il aille à vous, ô Source de miséricorde et de vérité, et qu'il apprenne à vivre pour vous, et non pour lui-même, à triompher de sa présomption par l'amour de votre bonté, par la crainte de votre sévérité. Avec cet amour et cette crainte son cœur ne sera plus accessible à l'orgueil. Avec cet amour, il craindra d'offenser son Dieu si aimant et si aimé; il regardera toujours comme la plus horrible des injures de déplaire par l'orgueil à un Dieu qui, pour lui, s'est attiré le mépris des superbes. (*L. de la Ste Virgin. c.* 35. *et* 38.)

Chrétien, ton roi est humble: voudrais-tu en être le sujet orgueilleux? Ton chef est humble: voudrais-tu en être le membre orgueilleux? A Dieu ne plaise! Ce serait vouloir, pour ta perte, ne point faire partie de son Corps; ce serait abdiquer tes droits à son éternelle Royauté. (*Serm.* 354.)

XXVI

L'humilité de Jésus-Christ est le remède de notre orgueil.

C'est un grand péché que l'orgueil. N'est-ce pas l'orgueil qui a causé la chute de Lucifer, qui d'un Ange a fait un démon, éternellement exilé du royaume des cieux? De ce péché capital sortent tous les autres péchés. « Au commencement de tout péché se trouve

la superbe. » Et « le commencement de la superbe est l'abandon de Dieu. » (Eccli. 10.) Ce n'est donc pas un léger mal que ce vice : il est l'ennemi de l'humilité chrétienne. C'est lui qui empêche souvent les grands de ce monde de courber la tête sous le joug du Christ, et les enchaîne par là même au joug de l'iniquité. Espèrent-ils donc se soustraire à toute dépendance, en refusant de servir Dieu? Il leur serait cependant si avantageux de le servir! Mais ils ne le veulent pas, et alors, où va nécessairement aboutir leur impiété? Ils disent à Dieu, qui est le meilleur des maîtres : « Je ne vous servirai point » : évitent-ils par là toute servitude? Impossible, car quiconque n'est pas le serviteur de la charité, devient nécessairement l'esclave de l'iniquité.

Vice funeste que l'orgueil! De lui naissent tous les vices ; de lui procède l'apostasie ou abandon de Dieu. L'orgueil enfonce l'âme dans les ténèbres ; il corrompt son libre arbitre ; il accumule en elle péchés sur péchés ; il dissipe dans la honte sa substance spirituelle et presque angélique. C'est pour porter remède à un mal si profond que Dieu s'est fait si profondément humble sur cette terre. Voilà le crime, l'immense maladie des âmes qui a du ciel attirée parmi elles le Médecin tout puissant : et ce Médecin s'est abaissé jusqu'à la forme d'esclave ; il a permis qu'on le couvrît d'opprobres et qu'on le suspendît à la Croix, afin que, par la salutaire vertu d'un tel remède, fût guérie cette horrible tumeur. Que l'homme rougisse donc enfin d'être orgueilleux, lui pour qui Dieu s'est tant humilié! (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 18. *n.* 15.)

Ah! quelle folie que de nourrir en soi un cœur superbe! Pourquoi, au lieu d'être humble, céder sans

cesse à l'orgueil qui excite à se venger des injures reçues, comme si la peine d'autrui pouvait être un gain pour l'offensé? N'est-ce pas un cruel tourment qu'on s'inflige à soi-même, en cherchant une réparation dans le châtiment d'un ennemi ? Quelle torture que le désir de la vengeance ! Il ne faut donc pas s'étonner que le Christ ait daigné s'humilier en toutes choses. Ainsi nous a-t-il tracé la voie que nous devons suivre ; elle conduit à la paix quiconque consent à y marcher. (*Serm.* 123.)

Pourquoi le Fils de Dieu, Dieu lui-même, s'est-il fait homme, sinon pour que l'homme reconnût son humaine misère? Grand remède ! S'il ne guérit pas l'orgueil, qu'est-ce qui le guérira ? Dieu se fait homme ; il laisse sa divinité à l'écart, c'est-à-dire, il voile sa propre nature, pour ne montrer que celle dont il s'est revêtu : il se fait homme, tout Dieu qu'il est : et l'homme, en face d'un tel abaissement, quelle conduite continue-t-il à tenir ? Non seulement il ne remarque pas les indigences de sa nature mortelle, fragile, pécheresse, attaquée de toutes sortes de maladies ; non seulement il ne s'inquiète pas d'un médecin à chercher ; mais encore, ce qui est mille fois plus dangereux pour lui, il croit jouir d'une santé parfaite ! (*Serm.* 77.)

Homme écrasé d'infirmités, quel droit as-tu de t'enorgueillir ? Ton Dieu s'est fait humble à cause de toi. Si tu as honte d'imiter l'humilité de ton semblable, imite du moins l'humilité de ton Dieu. Lorsqu'il te commande de t'humilier à ton tour, ce n'est point pour que tu descendes au-dessous de toi-même, jusqu'à l'animal privé de raison, mais bien pour que, rentrant en toi-même, tu y découvres que tu es homme : toute

l'humilité qu'on te demande, c'est de te connaître, et d'écouter, pour les mettre en pratique, ces paroles du Maître de l'humilité : « Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais bien la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jean. 6.) Car voilà l'essence de l'humilité chrétienne. L'orgueilleux ne suit que son vouloir ; le chrétien humble ne suit que le vouloir de Dieu. Aussi compte-t-il parmi ceux dont Jésus a dit : « Quiconque vient à moi ne sera point jeté dehors. » (Ibid.) Aller à Jésus, c'est, en effet, s'incorporer à lui, à son humilité obéissante. Comment donc Jésus-Christ rejetterait-il celui qui lui est si intimement uni ? S'il l'a rejeté autrefois, c'est à cause de son orgueil. (*Tr.* 25. *sur l'Év. de S. Jean.*)

XXVII

Ne rougissons jamais de la croix et de l'humilité de Jésus-Christ : glorifions-le sans cesse par nos pensées, nos paroles et nos actions.

« On croit de cœur pour la justice ; on confesse de bouche pour le salut (1). » (Rom. 10.) Il en est beaucoup qui croient de cœur, et qui rougissent de confesser de bouche. Que sert-il d'avoir le cœur croyant, si la bouche hésite à proclamer la foi que le cœur a conçue ? Dieu, sans doute, voit cette foi intérieure, mais il ne s'en contente point. Ne pas oser confesser par la

(1) On croit de cœur pour la justice, qui est le salut commencé ; on confesse de bouche pour le salut, qui est la justice onsommée.

parole le Dieu humilié, parce que l'on craint les orgueilleux, c'est préférer les orgueilleux à ce Dieu qui, par amour pour les hommes, a voulu déplaire aux superbes, en s'humiliant. On ne rougit pas de Jésus-Christ dans sa majesté de Verbe, de Puissance, de Sagesse du Père ; mais on rougit de confesser qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort. Hélas ! on oublie que, si ce Roi de toute créature, ce Très-Haut, cet Égal du Père, par qui toutes choses ont été créées, à qui nous devons nous-mêmes notre existence, est devenu ce que nous sommes, c'est par amour pour nous. Sa naissance, ses labeurs, sa mort ont été autant d'actes de miséricorde qu'il a daigné accomplir pour nous sauver tous. Comment donc pourront guérir ces malades hautains qui rougissent du remède qui leur est offert, et qui en rougissent dans le temps même le plus favorable à leur guérison, c'est-à-dire, en cette vie ? Ignorent-ils que plus tard le Médecin, maintenant méprisé par eux, viendra tout éclatant de gloire, non plus pour être jugé, mais pour juger à son tour ; non plus pour mourir, mais pour ressusciter les morts ; non plus pour être accablé d'outrages, mais pour recevoir les adorations de l'univers ! Ah ! il y a un temps et un temps : à présent, c'est le temps de la foi ; dans l'avenir, ce sera le temps de la manifestation. N'est-ce donc pas aujourd'hui qu'il importe de choisir la part que le temps futur respectera ? Rougir maintenant de Jésus-Christ devant les hommes, n'est-ce pas se préparer un juste sujet de honte, lorsqu'il viendra dans sa gloire accomplir ses promesses envers les bons, et éxécuter ses menaces contre les méchants ? Où seront-ils alors, les orgueilleux et les rebelles ? Que feront-ils lorsque, les pénétrant de ses regards, le Très-Haut

leur dira : Vous avez rougi de mon humilité : vous n'aurez point de part à mes grandeurs ? (*Serm*, 279.)

Le Christ Sauveur était attendu du peuple juif, et ce peuple le méconnut à son arrivée à cause de son humble apparence : cette petite pierre lui fut un scandale, et il s'y brisa. Mais cette pierre a grandi jusqu'à devenir une haute montagne. Or, que dit l'Écriture ? « Quiconque heurte cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombe, sera écrasé. » (Luc. 20.) Ces expressions sont à remarquer. D'abord Jésus est venu sous les dehors les plus humbles, et il a été une pierre d'achoppement pour un grand nombre. Un jour, il viendra dans sa majesté, et alors malheur à ceux sur qui tombera cette pierre : ils en seront écrasés ! Mais, dans son second avènement, le Christ n'écrasera que ceux qu'il aura brisés dans le premier. Gardons-nous donc de nous heurter contre ses miséricordieux abaissements, si nous voulons n'avoir rien à craindre de ses grandeurs vengeresses. Gardons-nous d'imiter les impies, pour qui le Christ est une pierre de scandale, et qui contredisent tous ses enseignements. Gardons-nous de dire que Jésus n'est pas le Christ : nous serions en vérité des Antéchrists !

Ce blasphème peut se proférer par la langue, ou par la conduite, et c'est bien plus souvent par la conduite que par la langue que les chrétiens s'en rendent coupables, et se posent ainsi en Antéchrists. L'Apôtre, en parlant d'eux, ne pèse pas leurs paroles, mais leurs actes : « Ils font, de bouche, profession de connaître Dieu, mais ils le renient par leurs actions. » (Tit. 1.) Voilà ce qui inflige à ces hommes le caractère d'Antéchrists. Ils sont Antéchrists, car ils nient Jésus-Christ par leurs actes. Peu importe que leurs paroles soient

pleines de foi : c'est leur vie qu'il faut écouter. Inutile de chercher les paroles qui tombent des lèvres, lorsque parlent les œuvres elles-mêmes. Les hommes les plus vicieux s'efforcent toujours de donner à leur langage le ton de la vertu. Mais que dit le Seigneur à ces hypocrites ? « Race de vipères, comment pouvez-vous bien parler, vous qui êtes mauvais ? » (Matth. 12.) Vos paroles frappent mes oreilles : mes yeux pénètrent vos pensées, découvrent votre volonté coupable, et vous ne produisez que des fruits mauvais. Je sais où cueillir de bons fruits ; je ne cueille point de figues sur des buissons, ni des raisins sur des épines. (Matth. 7.) Par son fruit tout arbre se connaît. — Est-il possible de mentir avec plus d'impudence que ces Antéchrists, qui de bouche confessent que Jésus est le Christ promis, et qui par leur conduite nient son autorité divine ? Ils mentent, car leur vie contredit leur langage. Tout ce que l'Église renferme, hélas ! dans son sein de parjures, de trompeurs, de malfaiteurs d'hommes livrés à la magie, aux sortilèges, à l'adultère, à l'intempérance, à l'usure, au trafic des esclaves et à tant d'autres iniquités dont l'énumération est impossible, tout cela est ennemi du Christ et de sa doctrine, donc du Verbe de Dieu ; et tout cela, par conséquent, forme autant d'Antéchrists, puisque un Antéchrist est essentiellement l'opposé de Jésus-Christ. (*Tr.* 3. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

XXVII.

Gravons la croix sur notre front : elle est le signe distinctif de notre Maître.

Attachons-nous à Jésus-Christ ; il est plein de grâce. Ce qu'il veut, c'est de répandre sur nous sa plénitude. Obéissons à ses enseignements divins, en recherchant ses dons et en oubliant nos mérites, car, si nous mettions nos mérites en avant, nous n'arriverions jamais aux dons de sa grâce. Évitons de faire cas de nous-mêmes ; soyons petits, à l'exemple de Zachée. La foule, il est vrai, nous dérobera peut-être la vue de Jésus : ayons courage, montons sur le bois où Jésus a été suspendu pour nous, et nous verrons Jésus malgré la foule.

Zachée était petit, et il s'efforçait vainement de voir Jésus à travers la foule qui le dominait, foule hautaine, qui était à elle-même un obstacle pour bien voir cet admirable Sauveur. Zachée monta donc sur un sycomore, pour s'élever au-dessus de la foule et voir Jésus sans aucun empêchement. Quel langage, en effet, la foule tient-elle aux humbles, à ceux qui laissent à Dieu le soin de venger leurs injures? Elle n'a pour eux que des insultes ; elle les appelle des lâches, des hommes impuissants à se défendre ; et c'est ainsi qu'elle empêche de voir Jésus. Fière et glorieuse, lorsqu'elle a pu satisfaire ses rancunes, elle ne permet pas de voir Celui qui dit à Dieu sur la croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » — Or, Zachée, qui personnifiait en lui les humbles, Zachée qui désirait voir Jésus, ne se laissa point arrêter par la foule, et il monta sur un sycomore. Le sycomore est un

arbre qui produit des fruits insipides et comme insensés. N'est-ce point là l'image de la Croix? Écoutons l'Apôtre: « Pour nous, dit-il, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, *scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils.* » Voilà le sycomore qui seul peut nous élever au-dessus de la foule. Comme Zachée, ne craignons point de monter sur cet arbre : que notre petitesse, que notre humilité monte sur la croix ! — Mais ce n'est pas encore assez. Il importe de ne pas rougir de cette croix : gravons le signe du Christ sur notre front, siège de la pudeur. C'est là que l'homme a coutume de rougir : c'est là qu'il est nécessaire d'imprimer ce signe comme un honneur et une gloire. Laissons la foule se moquer de notre sycomore : c'est à lui que nous devrons d'avoir vu Jésus. La sagesse humaine en rira ; mais la véritable sagesse est ce qui en Dieu paraît une folie. (*Serm.* 174.)

XXIX

Rejetons le lourd fardeau du monde, et prenons sur nous le joug si doux, le fardeau si léger de Jésus-Christ.

Le fardeau que chacun porte pour son propre compte, c'est le péché. Fardeau déplorable ! A ceux qui s'épuisent en vains efforts sous ce poids accablant, le Seigneur adresse cette invitation : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » (Matth. 11.) Comment les soulagera-t-il ? En leur accordant le pardon. Du lieu élevé d'où il exerce son autorité divine, d'où il prêche sa doctrine à l'univers entier, le Christ s'écrie : Écoute,

genre humain, écoutez, fils d'Adam, condamnés à tant d'efforts stériles : je vois vos écrasants labeurs, voyez le don secourable que je vous offre. Je le sais, vous succombez à la charge et à la fatigue; et non seulement, pour votre malheur, vous vous courbez sous de funestes fardeaux ; mais encore, au lieu de demander qu'on les allège, vous voulez qu'on les rende plus pesants !

Qui pourrait énumérer la multiplicité des fardeaux qu'impose le péché? Voici, par exemple, un homme qu'écrase l'avarice. Il en est tout haletant; la soif du lucre le dévore, et à quoi s'applique-t-il, sinon à en irriter de plus en plus l'ardeur ? Qu'attends-tu, ô avare, de ce fardeau qui te passionne, de ces chaînes iniques que la cupidité accumule sur tes épaules? Qu'espères-tu? Quel est le but de tes pénibles travaux, l'objet de tes désirs brûlants, et de tes insatiables convoitises? Parviendras-tu à satisfaire ton avarice ? Elle peut t'accabler, mais se déclarer satisfaite, jamais ! N'est-ce point là un lourd fardeau? Tu prétends que non? As-tu donc déjà, sous ce poids énorme, perdu à ce point le sentiment de toi-même? Quoi ! l'avarice ne te pèse pas ! Pourquoi trouble-t-elle ton sommeil, pourquoi même t'empêche-t-elle de dormir?

Cruel supplice ! Il n'est pas impossible que, chez cet homme, au fardeau de l'avarice vienne se joindre celui de la paresse. Alors quelles luttes et quels tiraillements ! L'avarice et la paresse ne donnent pas les mêmes ordres ; contraires sont leurs injonctions. L'une veut que l'on dorme, et l'autre qu'on se lève. La première défend qu'on s'expose au froid de la saison; la seconde exige qu'on affronte les tempêtes des océans. Repose-toi, dit la paresse. — Non, répond

l'avarice, marche, traverse les mers, cherche des terres lointaines : il y a des marchandises à transporter jusque dans les Indes ; la langue de ces pays, tu ne la connais point ; mais parle la mienne et l'on te comprendra. — Et l'avare est forcé malgré lui d'aborder chez des peuples qui ne le connaissent pas et qui lui sont inconnus. Là, il donne et il reçoit ; il achète et il emporte. Pendant son retour, il essuie les mêmes dangers qu'il a courus auparavant ; la vague furieuse bat les flancs de son navire ; alors de lever les mains au ciel et de s'écrier : O mon Dieu, sauvez-moi ! — Pourquoi donc ? lui répond Dieu au fond de sa pensée. Est-ce moi qui t'ai envoyé ? Invoque l'avarice, qui t'a ordonné d'acquérir ce que tu n'avais pas. Pour moi, ce que je t'ai commandé et que tu pouvais faire sans fatigue, c'est de donner ce que tu avais au pauvre qui mendiait à ta porte. L'avarice t'a envoyé au loin pour en rapporter de l'or ; moi, j'ai placé Jésus-Christ à ta porte même, afin qu'il te fût facile d'acheter de lui le royaume des cieux. Quoi ! tu fais tout pour obéir à l'avarice, et tu ne fais rien pour m'obéir ! Elle et moi, nous avons commandé, et tu as refusé de m'entendre : eh bien, que celle dont tu as exécuté les ordres, te délivre maintenant !

Ah ! il vaut mieux écouter notre Chef, qui nous crie : « Venez à moi, vous qui êtes chargés et fatigués. » Mais à quoi bon aller à lui, si nous ne cessons d'être chargés ? A quoi bon accourir auprès de lui, si notre fardeau conserve sa lourdeur ? Entendons le Libérateur nous dire encore : « Et je vous soulagerai. » Oui, il nous pardonnera nos péchés passés, il ôtera ce qui troublait nos regards, il guérira nos épaules meurtries ; en un mot, il nous déchargera du fardeau qui

nous accable, et toutefois il ne nous laissera pas sans fardeau. Il nous délivrera du poids de l'iniquité, et il nous imposera le joug de la vertu. « Je vous soulagerai. » dit-il d'abord ; mais il ajoute : « Prenez mon joug sur vous. » Le joug de la cupidité vous a perdus, le joug de la charité vous sauvera.

Reculerions-nous devant ce joug du Seigneur? Trouverions-nous trop lourd le fardeau d'une humble piété, de la foi, de l'espérance et de l'amour divin ? Mais Jésus nous assure que « son joug est doux, et son fardeau léger. » Il est léger, non en ce sens que, comparé aux autres, à celui de l'avarice, par exemple, il soit moins pesant. Il est léger, parce qu'il ne pèse pas sur qui en est chargé, parce qu'il l'aide, au contraire, à prendre son essor, semblable à ces ailes que portent les oiseaux, mais qui les soulèvent dans les airs. Sur terre, ils les portent, ils paraissent en être chargés: il n'en est pas moins vrai qu'avec leur secours ils s'élancent vers le ciel. Que deviendrait l'oiseau qu'on voudrait, par une fausse compassion, alléger du poids de ses ailes? Tout en voulant le soulager, on le condamnerait à ramper sur terre. Ne craignons donc pas de porter les ailes de la paix, ne refusons pas de nous laisser charger des ailes de la charité.(*Serm.* 164.)

Tel est le fardeau du Christ. Soyons généreux à l'accepter, sans prendre garde à ceux qui le repoussent. Quiconque s'y courbe de bonne volonté, ne tarde pas à éprouver combien il est léger, combien doux et agréable, combien il détache de la terre, et élève vers le ciel. (*Disc. sur le Ps.* 59. *n.* 8.)

XXX

Si nous aimons vraiment Jésus-Christ, nous n'aimerons rien de ce qui lui déplaît.

Qu'aucune prospérité temporelle n'enfle notre cœur. Point de félicité véritable pour nous, tant que nous vivrons sur cette terre. Ici-bas, ne nous réjouissons que dans nos espérances chrétiennes : mettre sa joie dans les biens de ce monde, c'est s'arrêter dans la voie, c'est oublier le terme. Ah ! que notre cœur s'élance vers le bienheureux avenir qui nous attend : que toute son ambition s'attache à la vie éternelle ; qu'il ne cesse de soupirer après le Christ, après sa beauté infinie, qui, avec tant d'amour a daigné rechercher nos laideurs pour en réparer la honte ! Oui, ô Jésus, soyez l'unique objet de nos poursuites et de nos désirs les plus ardents ! (*Tr.* 10 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Dans un édifice rien ne passe avant le fondement. Celui donc qui aime Jésus-Christ de tout son cœur, qui ne lui préfère aucune des choses, même licites et permises, de la terre et du temps, celui-là est vraiment fondé sur le Christ Jésus. Au contraire, si dans son cœur ces choses passent avant le divin Maître, il peut avoir la foi chrétienne, mais sa vie n'est pas fondée sur le Christ. Combien plus ce fondement lui manque, si, au mépris des préceptes du salut, il s'engage dans le mal ! Il est alors on ne peut plus manifeste qu'il donne à ses passions le premier rang, et le second au Christ, puisque, malgré ses commandements, il recherche de coupables satisfactions et des plaisirs criminels.

Le prophète nous donne un court précepte : « Vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal. » (Ps. 96.) Est-il possible et d'ailleurs convenable d'aimer en même temps le Christ et l'avarice ? Qui aime le Christ ne saurait aimer ce que hait le Christ, sous peine de n'avoir point de part à son héritage. Voici un homme qui vit dans la haine d'un de ses semblables : il a grandement tort, car son ennemi a la même nature, le même créateur que lui, ainsi que la même condition mortelle. Quoi qu'il en soit, cet homme a un fils, et ce fils ne craint pas de parler à l'ennemi de son père, d'aller dans sa maison, d'avoir avec lui des entretiens assidus. Que fera son père ? Il le déshéritera, en lui disant, ce semble, avec raison : Tu es l'ami de mon ennemi, et tu prétends me succéder dans ma fortune ! Il n'en sera pas ainsi. — Eh bien, supposé que nous aimions Jésus-Christ, il nous est difficile d'ignorer, par exemple, que l'avarice est son ennemie. Pourquoi donc avoir des entretiens avec elle ? Bien plus, pourquoi nous ranger à ses lois ? D'où vient que nous n'accomplissons pas les commandements de Jésus-Christ, tandis que nous obéissons sans retard aux ordres de l'avarice ? Vainement le Seigneur nous commande de vêtir le pauvre : nous n'en faisons rien ; mais, que l'amour de l'or nous ordonne de tromper, nous faisons tout pour lui obéir. Dès lors, que signifie cette assurance avec laquelle parfois nous comptons sur l'héritage du Christ ? Dirons-nous que nous aimons ce Dieu ? « Vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal. » C'est à cette haine qu'on reconnaîtra que vous l'aimez. (*Disc. sur le Ps.* 96. *n.* 15.)

Notre Rédempteur ne veut point d'un cœur partagé ; il veut être seul possesseur de ce qu'il a racheté de son

sang. Il ne l'a racheté à un si grand prix, que pour en avoir l'exclusif domaine. Malheur à qui partage ce bien si chèrement reconquis entre lui et le démon, son ancien maître par le péché ! « Malheur à celui dont le cœur est double, » (Eccli. 2.), qui se donne en partie à Dieu, et en partie à l'Esprit de ténèbres. Dans sa juste jalousie, Dieu se retire d'un cœur semblable, et ce cœur reste entièrement sous la domination de l'enfer. Ce n'est pas en vain que l'Apôtre nous dit : « Ne donnez pas entrée au démon. » (Éph. 4.) [*Tr.* 7. *sur l'Év.de S. Jean.*]

XXXI

Que nos regards soient toujours fixés sur le Christ, qui est notre terme suprême, et en qui nous trouverons enfin le repos.

« Le Christ est la fin de la loi, pour la justification de tout homme qui croit en lui. » (Rom. 10.) Il faut donc que nous tendions à cette fin ; il faut que le Christ soit le but que nous nous proposions sans cesse d'atteindre. Il est la fin, parce qu'à lui doit se rapporter notre activité entière. Il est la fin, car, une fois arrivés jusqu'à lui, nous n'aurons point d'autre terme à poursuivre. Il est non pas la fin qui consume, mais la fin qui perfectionne. C'est dans le Christ que notre perfection se trouve, puisque nous sommes ses membres et qu'il est notre tête. (*Disc. sur le Ps.* 54. *n.* 1.)

Ainsi, point de but ultérieur à chercher, lorsque nous serons parvenus jusqu'au Christ : nous toucherons alors à la fin de notre course. Oui, ce serait une erreur de croire que nous aurons encore des efforts

à faire pour nous élever jusqu'au Père. C'est ce que pensait Philippe, quand il dit à Jésus : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et nous aurons tout ce qu'il nous faut. » (Jean. 14.) Il est évident que Philippe cherchait la fin du rassasiement et de la perfection. Et Jésus lui répondit : « Depuis le temps que je suis avec vous, vous n'avez pas appris à me connaître ! Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père. » (Ibid.) En Jésus, nous avons donc son Père, car il est dans son Père et son Père est en lui : « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. » (Jean. 10.) [*Disc. sur le Ps.* 45. *n.* 1.]

« Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive. » (Jean 12.) En d'autres termes, qu'il m'imite. « Jésus-Christ, dit l'apôtre Pierre, a souffert pour nous, nous laissant un grand exemple, afin que nous marchions sur ses traces. » (1. Pierre 2.) Quel sera le fruit de cette imitation, quel le prix, quelle la récompense ? « Là où je suis, là aussi sera mon serviteur. » Si, en effet, nous aimons le Christ d'un amour désintéressé, nous devons regarder comme la meilleure des récompenses d'être où il est lui-même, d'être avec lui. Loin de ce Maître de toute bonté, le serviteur peut-il être heureux, et avec ce Maître peut-il être malheureux ? Est-ce que, pour s'expliquer plus clairement, ce divin Maître n'a pas dit encore : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera ! » En quoi cet honneur consistera-t-il, sinon d'être où est le Fils? « Là où je suis, là sera mon serviteur. » Quelle gloire ! Quelle plus grande gloire pour le fils adoptif que d'être là où est le Fils unique, non, sans doute, pour égaler sa Divinité, mais pour être associé à son éternelle vie?

Servir Jésus-Christ ! Que faut-il entendre par là,

puisque la récompense est si glorieuse? Servir Jésus-Christ, est-ce s'occuper des soins à donner à son corps, préparer les aliments destinés à le nourrir, lui présenter la coupe qui doit apaiser sa soif? C'est ce qu'ont fait ceux qui autrefois jouissaient de sa présence visible, comme Marthe et Marie, lorsque Lazare était au nombre de ses convives. (Jean. 12.) En ce cas, le traître Judas lui-même a été le serviteur de Jésus-Christ : il était chargé de la bourse commune, et, tout en dérobant par une avarice sacrilège l'argent qu'on y déposait, il ne laissait pas cependant que de pourvoir aux dépenses nécessaires. Aussi, ces paroles que Notre-Seigneur lui adressa pendant la dernière cène : « Ce que vous faites, faites-le vite, » (Jean. 13.) furent-elles prises par quelques-uns comme un ordre d'acheter ce dont on avait besoin pour la Pâque, ou de donner une aumône aux pauvres. Mais non ; ce n'est point de cette sorte de serviteurs que Jésus voulait parler, quand il disait : « Là où je suis, là aussi sera mon serviteur ; » et quand il disait encore : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » Les serviteurs que le Christ avait en vue, ce sont ceux qui le suivent : « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, » qu'il devienne mon imitateur. D'où il suit que ne point marcher sur les traces de ce Modèle, ôte tout droit de s'appeler serviteur de Jésus-Christ. Nous ne méritons ce nom que si, oubliant nos intérêts propres, nous cherchons uniquement ceux du Dieu fait homme ; que si nous suivons ses voies, et non les nôtres, selon ce qui est écrit dans un autre endroit : « Celui qui prétend demeurer dans le Christ doit marcher lui-même comme le Christ a marché. » (1. Jean. 2.)

Nous marchons de cette manière, lorsque nous don-

nons du pain à l'affamé, par un pur sentiment de miséricorde, qui ne se propose pour fin que la bonne œuvre ; qui laisse ignorer à la main gauche ce que fait la main droite ; qui, en un mot, écarte de cet acte de charité toute vicieuse intention. Nous sommes alors vraiment les serviteurs de Jésus-Christ, serviteurs qui un jour s'entendront dire : « Lorsque vous avez agi ainsi pour l'un des moindres de mes frères, vous l'avez fait pour moi. » (Matth. 25.) Si nous accomplissons de cette manière pour le Seigneur toutes nos œuvres, elles seront bonnes, car « le Christ est la fin de la loi, pour justifier ceux qui croient en lui, » et nous-mêmes, rendus par elles serviteurs de Jésus-Christ, nous ne craindrons pas d'aller jusqu'à l'œuvre héroïque de donner notre vie pour nos frères, — pour Jésus-Christ, par conséquent, — puisque, au témoignage de ce Sauveur, ce que l'on a fait pour ses frères, c'est pour lui qu'on l'a fait. Admirable dévouement ! Pour le produire en nous, le Christ a daigné se rendre lui-même et s'appeler notre serviteur : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre. (Matth. 20.) Chacun de nous sert donc ce Rédempteur par les œuvres qu'il a faites pour nous servir. Heureux tous ceux qui se vouent de la sorte à son service ! Le Père leur accordera l'incomparable honneur d'être avec son Fils, pour jouir d'une éternelle félicité. (*Tr.* 51. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Aimons cette éternité où l'on règne sans fin avec Jésus-Christ, quandon a placé sa souveraine fin en lui. (*Disc. sur le Ps.* 145. *n.* 20.)

SEPTEMBRE

DE LA PRIÈRE

COMMENT ET POUR QUI NOUS DEVONS PRIER

I

La prière est un sacrifice du cœur que le chrétien peut toujours offrir à Dieu.

« En moi est la prière au Dieu de ma vie. » (Ps. 41.) Je n'ai pas besoin d'aller au delà des mers acheter des supplications pour les adresser à Dieu ; ni de demander à des pays lointains de l'encens et des parfums pour les lui offrir ; ni de choisir, dans mon troupeau, un veau ou un bélier pour les lui immoler : « En moi est la prière au Dieu de ma vie. » J'ai au dedans de moi-même la victime à frapper, les aromates à faire brûler, le sacrifice capable de fléchir mon Dieu. « Le sacrifice qui lui plaît, n'est-ce pas une âme brisée de repentir ? » (Ps. 50.) [*Disc. sur le Ps.* 41. *n.* 17.]

Pourquoi chercher une victime au dehors ? « Mon Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. » Dieu dédaigne les taureaux, les boucs et les béliers : ce n'est plus le temps de ces sortes d'offrandes, qui n'étaient qu'une figure et une prophétie ; la figure

s'est évanouie devant la réalité, la prophétie a fait place à son accomplissement. (*Disc. sur le Ps* 50.*n*. 21.)

« Mangerai-je la chair des taureaux, boirai-je le sang des boucs » ? (Ps. 49.) Seigneur, notre Dieu, quel tribut exigez-vous donc de votre peuple, de votre Israël ? « Immolez à Dieu un sacrifice de louanges. » (Ps. 55.) « Seigneur, en moi sont les vœux que je vous ai faits ; je vous les rendrai et ils vous loueront. » (Ibid.) Comme je le craignais, vous ne me demandez rien de ce qui est hors de moi, de ce que peut-être le voleur m'a ravi. Ce que vous voulez, c'est que je vous offre un sacrifice de louanges. Je rentrerai donc en moi-même, pour y trouver ce que je dois vous immoler, et ma conscience sera votre autel.

Les sacrifices du dehors ont, devant Dieu, pour mesure de leur valeur le sacrifice du cœur qui les accompagne. Zachée distribuait aux pauvres la moitié de son patrimoine ; la veuve jeta dans le tronc du temple la chétive monnaie qui formait tout son avoir ; il est question d'un pauvre qui n'offrit à son hôte qu'un verre d'eau. Certes, ces aumônes extérieures diffèrent grandement les unes des autres ; mais, parce qu'elles étaient accompagnées également de l'aumône du cœur, le salut fut accordé à la maison de Zachée ; la veuve fut louée par le Sauveur, comme ayant beaucoup plus donné que les riches pharisiens ; et la promesse fut faite que le verre d'eau ne resterait pas sans récompense. Quant à ceux qui ne peuvent donner que leur cœur, et qui le donnent en effet, le Seigneur les remplit de sa paix : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » (Luc. 2.) Ah ! immolons à Dieu notre cœur : voilà le sacrifice de louanges qu'il réclame. O sacrifice, dont la grâce divine fournit la victime ! Cette victime ne

s'achète point : vous nous la donnez, ô mon Dieu; sans vous, nous ne la possèderions pas. Car ce sacrifice de louanges consiste à vous rendre de ferventes actions de grâces pour le bien qui est en nous et dont vous êtes la source, ainsi que pour le mal qui vient de nous-mêmes et dont nous purifie votre miséricorde. C'est de quoi votre Prophète nous avertit en nous disant : « Immolez à Dieu un sacrifice de louanges, et rendez au Très-Haut l'hommage de vos prières. » Voilà la bonne odeur qui le réjouira. (*Disc. sur le Ps.* 49. *n.* 20 *et* 21.)

Du trésor de notre cœur, produisons donc l'encens de la louange; du fond d'une conscience pure, faisons sortir le sacrifice de la foi. Quoi que nous offrions, offrons tout avec une âme brûlante de charité, sincèrement attachée à Dieu, à Dieu que nul ne peut nous ôter, pas plus que les dons à lui offrir, parce qu'ils sont enfermés en nous-mêmes. « Quel mal l'homme est-il capable de me faire ? » s'écrie le Psalmiste. En vain déchaînera-t-il sa fureur contre moi; en vain aura-t-il toute liberté d'exercer contre moi sa haine et sa malice : que me ravira-t-il ? Peut-être de l'or ou de l'argent, des terres et des maisons. Parviendra-t-il à me ravir les prières et les vœux que renferme mon cœur, ces sacrifices de louange que j'offre à Dieu ?

O richesses intérieures dont le voleur ne saurait approcher ! Le Seigneur nous les prodigue pour les recevoir ensuite de nos mains. Il nous enrichit pour que nous lui sacrifiions ses propres richesses, les seules qu'il aime. Ce sont là les louanges qu'il demande ; ainsi veut-il que nous confessions son nom. Il a rempli notre cœur de foi, d'espérance et de charité : c'est ce que nous devons le prier d'agréer en sacrifice. Tous

les autres biens, l'ennemi peut s'en emparer malgré nous ; ceux-ci, l'ennemi ne peut les prendre que si nous y consentons. Les richesses de la terre, on les perd forcément un jour ; tel voudrait garder son or, il le perdra; tel autre voudrait garder sa maison : il la perdra ; mais nul ne perd la foi, l'espérance et la charité que par son propre et méprisant vouloir. (*Disc. sur le Ps.* 55. *n.* 19.)

II

Pour plaire à Dieu, la prière doit partir d'un cœur pur.

« Louons le Seigneur, parce qu'il est bon de chanter ses louanges ; mais chantons-les d'une manière qui lui soit agréable. » (Ps. 146.) Comment nos louanges seront-elles agréables à Dieu ? En le louant par la sainteté de notre vie. « La louange n'est pas belle dans la bouche du pécheur. » (Eccli. 15.) Elle ne saurait donc plaire. Il importe, par conséquent, que nos mœurs ne contredisent pas nos saints cantiques. C'est à nos vertus, bien plus qu'à nos chants, que Dieu fait attention. Assurément, nous désirons être en paix avec le souverain Maître que nous louons : mais comment y parvenir, si nous sommes en contradiction avec nous-mêmes, si notre voix et notre vie ne sont pas montées sur le même ton ? L'homme peut se complaire dans la voix douce d'un flatteur, dans sa parole harmonieuse et habilement préparée ; il n'en est pas ainsi de Dieu : ses oreilles ne s'ouvrent que pour écouter le cœur et la sainteté de celui qui le loue. (*Disc. sur le Ps.* 146. *n.* 3.)

Non, ce n'est point avec les lèvres seulement, mais encore avec un cœur pur que nous devons chanter des hymnes au Seigneur. Qui loue Dieu de la sorte, le loue avec la voix de l'homme intérieur. L'autre voix est un son qui s'approche des hommes ; la voix qui s'approche de Dieu est celle de l'amour. (*Serm.* 257.)

Invoquer Dieu, c'est l'appeler en nous, l'inviter à venir dans la maison de notre cœur. Or, quelle audace ne serait-ce pas de notre part d'adresser cette invitation à une si haute Majesté, si nous ne savions pas lui préparer une digne demeure ! Qu'arriverait-il si Dieu nous disait : Vous m'avez appelé, me voici, où entrerai-je ? Au milieu des abominations de votre conscience ? Si vous invitiez un de mes serviteurs dans votre maison, ne commenceriez-vous point par la nettoyer ? Quoi ! vous m'appelez dans votre cœur tout rempli de rapines ! Votre cœur est plein de blasphèmes, d'adultères, de fraudes, de convoitises mauvaises, et vous m'invoquez ! — Mais ce n'est point là invoquer Dieu. Que dit le prophète des pécheurs qui l'invoquent de cette manière ? « Ils n'ont point invoqué le Seigneur. » (Ps. 13.) Ils l'invoquent, et cependant ils ne l'invoquent pas. L'avare invoque-t-il Dieu ? Il l'invoque. Pourquoi l'invoque-t-il ? Afin qu'il lui accorde quelque gain. Ce n'est donc pas Dieu, mais le gain qu'il invoque. Ce gain ne peut lui être procuré par personne, et alors que fait-il pour l'obtenir ? Il invoque Dieu, il désire que Dieu soit l'artisan de son gain, et c'est à ce vil intérêt qu'il ravale le Seigneur. O avare, veux-tu invoquer Dieu ? Invoque-le avec désintéressement, n'invoque que lui seul. Malheureux, est-ce donc peu de chose pour toi que Dieu en personne remplisse ton cœur ? Quelle créature de Dieu pourra jamais et

suffire, si Dieu lui-même ne te suffit pas? (*Disc.* 4. *sur le Ps* 30. *n.* 4.)

Seigneur, la maison de mon âme vous désire ; mais elle est si étroite ! Daignez la dilater. Elle menace ruine : consolidez-la. Que de souillures en elle qui blesseront vos regards ! Je le sais et j'en fais l'aveu. Mais qui pourra la purifier, si ce n'est vous ? A vous seul j'adresse donc cette ardente prière : « Seigneur, purifiez-moi de mes fautes cachées, et n'imputez pas celles d'autrui à votre serviteur. » (Ps. 18.) [*L.* 1. *Conf. c.* 5.]

III

La prière et la louange de Dieu n'ont rien de beau ni d'aimable dans la bouche du pécheur.

« Je bénirai le Seigneur. » (Ps. 15.) — Puissiez-vous le bénir du cœur, et non des lèvres seulement ! Si les lèvres parlent et que le cœur se taise, ainsi qu'il arrive chez le pécheur, la louange de Dieu en est avilie. A quoi bon la parole qui loue, si elle n'est inspirée par la charité du dedans? La charité ne siège point dans le son de la voix : elle demeure dans l'âme que sa beauté rend amie de l'Époux. Et cette beauté, que peut-elle être, sinon toute intérieure ? « Toute la gloire de la fille du Roi procède du dedans. » (Ps. 44.) Cette gloire n'est autre que la beauté ; la beauté n'est autre que la charité, et la charité, c'est la vie. Pour vivre il faut donc aimer Dieu ; lorsqu'on l'aime, on est beau ; et l'absence de cet amour qui est le bien et qui est la beauté, cause la mort, une mort qui, pour conserver

l'apparence de la vie, n'en est pas moins réelle dans le cœur. Voici un tombeau que soutiennent de magnifiques colonnes : si on l'ouvre, que trouvera-t-on ? Un cadavre horrible, des ossements fétides, des cendres, des vers. A quoi servent les dehors splendides de ce tombeau, puisqu'il recouvre un mort à l'aspect repoussant ? Eh bien, ce mort pourra-t-il dire : « Je bénirai le Seigneur ? » Non, répondent les Saintes Écritures : « Les morts ne vous loueront pas, Seigneur, ni ceux qui descendent dans la tombe. » (Ps. 113.) Au démon qui lui disait : « Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu, » (Marc 1.), Jésus intima l'ordre de se taire. Pourquoi ? Parce que le démon est parmi les morts, parmi ceux qui ne vivent pas de la charité. Nul ne peut louer celui qu'il n'aime pas ; nul ne peut même louer la vertu de son ennemi, sans aimer cette vertu. Comment donc les morts, c'est-à-dire, les pécheurs, les ennemis de Dieu, pourraient louer Dieu, ou la vertu de Dieu ? Cette louange, présupposant la charité, est un bien qui ne saurait se concilier avec le péché plein de haine. Toute louange démentie par le cœur n'est qu'une insulte et une dérision. Otez du cœur la charité : il ne reste plus que le mensonge. Et le mensonge deviendrait l'apologiste de la vérité ! La louange de Dieu sortirait de la même source que le blasphème qui l'outrage ! Les sages ne font aucun cas des éloges que leur adressent les insensés et les méchants : et Dieu accepterait d'être loué par des âmes remplies de souillures et d'impudence, par des âmes blasphématrices, en proie au délire de leurs pensées ! (*Serm.* 365.)

« Le Seigneur est grand, digne de toute louange, dans la cité de notre Dieu, sur sa sainte montagne ; » (Ps. 47.) et sa gloire ne peut être chantée que par ses

saints. Le louer dignement est impossible, si l'on vit dans le mal ; le pécheur a beau le glorifier de la langue : il le déshonore par le désordre de sa vie. (*Disc. sur le Ps.* 47. *n.* 10.)

« Dieu a dit au pécheur : Pourquoi publies-tu mes justices ? Pourquoi mon Alliance est-t-elle dans ta bouche ? » (Ps. 49.) Toutes tes louanges ne te servent de rien. Le sacrifice de louange est utile à ceux qui vivent selon mes justices ; pour toi, il reste stérile : pourquoi donc te fatigues-tu à me louer (? *Disc. sur le Ps.* 49. *n.* 29.)

IV

La prière est surtout agréable à Dieu, quand elle est accompagnée de bonnes œuvres.

« C'est ainsi que je vous bénirai dans ma vie, et que j'élèverai mes mains vers vous en invoquant votre nom. » (Ps. 62.). Nous élevons nos mains vers Dieu par la prière. Pour nous, Notre-Seigneur a élevé ses mains sur la croix, et elles y ont été étendues, étendues pour que les nôtres s'étendissent aux bonnes œuvres, en imitation de la divine miséricorde que la croix nous a value. Jésus, en effet, a élevé ses mains, il s'est offert en sacrifice à Dieu, et tous nos péchés ont été effacés. Élevons donc aussi nos mains vers Dieu par la prière, et elles ne seront point confondues, si elles s'exercent aux bonnes œuvres. Lorsque l'Apôtre nous dit : « Exempts de colère et de contention, élevons des mains pures vers le ciel, » (Tim. 2) c'est pour que les bonnes œuvres nous viennent à la pensée, pendant que nous élevons les mains, qui en sont le symbole. En les élevant pour

obtenir de Dieu ce que nous désirons, nous pensons par là même à nous en servir pour le bien : autrement nous rougirions de les élever vers le Seigneur. (*Disc. sur le Ps.* 62, *n.* 13.)

Oh ! qu'ils sont vite exaucés de Dieu ceux dont les œuvres sont saintes, ceux qui pratiquent la justice chrétienne que la vie présente réclame des hommes, justice qui consiste dans le jeûne, l'aumône et la prière! La prière, pour s'élever vers Dieu, a besoin des deux ailes de l'aumône et du jeûne. (*Disc. sur le Ps.* 42. *n.* 8.)

Le jeûne qui, sans nuire à la santé, fait la guerre à la concupiscence et aux autres plaisirs des sens, le jeûne et surtout l'aumône nous aident puissamment à prier. Alors nous pouvons dire avec David : « Au milieu de mon affliction, j'ai cherché le Seigneur; durant la nuit j'ai élevé mes mains vers lui, et je n'ai pas été trompé. » (Ps. 76.). Ces mains ne sont autre chose que les bonnes œuvres. (*Lettre* 130. *n.* 24.)

Lorsque nous demandons à Dieu de nous pardonner nos offenses, et, à l'avenir, de nous préserver du péché, n'oublions pas que, pendant cette vie, nous ne saurions devenir absolument impeccables; nous commettrons toujours certaines fautes. Ce seront des fautes légères, soit : mais il serait imprudent de n'en pas tenir compte. Les gouttes d'eau sont petites : en s'accumulant, elles forment les fleuves. C'est par des fentes imperceptibles que l'eau de la mer pénètre dans le navire : si l'on n'y prend garde, elle remplit la cale, et le navire coule à fond. Aussi les matelots ne cessent-ils de travailler de leurs mains pour vider chaque jour la sentine. Faisons de même : que nos mains soient également actives pour alléger notre âme des péchés légers qui peu à peu l'e-

vahissent ; qu'elles leur opposent chaque jour l'obstacle des bonnes œuvres. Jeûnons et, de plus, partageons notre pain avec l'affamé, recevons sous notre toit l'étranger sans asile, et à ceux qui sont nus donnons des vêtements. Accomplissons tout le bien qui nous est possible par tous les moyens à notre disposition ; accomplissons-le avec joie : et alors, nous pourrons avec confiance adresser à Dieu notre prière. Elle prendra vers lui le plus rapide essor sur les ailes du jeûne et de l'aumône, ou, à défaut du jeûne, sur celles que l'aumône lui fournira. Car il y a deux sortes d'aumônes : de l'une il est dit : « Pardonnez et l'on vous pardonnera; » de l'autre il est dit : « Donnez et vous recevrez. » (Luc. 6.). La première se fait avec le cœur, lorsque nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Pour pratiquer la seconde, nous usons de nos biens, que nous partageons avec l'indigent. Ne séparons jamais ces deux aumônes, sans quoi notre prière n'aurait qu'une aile et resterait impuissante. (*Serm.* 58.)

V

Absolue nécessité de la prière. — Principal motif de cette nécessité.

Qu'est-il besoin de prier? Dieu ne sait-il point par avance ce qui nous est nécessaire? — Sans doute; mais la pratique de la prière apaise l'âme, la purifie et la rend plus apte à recevoir les dons que Dieu répand spirituellement en nous. Dieu désire d'être prié : est-ce pour ce motif qu'il nous exauce, lorsque nous le prions? Non; il est toujours prêt à éclairer notre esprit de sa divine lumière; mais nous, nous ne sommes pas tou-

jours prêts à l'accueillir, parce que d'autres biens nous captivent, et que notre convoitise couvre notre âme de ténèbres. En priant, notre cœur se tourne donc vers Dieu, toujours disposé à donner quand on est capable de recevoir. Or, dans ce mouvement du cœur, qui exclut la recherche des choses du temps, l'œil intérieur devient plus pur, plus simple, plus fort, pour supporter la pureté, la simplicité, l'éclat immuable et sans déclin de la lumière de Dieu; et non seulement il en supporte les clartés, mais il demeure en elle sans en être blessé, et avec cette ineffable joie qui est la perfection du bonheur. (*L. 2 sur le Serm. de la mont. c.* 3.)

Dieu n'a certainement pas besoin que nous lui révélions nos volontés. Aucune d'elles n'échappe à sa science infinie : seulement, il veut que nous nous appliquions à la prière, parce qu'elle enflamme nos désirs, et nous prépare à recevoir les grâces qu'il nous destine. Ces grâces sont quelque chose de très-grand, et, pour les contenir, nous sommes bien petits et bien étroits. « Dilatez-vous donc, nous dit l'Apôtre ; ne traînez pas le joug avec les infidèles. » (2. Cor. 6.) Oui, quelle grandeur dans la grâce divine ! L'œil ne l'a jamais vue; elle n'a pas de couleur ; l'oreille ne l'a jamais entendue : elle n'a pas de son ; elle ne monte pas dans le cœur de l'homme : c'est jusqu'à elle que le cœur de l'homme doit monter ; et il y monte d'autant plus que sa foi est plus vive, son espérance plus ferme et son désir plus ardent.

La foi, l'espérance, la charité, en rendant ce désir continuel, en font une continuelle et intime prière. Toutefois, à certains moments, à certaines heures, il faut aussi prier oralement. La parole nous avertit et nous soutient ; elle nous signale les progrès accomplis

vers ce que nous désirons; elle les stimule et leur communique une nouvelle ardeur.

Plus l'amour qui précède la prière est fervent, plus les fruits qui la suivent sont précieux. « Ne cessez pas de prier, » nous recommande l'Apôtre. (1 Thess. 5.) Demandez sans cesse la vie bienheureuse, la vie éternelle à Celui qui seul peut l'accorder. Si nous ne cessons pas de la désirer, par là même nous ne cessons pas de prier. Mais comme d'autres soins, d'autres affaires peuvent, en l'interrompant, attiédir ce désir tout intérieur, la prière vocale est là, pour le rappeler de temps en temps à l'esprit, pour élever de nouveau l'esprit vers son objet et empêcher ainsi, comme par de nouvelles flammes, ce qui commençait à s'éteindre, de s'éteindre entièrement. Si l'Apôtre nous dit encore: « Faites connaître à Dieu vos demandes, » (Philipp. 4.,) c'est pour que notre voix les exprime, non par une vaine jactance devant les hommes, mais avec patience et persévérance devant Dieu, à qui elles étaient déjà connues, avant même qu'elles fussent formées; c'est pour que notre esprit devienne plus facilement attentif à ce que nous demandons, et non point pour instruire et fléchir le Seigneur.

Ainsi, lorsque nous disons à Dieu : « Que votre nom soit sanctifié, » nous nous avertissons nous-mêmes que notre désir doit être de voir son Nom, toujours saint et auguste par nature, jouir de tout son honneur auprès des hommes, car l'adoration de ce Nom est utile aux hommes et non à Dieu. « Que votre Règne arrive. » En prononçant cette nouvelle demande, nous ne prétendons pas faire dépendre de notre bon vouloir le Règne de Dieu, Règne imprescriptible et éternel; mais, à cette parole, notre pensée s'élève vers ce Règne

bienheureux, et nous porte à désirer d'y avoir part, à désirer qu'il arrive pour nous. En disant encore : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel », nous nous donnons une leçon des plus salutaires, à savoir que, pour obéir à Dieu, nous avons besoin de sa grâce, besoin de sa grâce pour respecter ses volontés ici-bas, comme les anges les respectent dans le ciel. Quels utiles souvenirs ne réveillent pas en nous ces autres paroles de l'Oraison du Seigneur : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien? » Elles nous rappellent que, pour *aujourd'hui,* c'est-à-dire, pour le temps présent, nous ne devons demander à Dieu que du pain, que le nécessaire, que le plus indispensable. Elles nous rappellent surtout que notre véritable pain se trouve au Sacrement des fidèles, et qu'il importe de nous en nourrir dès cette vie, dès aujourd'hui, pour arriver à l'éternelle félicité. Que dire de cette cinquième demande que prononcent si souvent nos lèvres : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? » Notre cœur aussitôt s'afflige de ses péchés, et se souvient de la condition à remplir pour en obtenir miséricorde et pardon. La sixième : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation, » nous montre avec quelle facilité nous céderions aux perfidies du tentateur ou à ses coups, si nous n'implorions pas le secours de Dieu. Enfin, à ces mots : « Délivrez-nous du mal, » comment ne pas regretter de n'être point encore en cet état heureux où le mal n'est plus à craindre? Ces dernières paroles de l'Oraison dominicale s'étendent à toutes les tribulations que le chrétien peut subir. Aussi, quelle que soit la cause de nos gémissements et de nos larmes, c'est par là qu'aux prises avec les maux de ce monde, nous

devons commencer, continuer et finir nos supplications Oh! de quelle utilité n'est donc pas pour nous la prière vocale que le Seigneur a daigné nous enseigner! Il la fallait pour rappeler à notre mémoire les choses elles-mêmes que nous avons à demander. (*Lettre* 130. *n.* 17, 18 *et* 21.)

VI

N'oublions pas, en priant, que nous sommes les pauvres de Dieu.

Nous sommes tous, lorsque nous prions, les mendiants de Dieu; nous nous tenons, nous nous prosternons même devant la porte de cet auguste Père de famille; nous le supplions avec gémissement, nous lui demandons l'aumône, et cette aumône n'est autre que lui-même. Le mendiant, que nous demande-t-il, à nous? Du pain. A notre tour, que demandons-nous à Dieu? Du pain encore, c'est-à-dire, Jésus-Christ: « Pain de vie descendu du ciel. » (Jean. 6.) [*Serm.* 83.]

Si riches que nous soyons, nous avons besoin de demander ce Pain vivant: nous sommes donc les mendiants de Dieu. Ce qui le prouve, c'est notre prière même. Nous prions pour obtenir ce qui nous manque; dès lors nous prions parce que nous sommes pauvres. Et que désirons-nous obtenir? Du pain. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Est-ce là le signe de la richesse, ou le signe de la pauvreté? (*Serm.* 123.)

Rien de plus certain: Dieu a fait de nous ses mendiants, puisqu'il nous conseille et même nous ordonne de demander, de chercher et de frapper. Ayons, à son exemple, un cœur plein de charité pour les indigents

qui sollicitent de nous quelque secours. Nous sommes, nous aussi, des solliciteurs. Quel est celui dont nous implorons l'assistance ? Que sommes-nous en qualité de suppliants ? Enfin, quel est l'objet de notre prière ? Nous nous adressons à Dieu, qui est infiniment bon ; nous, au contraire, nous sommes mauvais; et nous conjurons Dieu de nous purifier de notre malice en nous rendant participants de sa bonté, de cette richesse céleste que l'on possède éternellement, qui comblera tous nos désirs, et nous affranchira de toute indigence. Mais, pour que nos désirs soient ainsi rassasiés, il faut maintenant que nous ayons cette faim et cette soif qui décident à demander, à chercher, et à frapper. Oh ! « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » (Matth. 5.) Bienheureux, non parce qu'ils ont faim et soif, mais « parce qu'ils seront rassasiés. » La faim et la soif les préparent à ce rassasiement ineffable; autrement, le dégoût pourrait les en éloigner. Quant aux prières qu'on adresse à notre charité, souvenons-nous donc, pour leur faire bon accueil, que nous sommes les mendiants de Dieu. Si nous ne voulons pas subir ses refus, ne repoussons pas les pauvres qui ont recours à nous. Ici encore, considérons ce qu'ils sont, à qui ils recourent, et quels dons ils sollicitent. — Que sont-ils ? des hommes, des mortels, des êtres fragiles, des malheureux. — A qui recourent-ils ? à d'autres hommes, à d'autres mortels, à d'autres êtres fragiles, à d'autres malheureux. Richesses de la terre mises de côté, solliciteurs et sollicités se ressemblent. S'il en est de la sorte, n'est-ce pas, chez le riche, une véritable impudence de mendier auprès de Dieu, son Seigneur, tandis qu'il renvoie avec dédain son semblable, réduit à l'indigence ?

(*Serm.* 61.) « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » (Matth. 5.) — En effet, quels dons l'indigent sollicite-t-il du riche selon le monde? Une part aux biens de la terre qu'il possède, une part qui suffise à ses besoins. Mais le riche du siècle, si plein qu'il soit des biens du temps, n'en est pas moins vide des biens de l'éternité. Que doit-il faire pour les acquérir? Il doit faire miséricorde, afin que miséricorde lui soit faite. Si, de sa plénitude terrestre, il remplit le vide du pauvre, son vide sera également comblé par l'éternelle plénitude de Dieu. (*Serm.* 53.)

Riches de la terre, voici ce que, dans la personne des pauvres, le Christ vous dit à tous: Donnez-moi de ce que je vous ai donné moi-même. Qu'avez-vous apporté en venant au monde? Tout ce que vous y avez trouvé en naissant a été créé par moi; vous n'y avez rien ajouté, et vous n'en emporterez rien : pourquoi donc me refuser une part à mes dons? Vous êtes dans l'abondance, tandis que je suis dans le dénûment. Je demande ce qui vient de moi. Donnez et je vous le rendrai. Votre bienfaiteur j'ai été: faites de moi votre débiteur, mieux encore, votre emprunteur à intérêt. Je vous rendrai avec usure le peu que vous m'aurez donné: pour les biens de la terre qui passent, vous recevrez les biens du ciel qui demeurent toujours. Ah! lorsque, dans ma gloire, vous m'appartiendrez, je ferai de vous votre propre richesse à jamais. (*Serm.* 123.)

VII

La prière chrétienne ne consiste pas dans un long discours : sa condition essentielle, c'est la piété du cœur.

Lorsqu'il daigna nous apprendre à prier, Notre-Seigneur commença par retrancher les longs discours, dont l'abondance semble vouloir apprendre à Dieu ce qu'il ne saurait pas. La condition essentielle de la prière, c'est la piété, et non la multiplicité des paroles. « Votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant même que vous le lui demandiez. » (Matth. 6.) Mais alors, pourquoi lui exposer nos indigences, même en peu de mots ? A lui de nous donner ce qu'il sait nous être nécessaire. Non ; Dieu veut que nous le priions, que par la prière nous lui exprimions nos désirs ; ces désirs, il les excite en nous; ces désirs éloignent de notre cœur le mépris de ses dons. (*Serm.* 56.)

Il ne s'ensuit pas qu'il soit mauvais et inutile de prier longtemps, lorsque les devoirs de notre condition nous en laissent le loisir. Autre chose est un long discours dans la prière, autre chose un long temps que l'on y consacre avec amour. Notre-Seigneur ne passait il pas la nuit à prier ? Il priait donc longtemps. (Luc. 6.) Sur la terre, il a voulu nous donner cet exemple si utile pour notre salut, bien que dans le ciel et de toute éternité il partageât avec son Père la connaissance de nos besoins et le pouvoir d'y subvenir.

Bannissons donc de l'oraison les nombreuses paroles, et, si notre ferveur ne se ralentit pas, prions longtemps par les affections du cœur. Prier est un devoir

nécessaire : vaut-il mieux s'en acquitter par des paroles superflues, que par un long et pieux mouvement de l'âme ? Sont-ce les discours qui caractérisent la prière? N'est-elle pas plutôt formée de gémissements et de larmes ? Pour les pénétrer et les comprendre, Dieu peut se passer de la parole humaine, lui qui dans et par sa Parole éternelle a tout conçu et tout créé. (*Lettre* 130. *n.* 19 *et* 20.)

« De ma propre voix j'ai crié vers le Seigneur. » (Ps. 141.) Beaucoup crient vers le Seigneur, non avec leur voix propre et véritable, non avec la voix de l'âme, mais seulement avec celle du corps. Est-ce par le bruit des lèvres, ou par lui-même que doit crier vers Dieu l'homme intérieur, habité par le Christ, au moyen de la foi? Ce que l'oreille du corps ne peut entendre, Dieu l'entend. L'oreille du corps n'entend que le son produit par les poumons, la poitrine et la langue ; mais Dieu, la pensée est notre cri vers lui. « De ma propre voix, j'ai crié vers le Seigneur ; de ma propre voix j'ai élevé jusqu'au Seigneur des supplications. » (*Disc. sur le Ps.* 141. *n.* 2.)

Ce n'est donc pas des lèvres, c'est du cœur que part le cri digne d'être entendu de Dieu. Il l'exauce, alors même que les lèvres se taisent. Mais en vain parlent les lèvres, si le cœur n'est pas d'accord avec elles. Ah ! crions vers Dieu ; mais que ce soit au dedans de nous-mêmes. C'est là que le Seigneur nous entendra, là qu'il écoutera notre voix suppliante. (*Disc. 4. sur le Ps.* 30. *n.* 10.)

VIII

Prions dans le secret du cœur.

« Pour vous, quand vous voulez prier, entrez dans votre chambre, » c'est-à-dire, dans votre cœur. « Et, la porte fermée, priez votre Père dans le secret. » (Matth. 6.) C'est peu d'entrer dans notre cœur, si la porte en reste ouverte aux importunités du dehors, toujours prêtes à envahir et à troubler notre esprit, à y pénétrer en foule par les sens, et à le remplir, pendant la prière, d'une multitude de vains fantômes. Il faut donc alors tenir fermée la porte des sens, afin que la prière monte toute spirituelle jusqu'au Père, après avoir été formée dans le silence et le recueillement du cœur, en d'autres termes, dans le secret. « Et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. » (*L.* 2. *Serm. sur la mont. c.* 3.)

« Je répandrai devant lui ma prière. » (Ps. 141.) Devant lui, c'est-à-dire, en sa présence; en sa présence, là où pénètre son regard, et où le regard de l'homme ne pénètre point. Notre pensée, nul ne la voit que Dieu. C'est donc là que « nous répandrons notre prière, » elle aura pour seul témoin le Dieu rémunérateur. C'est ce que recommande le divin Maître, et ce que font sans peine ceux qui savent examiner leur cœur et le tenir pur. « Pour vous, dit le Christ, lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout sur la place et au coin des rues, afin d'être vus des hommes. » Si notre récompense vient des hommes, que nos prières se répandent devant eux; si elle vient de Dieu, c'est devant lui que

nous devons prier, au fond de notre cœur, la porte close, de crainte que le tentateur ne vienne nous surprendre. Le tentateur ne cesse de frapper pour entrer; il passe outre, quand il trouve la porte fermée à toutes ses instances. C'est parce qu'il est en notre pouvoir de la fermer, que l'Apôtre a dit : « Ne donnez pas entrée au diable. » (Éphés. 4.) S'il entre, s'il s'empare de nous, ce sera parce que nous aurons mal clos la porte, ou que nous aurons négligé de la fermer.

Cette porte a comme deux battants : la convoitise et la crainte. Ou bien le cœur convoite quelque bien terrestre, ou bien il craint quelque mal terrestre aussi : c'est par ces deux battants, par l'un ou par l'autre, que le diable peut entrer. Fermons-les donc au diable, pour ne les ouvrir qu'au Christ, en ne convoitant que le royaume du ciel, et en ne craignant que le feu de l'enfer. Le démon entre par la cupidité mondaine, le Christ entre par le désir de la vie éternelle. Le démon entre par la peur des afflictions temporelles ; le Christ entre par la peur des châtiments sans fin. Ah! imitons les martyrs. A qui ont-ils fermé la porte? Au démon. A qui l'ont-ils ouverte? au Christ. Le monde leur faisait mille promesses : ils en ont ri, et ils ont fermé au tentateur le battant de la convoitise. Le monde les menaçait des bêtes, des bûchers, des croix : ils en ont ri, et ils ont fermé au tentateur le battant de la crainte. Ils se sont souvenus de ces paroles du Fils de Dieu : « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai à mon tour devant mon Père, qui est dans les cieux. » (Matth. 10.) Ils ont donc convoité le royaume céleste, où le Fils de Dieu devait les glorifier, et, s'ils ont eu quelque crainte, ce n'est point de ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, » mais

bien « de Celui qui a le pouvoir de tuer le corps et l'âme dans la géhenne du feu. « Heureux ceux en qui le Christ habite de la sorte! Ils répandent leurs prières devant lui ; ils ne le prient pas comme s'il avait à les entendre de loin. Il est au dedans d'eux : c'est en eux-mêmes qu'il les écoute; et, parce qu'il est juge, ils considèrent avec lui leur cause dans leur propre cœur (*Disc. sur le Ps.* 141 *n.* 3. *et* 4.)

IX

Contre les distractions dans la prière.

Tout cri vers le Seigneur est inutile, s'il n'est accompagné de l'attention du cœur, s'il consiste uniquement dans le son de la voix. Lorsque, au contraire, le cœur l'inspire et le soutient, il peut se passer de la parole extérieure et rester alors inconnu aux hommes; mais il n'échappe pas à Dieu. Que la prière soit vocale, ou qu'elle soit mentale, c'est du fond du cœur que son cri doit partir. Or, le cri du cœur n'est autre chose qu'une application de la pensée à ce que l'on désire et que l'on demande, en espérant d'être exaucé. L'on crie vers Dieu de tout son cœur lorsqu'à l'oraison ne viennent pas se mêler des préoccupations étrangères. (*Disc.* 29 *sur le Ps.* 118. *n.* 1.)

Mais, hélas! que de fois, après avoir fléchi les genoux pour prier, ne laissons-nous pas une foule de pensées inopportunes envahir notre esprit et l'emporter au loin! Nous inclinons le corps, nous baissons la tête; notre attitude est celle du pécheur qui confesse ses péchés, de la créature qui s'humilie devant son Créateur; mais notre esprit ne s'est-il pas envolé dans

des régions lointaines? S'est-il, avec pleine conscience de lui-même, fermement fixé en ce Dieu qu'il se proposait d'adorer? Le plus souvent, n'est-il pas entraîné, emporté çà et là comme par une mer agitée, en proie à la tempête? Voici quelqu'un qui nous parle pour nous demander un service, ou simplement pour s'entretenir d'égal à égal avec nous : tout à coup il nous oublie et ne fait attention qu'à son serviteur : ne regarderions-nous pas ce procédé comme une injure? N'est-ce point là notre conduite de tous les jours à l'égard de Dieu, lorsque nous le prions? (*Disc. sur le Ps.* 140. *n.* 18.)

Que chacun prenne son cœur et l'examine sans flatterie ni caresse, car rien de plus insensé que de s'illusionner et se tromper soi-même. Que chacun considère donc combien souvent, dans son cœur, la prière est entravée par de vaines pensées, si bien que ce cœur peut à peine se tenir en la présence du Seigneur. Il voudrait se dompter pour s'y tenir fermement; mais il se dérobe à lui-même, sans trouver de barrières qui captivent ses écarts et ses divagations, et l'obligent de demeurer devant Dieu, pour en recevoir les douces influences. En vérité, est-il une seule prière qui ne soit soumise à ces entraves? Et les uns et les autres, nous en faisons également la triste expérience. « Seigneur, disait David, j'ai trouvé mon cœur pour vous prier. » (2. Rois, 7.) Son cœur fuyait donc quelquefois loin de lui; il le poursuivait dans sa fuite, sans pouvoir l'atteindre, et de là cette plainte qu'il adressait à Dieu : « Mon cœur m'a délaissé. » (Ps. 39.) Mais n'importe : « Seigneur, s'écriait-il, réjouissez l'âme de votre serviteur, parce que je l'ai élevée vers vous, et que vous êtes plein de suavité et de douceur. » (Ps. 85.) A cause de sa douceur, Dieu supporte nos faiblesses, et cepen-

dant il attend de nous une prière convenable, pour nous rendre ensuite parfaits. Quand nous la lui présentons, il la tient pour agréable et il l'exauce. Il oublie toutes celles qui ont été imparfaites, et il accepte la prière que nous avons, non sans peine, réussi à former.

Il ne faut pas cependant désespérer de notre pauvre nature, et nous croire voués à la damnation, si quelque pensée du dehors se glisse dans notre prière et vient à l'interrompre. A ce compte, quelle espérance nous resterait? Mais non; appuyons-nous sur la grande miséricorde de Dieu, et ne craignons pas de dire : « Seigneur, réjouissez l'âme de votre serviteur, parce que je l'ai élevée vers vous. » Je l'ai élevée comme j'ai pu, selon les forces que vous m'avez accordées, et autant qu'il m'a été possible de retenir cette âme fugitive. Seigneur, ne me reprochez pas tant de pensées superflues qui ont si souvent dissipé mes prières, lorsque je me suis présenté devant vous : daignez, du moins, agréer celle plus attentive et plus sérieuse que je vous adresse en ce moment. « Vous êtes suave et doux. » Supportez mes infirmités et mes défaillances ; guérissez-moi et je me relèverai ; affermissez-moi et je serai fort. Faites-le, ô mon Dieu, et, en attendant, supportez-moi, parce que « vous êtes suave et doux. » (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 7.)

X

De la ferveur et de la persévérance dans la prière.

« Béni soit mon Dieu, qui n'a éloigné de moi ni ma prière ni sa miséricorde. » (Ps. 65.) Tant que nous

sommes ici-bas, demandons à Dieu de n'éloigner de nous, ni notre prière, ni sa miséricorde, c'est-à-dire, de rendre persévérante notre prière, ainsi que sa pitié pour nos âmes. Il en est beaucoup dont la prière vient à défaillir. Au commencement de leur conversion, ils prient avec ardeur ; et puis la prière devient chez eux languissante et froide ; ils finissent même par en négliger l'exercice, parce qu'ils se croient en sécurité. Ils s'endorment, tandis que l'ennemi veille. « Il faut prier sans cesse et ne point se lasser, nous dit le Seigneur lui-même. » (Luc, 18.) Qui ne connaît sa parabole du juge inique ? Ce juge ne craignait pas Dieu et ne respectait pas davantage les hommes. Une veuve le suppliait chaque jour de l'écouter ; et lui, que la pitié n'avait pu fléchir, céda enfin à l'importunité. Ce juge se dit à lui-même : « Je n'ai aucune crainte de Dieu, et je ne m'inquiète pas des hommes : néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui rendrai justice, de peur qu'à la fin elle ne me fasse quelque affront. » « Or, ajouta le Seigneur, si telle fut la conduite de ce juge d'iniquité, Dieu ne rendrait pas justice à ses élus, qui crient vers lui nuit et jour, et il ne sortirait jamais de sa patience à leur sujet ! Je vous dis que dans peu il les vengera. » (Ibid.) Persévérons donc dans la prière. Dieu peut différer ses dons, mais il ne les refuse pas. Confiants dans ses promesses, ne cessons pas de prier, et cette persévérance sera déjà un don de sa bonté. Voilà pourquoi le psalmiste a dit : « Béni soit mon Dieu, qui n'a éloigné de moi, ni ma prière, ni sa miséricorde. » Tant que la prière ne s'éloigne pas de nous, soyons certains que la miséricorde divine demeure aussi dans notre voisinage. (*Disc. sur le Ps.*, 65. *n*. 24.)

Un homme, dit ailleurs notre divin Maître, un homme chez qui un hôte venait d'arriver, va trouver son ami ; il frappe à sa porte : « Un hôte est arrivé chez moi : prête-moi trois pains. — Je suis couché, lui est-il répondu, ainsi que mes serviteurs. » (Luc, 11.) Cet homme cependant ne cesse pas d'insister : il ne se retire point, il continue de frapper, il mendie comme un ami auprès de son ami. « Je vous assure, conclut le Sauveur, que cet ami se lèvera, et lui donnera tout le pain nécessaire, non parce qu'il est son ami, mais à cause de son importunité. » Qu'est-ce à dire ? C'est que cet homme ne s'est point lassé de frapper ; le refus qu'il a subi ne l'a point déterminé à s'en aller ; et son ami, tout résolu qu'il fût à ne rien accorder, a été vaincu par une telle insistance, et il a donné ce qu'on lui demandait. A combien plus forte raison notre Père céleste exaucera nos demandes, lui qui est la bonté même, lui qui nous exhorte à le prier, et que nous mécontentons en ne le priant pas ! Si ses bienfaits sont quelquefois tardifs, c'est pour en rehausser le prix à nos yeux, ce n'est point pour nous laisser les mains vides à jamais. Ce que l'on a désiré longtemps se reçoit avec plus de plaisir ; et ce que l'on obtient sans retard, semble avoir moins de valeur. Cherchons donc, demandons avec ferveur, insistons sans nous décourager. Ces instances pieuses agrandissent notre âme, et la rendent plus capable de recevoir les grâces du ciel. Dieu tient en réserve ce qu'il ne veut pas nous accorder sur le champ, pour nous apprendre à désirer grandement la grandeur de ses dons. (*Serm.* 61.)

XI

Il faut prier avec une profonde humilité de cœur.

« Seigneur, inclinez votre oreille, et exaucez-moi. » (Ps. 85.) Le Seigneur incline son oreille vers quiconque ne lève pas orgueilleusement la tête. Il s'approche de qui s'humilie ; il s'éloigne de qui s'élève autrement que par sa grâce. Dieu est en haut, nous sommes en bas ; il habite les hauteurs, nous vivons dans une basse région, sans cependant y être abandonnés. « Dieu nous a montré son amour. Alors que nous étions pécheurs, le Christ est mort pour nous. C'est à peine si quelqu'un mourrait pour un juste ; » (Rom. 5.) mais Notre-Seigneur est mort pour des impies. Quels mérites avions-nous pour que le Fils de Dieu subît en notre faveur le supplice de la croix ? Ah ! sa miséricorde a été d'autant plus grande que nos démérites étaient plus nombreux. Combien donc certaine, combien sûre sa promesse de donner aux justes sa propre vie, puisqu'il a fait aux impies le don de sa propre mort ! Et comment un tel Dieu n'inclinerait-il pas son oreille vers nous pour nous exaucer, si en vérité nous sommes « pauvres et manquant de tout ? » (Ps. 85.) Car il n'incline pas son oreille vers le riche : il l'incline vers l'indigent, c'est-à-dire, vers celui qui est humble, qui confesse ses péchés et implore la miséricorde divine. Quant à celui qui est rassasié, qui s'élève, qui se vante comme s'il n'avait besoin de rien, et qui dit : « Je vous rends grâce de ce que je ne ressemble pas à ce publicain, » (Luc, 18.) celui-là ne verra jamais

Dieu incliner son oreille vers lui. Il est riche ; comme le pharisien, il exalte ses mérites, tandis que, s'il était pauvre, il imiterait le publicain, et confesserait ses péchés.

Ne croyons pas cependant que Dieu reste sourd aux prières de ceux qui possèdent de l'or, de l'argent, de nombreux serviteurs et de vastes domaines. Il les exauce, mais à la condition de se rappeler ces paroles de l'Apôtre : « Ordonnez aux riches de ce monde d'éviter tout orgueil. » (1. Tim. 6.) C'est que les humbles sont pauvres en Dieu ; or, Dieu incline son oreille vers les pauvres, vers les indigents, vers ceux qui manquent de tout. Si les riches selon le monde se font pauvres, en ne mettant leur espérance ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans les biens que pour un temps ils possèdent en abondance, ils s'attirent par là les attentions de Dieu. Heureux donc le riche du siècle qui méprise les avantages dont l'orgueil se gonfle. Il devient le pauvre de Dieu, et Dieu incline son oreille vers lui, à cause de son cœur contrit et humilié.

L'Évangile nous le raconte : le pauvre, rongé d'ulcères, qui gisait devant la porte du riche, fut transporté par les Anges dans le sein d'Abraham. Ce riche, au contraire, qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui s'asseyait tous les jours à des festins somptueux, fut précipité dans les tourments de l'enfer. Est-ce le seul mérite de sa pauvreté qui valut à Lazare d'être reçu par les Anges ? Est-ce par la seule faute de ses richesses que le mauvais riche fut condamné au supplice infernal ? Non ; ce qui fut honoré chez Lazare, c'est l'humilité ; et ce qui fut réprouvé chez le mauvais riche, c'est l'orgueil. Abraham possédait de nombreuses richesses sur la terre : comment donc avait-il précédé

le pauvre Lazare au séjour de la paix, de manière à le recevoir dans son sein ? C'est que, au milieu de ses richesses, Abraham était pauvre, il était humble, il obéissait avec crainte à tous les ordres de Dieu. Il faisait si peu de cas de ses biens considérables qu'il n'hésita pas à sacrifier son fils unique, pour qui tant de biens avaient été amassés.

Ce ne sont pas seulement les riches qui doivent apprendre à être pauvres : ce sont encore les pauvres eux-mêmes. On rencontre des riches qui s'humilient, et des mendiants qui sont bouffis d'orgueil. Or, Dieu résiste aux superbes, vêtus de soie, ou couverts de haillons. Au contraire, il donne sa grâce aux humbles, favorisés, ou privés des biens de la terre. Le regard divin considère le dedans : c'est là qu'il pèse et qu'il examine; à sa balance invisible il soumet nos pensées. S'il y a donc en nous ou autour de nous quelque avantage qui puisse nous rendre présomptueux, détachons-nous-en au plus tôt. Que Dieu soit toute notre présomption ; soyons des mendiants auprès de sa plénitude. Tout ce que l'on possède sans lui ne fait qu'élargir notre vide. (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 2 *et* 3.)

XII

On ne doit pas s'attrister, s'il arrive que Dieu n'exauce pas nos prières.

Comment expliquer ces paroles de l'Apôtre : « Nous ne savons pas ce que nous devons demander? » (Rom. 8.) Ignorait-il l'Oraison dominicale? Cette Oraison était-elle ignorée aussi de ceux à qui il s'adressait? Non, sans doute. Il n'a pu cependant rien dire de témé-

raire et d'opposé à la vérité. Et, en effet, il y a des peines et des tribulations temporelles qui nous sont utiles pour abaisser l'enflure de notre orgueil, pour éprouver et exercer notre patience ; ce sont là des épreuves destinées à rendre plus riche et plus éclatante la récompense qui nous attend. Il y a aussi des péchés qu'il faut châtier avec la verge de la pénitence. Mais, dans l'ignorance où nous sommes de ce qui nous est utile, nous demandons à Dieu d'être délivrés de toute affliction. L'Apôtre lui-même montre qu'il n'était pas exempt de cette ignorance. Pour l'empêcher de s'enorgueillir de la grandeur de ses révélations, le Seigneur lui avait envoyé l'aiguillon de la chair et un ange de Satan qui le souffletait : du milieu de cette épreuve, il cria trois fois vers Dieu pour en être affranchi. En cela, savait-il ce qu'il convenait de demander ? Il ne fut pas exaucé, et Dieu lui en fit connaître la raison en lui répondant : « Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans la faiblesse. » (2. Cor. 12.)

C'est dans les tribulations qui peuvent être utiles ou nuisibles, que nous ne savons pas comment il faut prier. Toutefois, comme elles sont dures, pesantes, contraires au sentiment de notre faiblesse, nous demandons avec toute la force de la volonté humaine d'en être délivrés. Mais nous devons avoir assez de confiance dans le Seigneur, pour ne pas croire qu'il nous abandonne, si ces peines persistent malgré nos instances. Espérons plutôt que, en les supportant avec une pieuse patience, nous obtiendrons de plus grands biens; car, de cette sorte, la vertu se perfectionne dans la faiblesse.

Dans sa miséricorde, Dieu refusa d'exaucer la prière de l'Apôtre; et, dans sa colère, il a exaucé quelquefois

des vœux trop impatients. C'est ainsi qu'il accorda aux Israëlites ce qu'ils demandaient, sauf ensuite à châtier leur désir une fois satisfait. (Nombr. 11). Plus tard, ils voulurent un roi : Dieu leur en donna un selon leur cœur, et non selon le sien. (1. Rois, 8.) Le démon lui-même n'obtint-il pas de Dieu la permission d'éprouver Job, son fidèle serviteur? Jésus-Christ ne laissa-t-il pas, sur leur prière, une légion d'esprits impurs se jeter dans des pourceaux? (Luc, 8.) Pourquoi ces exemples, sinon pour nous avertir de n'avoir pas une haute opinion de nous-mêmes, si nous sommes exaucés, lorsque nous demandons avec impatience ce qu'il nous eût été plus utile de ne pas obtenir? De là nous apprenons encore à éviter le découragement et le désespoir, quand Dieu n'écoute pas des vœux dont l'accomplissement serait pour nous une source de plus grands malheurs, ou nous livrerait au souffle corrupteur de la prospérité. Dans de pareilles circonstances, nous ne savons donc pas comment il faut prier. C'est pourquoi si l'événement est contraire à nos demandes, supportons-le avec patience, et rendons-en grâces à Dieu, persuadés que sa volonté nous est plus avantageuse que la nôtre. Nous imiterons ainsi notre divin Médiateur, qui, après avoir dit, selon la nature humaine dont il s'était revêtu : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » ajouta aussitôt : « Mais que votre volonté soit faite, et non la mienne. » (*Lettre* 130. *n.* 25 *et* 26.)

Dans nos prières relatives aux biens du temps, soit pour les conserver, soit pour les acquérir, nous ne sommes pas toujours exaucés, et, en ce sens, Dieu nous abandonne. Mais c'est pour que nous portions de préférence nos pensées et nos désirs vers les biens supérieurs de l'éternité : en ce sens Dieu ne nous

abandonne pas. « J'ai élevé ma voix vers vous, dit le psalmiste, et vous ne m'exaucez pas ; et la nuit... » il faut ici sous-entendre également « et vous ne m'exaucez pas ; » mais remarquons ce qui suit : « Afin que je ne tombe pas dans l'aveuglement. » Vous ne m'exaucez pas, lorsque je crie vers vous pendant le jour, c'est-à-dire, dans le temps des prospérités, pour qu'elles me soient fidèles ; et il en est de même, lorsque je crie vers vous pendant la nuit, c'est-à-dire, dans l'adversité, pour que mes biens perdus me fassent retour. Mais, ô mon Dieu, vos refus ont pour but de me préserver de l'égarement, et de me tourner vers les richesses que la grâce de la nouvelle Alliance m'ordonne de désirer et d'attendre de vous. La recherche des félicités charnelles appartient à l'impureté des temps anciens, tandis que vous aimez, ô mon Dieu, la pureté des temps nouveaux. Si donc vous m'abandonnez en repoussant mes désirs de cupidité, c'est pour que j'acquière la charité, qui seule peut établir votre demeure en moi, car « vous habitez dans les lieux saints, et c'est en vous que réside la gloire d'Israël. » (*Lettre* 140. *n.* 19.)

Ainsi, quand il s'agit des biens du temps, ne demandons rien de déterminé, mais seulement ce que Dieu sait nous convenir, car nous ignorons ce qui nous convient. Quelquefois ce que nous croyons utile nous serait nuisible ; et ce que nous croyons nuisible nous serait d'une grande utilité. Que sommes-nous, sinon des malades ? Les malades n'ont pas a dicter au médecin les remèdes capables de les guérir. (*Disc. sur le Ps.* 53. *n.* 5.)

XIII

Les refus de Dieu sont souvent, de sa part, des actes de miséricorde.

Il est ici-bas plus d'un genre de félicités humaines, et l'on appelle malheureux quiconque perd ce qu'il aime. Les hommes n'aimant pas tous les mêmes choses, celui-là est appelé heureux qui possède l'objet de ses affections. Erreur : le bonheur vrai consiste sans doute à posséder ce que l'on aime, mais à la condition d'aimer ce qui est digne d'amour, car beaucoup sont plus malheureux en possédant ce qu'ils aiment, qu'en ne le possédant pas. C'est un malheur déjà d'aimer ce qui est nuisible ; et c'est un plus grand malheur de le posséder. Dieu agit donc dans sa miséricorde quand il nous refuse ce que nous aimons d'un amour déplacé ; et l'on ne pourrait attribuer qu'à sa colère le don qu'il nous ferait du mal que nous aimons. (*Disc.* 2. *sur le Ps*. 26. *n*. 7.)

Ce n'est pas un grand mérite, ni une grâce signalée d'être exaucé de Dieu selon nos désirs. Le tout est de voir ce que l'on demande, de voir ce que l'on obtient. Regardons comme un bien et une faveur véritable d'obtenir, non ce que nous désirons, mais ce qui nous est utile. Il y a des richesses que Dieu approuve, qu'il commande de rechercher, qu'il nous promet dans le siècle futur : demandons-les en toute confiance, et prions avec toute la ferveur possible pour nous en emparer. Voilà les grâces que Dieu accorde dans sa bonté, voilà les dons de sa miséricorde et non de sa colère. Que si nous demandons à Dieu des biens tem-

porels, demandons-les avec modération et avec crainte; laissons Dieu maître de nous les accorder, s'ils doivent nous servir, ou de nous les refuser, s'ils doivent nous nuire. (*Serm.* 354.)

Notre-Seigneur donne un grand sujet d'espérance à ceux qui se confient en lui. «Je vais à mon Père, dit-il, et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. » (Jean. 14.) S'il est allé à son Père, ce n'est donc pas pour nous laisser dans l'indigence, mais bien pour exaucer nos prières. Cependant, que signifie cette expression : « Tout ce que vous demanderez ? » Que de fidèles qui demandent sans recevoir ! Serait-ce parce qu'ils demandent mal ? Car voilà le reproche formulé par l'apôtre Jacques : « Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, ne cherchant qu'à satisfaire vos convoitises. » (Jacq. 4.) Grande bonté de Dieu de rester sourd à de telles prières, dont le succès serait suivi d'un abus criminel, et, par suite, d'un détriment grave pour le suppliant ! Et combien, dès lors, n'est-il pas à craindre, quand on prie de la sorte, que la colère de Dieu accorde ce que sa miséricorde voudrait refuser ! Prier ainsi, sous prétexte que le Seigneur a dit : « Tout ce que vous demanderez, » c'est oublier la condition dont cette promesse est accompagnée : « en mon nom. » « Tout ce que vous demanderez, » non de quelque manière que ce soit, mais « en mon nom, je le ferai. » Quel est ce nom ? Le Christ Jésus. Christ signifie Roi, Jésus signifie Sauveur. Nous serons donc sauvés, non par un roi quelconque, mais par un Roi Sauveur. D'où il résulte que l'on ne prie pas au nom du Sauveur, lorsqu'on demande des choses qui vont contre les véritables intérêts de notre salut. Et alors qu'y a-t-il d'étonnant qu'on ne soit pas

exaucé? Cependant le Christ Jésus ne laisse pas que d'être, en ce refus même, notre Sauveur, et notre Sauveur plus que jamais, puisqu'il ne nous accorde pas ce qu'il sait être contraire à notre éternelle destinée.

Lors donc que nous désirons être écoutés de Jésus-Christ, prions-le toujours en son nom, en son nom de Sauveur : gardons-nous de lui rien demander qui s'oppose à notre salut. En ce cas, s'il nous exauce, ce n'est point comme Sauveur, nom qu'il porte pour ses fidèles, mais comme juge, ayant puissance de condamner les impies. Ses fidèles peuvent lui demander tout ce qu'ils veulent en son nom de Sauveur, qui leur appartient par la foi ; et il exauce leur prière, agissant en cela comme Sauveur. Mais si, par ignorance, ils lui adressent une demande nuisible à leur salut, ils ne prient point au nom du Sauveur Jésus, et Jésus cesserait d'être Sauveur, s'il exauçait une prière ennemie de leurs intérêts éternels. Il leur est alors bien plus avantageux que Jésus repousse leurs vœux et fasse à leur égard ce que signifie son nom. Voilà pourquoi, dans son désir de nous accorder tout ce que nous lui demanderions, le Christ Sauveur a voulu être encore pour nous un charitable Maître en nous enseignant, dans l'Oraison qu'il nous a proposée pour modèle, quel devait être l'objet de nos prières. Il nous a ainsi appris que nous ne prions pas en son nom de Sauveur, quand, oubliant son nom de Maître, nous ne conformons pas nos demandes aux règles de son enseignement. (*Tr.* 73. *sur l'Év. de S. Jean.*)

XIV

C'est peu demander à Dieu que de lui demander seulement des biens temporels.

Autres sont les biens, patrimoine exclusif des bons ; autres sont les biens, communs aux bons et aux méchants. Les premiers se nomment la piété, la foi, la justice, la chasteté, la prudence, la modestie, la charité... Les seconds consistent dans l'argent, les honneurs, les dignités de ce monde, la conduite des affaires, la santé du corps ; ce sont là des biens réels, mais à la condition d'être possédés par les bons.

Il est des murmurateurs qui cherchent toujours à critiquer, jusqu'à la Providence divine, et qui feraient beaucoup mieux de rentrer en eux-mêmes, pour se considérer, se reprendre et se corriger. Ces censeurs, ces raisonneurs à courte vue, ne manquent pas d'infliger ce blâme à Dieu : Puisqu'il gouverne toutes choses, pourquoi donne-t-il les biens de la terre aux méchants eux-mêmes ? — Voudraient-ils donc qu'il ne les donnât qu'aux bons ? Attendent-ils qu'on leur fasse connaître les conseils de Dieu ? Sont-ils dignes d'en demander raison ? Trouveront-ils quelqu'un qui puisse les leur expliquer ? Savent-ils même la portée de leur question ? Les motifs de la conduite de Dieu, que l'esprit chrétien devine, ne les satisferont pas peut-être ; mais peu importe : il suffit que d'autres les comprennent et en profitent. Écoutez donc, hommes qui vous dites sages, mais dont la sagesse est renversée. En donnant les biens de la terre aux méchants, Dieu ne commet rien de répréhensible ; c'est une leçon utile qu'il daigne

nous fournir. De ce qu'il ne réserve pas cette sorte de biens aux bons à l'exclusion des méchants, ne croyons pas que Dieu reste indifférent aux choses humaines, comme le prétend une certaine impiété mortelle. Voici ce que dit cette impiété et comment elle raisonne : Si Dieu tenait les yeux ouverts sur les choses d'ici-bas, un tel aurait-il en partage les richesses, tel autre les honneurs, tel autre la puissance ? Dieu n'a donc nul souci de ce qui passe en ce monde : autrement les bons seraient seuls en possession de ces biens.

Celui que choque cette répartition des biens du temps, aurait besoin de rentrer dans son cœur et de revenir ainsi à Dieu. Car, du cœur à Dieu, il y a peu de chemin à parcourir. Mais on sort de soi-même, on s'exile de son propre cœur, on court à sa perte, lorsqu'on se laisse troubler par les choses du dehors. Chacun de nous subsiste en lui-même, et les biens dont il s'agit ne sont que des biens extérieurs qui nous entourent. L'or, l'argent, les vêtements somptueux, un nombreux domestique, les dignités, voilà autant de biens qui sont en dehors de nous. Or, si ces biens, d'un ordre inférieur, si ces biens terrestres, temporels, passagers étaient refusés aux méchants, les bons leur accorderaient une trop grande estime. En en faisant part aux méchants, Dieu nous enseigne donc à désirer des biens meilleurs.

Par ce sage gouvernement, Dieu, notre Père, semble nous dire comme à des enfants indociles à la raison : Pourquoi, dès votre lever, vous mettez-vous à prier, à genoux, le front prosterné, les yeux quelquefois pleins de larmes ? C'est pour me demander les richesses de ce siècle. Qu'arrive-t-il si je vous les donne ? Vous croyez aussitôt avoir obtenu un bien des plus précieux ; mais,

depuis, en avez-vous fait un bon usage! Auparavant, vous étiez humbles, et, à peine les possédiez-vous que vous avez, dans votre orgueil, méprisé les pauvres. Est-ce donc un bien ce qui vous a rendus plus mauvais? Vous l'étiez déjà, et, par ignorance de ce qui pouvait vous rendre pires, vous êtes venus près de moi pour solliciter ce bien si dangereux. Je vous l'ai livré pour vous éprouver, et, en le recevant, vous vous êtes connus vous-mêmes, car jusque-là, vous ne vous connaissiez point. Corrigez-vous donc : guérissez-vous en vomissant votre cupidité et en buvant la charité. Que sont ces richesses si infimes, objets de vos prières si ferventes? Ne voyez-vous pas à quels hommes je les abandonne? Si elles étaient d'un si grand prix, est-ce que je les laisserais tomber aux mains des voleurs, des traîtres, des blasphémateurs de mon nom, des comédiens infâmes et des courtisanes impudiques? Est-ce que tous ces gens-là auraient de l'or en abondance, si l'or était un grand bien? Sans doute, l'or est un bien, mais pour qui? Pour les bons qui en font un bon usage, et non pour les méchants qui en font un usage mauvais. Ainsi donc, demandez-moi des biens meilleurs, des biens d'une valeur plus haute, des biens spirituels : demandez que je me donne moi-même à vous. (*Serm.* 311.)

XV

Ce n'est pas invoquer Dieu que de lui demander seulement des biens temporels.

D'une part il est écrit : « Vous êtes très-miséricordieux pour tous ceux qui vous invoquent ; » (Ps. 85.)

et, d'autre part, en beaucoup d'endroits des Écritures : « Ils invoqueront et je ne les exaucerai pas. » (Prov. 1.) Qu'est-ce à dire, si ce n'est que, parmi ceux qui invoquent Dieu, il en est qui ne l'invoquent pas, selon ces autres paroles : « Ils n'ont pas invoqué Dieu ? » (Ps. 52.) Ils invoquent, mais ce n'est pas Dieu ; ils invoquent, ils appellent à eux ce qu'ils aiment et ambitionnent. Pourquoi la prière qu'ils adressent à Dieu ? Pour qu'il leur vienne une somme d'argent, un héritage, une dignité mondaine. Voilà, en réalité, ce qu'ils invoquent, et ils demandent à Dieu, non d'exaucer de justes désirs, mais de venir en aide à leurs convoitises. Et si Dieu ne les écoute point, il n'est plus rien pour eux, et ils disent : Combien de prières cependant n'ai-je pas répandues devant lui ! — Que lui demandiez-vous donc ? Peut-être aussi la mort d'un ennemi. Et si en même temps ce dernier demandait la vôtre ? Vous êtes tous les deux également hommes, créatures de Dieu, et ayant Dieu pour juge : il vous a entendus tous les deux, et il ne vous a exaucés ni l'un ni l'autre. Au lieu donc de vous plaindre de n'avoir rien obtenu contre votre ennemi, réjouissez-vous plutôt de ce que votre ennemi n'a pas mieux réussi à vous nuire. — Mais ce n'est pas là ce que je demandais : je demandais la vie de mon enfant, était-ce mal ? — Non, dans votre intention. Toutefois, si cet enfant a été enlevé, « de peur que la malice ne vînt à corrompre son esprit ? » (Sag. 4.) — C'était un pécheur et je voulais qu'il vécût pour se corriger. — Et si Dieu savait qu'en vivant il deviendrait pire ? Qui vous a donc appris qu'il lui était plus avantageux de vivre que de mourir ? Ah ! rentrez en vous-même, et laissez à Dieu ses jugements. — Que faire alors ? Quelle sera ma prière ? —

Celle que le Seigneur, le divin Maître vous a enseignée. Invoquez Dieu comme Dieu, aimez Dieu comme Dieu. Rien n'est meilleur que lui : c'est lui qu'il faut désirer, et prendre pour objet de votre ambition. « Je n'ai demandé, dit le Roi-Prophète, qu'une chose au Seigneur et je la rechercherai : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie ; c'est de voir les délices du Seigneur et de visiter son temple.» (Ps. 26.) Si vous voulez être l'ami de Dieu, aimez-le donc de la plus profonde sincérité de votre âme, soupirez chastement après lui ; que pour lui votre cœur soit feu et flamme ; qu'il n'ait point d'autre élan que vers lui, car il est le plus doux, le plus riche, le plus béatifiant, le plus durable des biens, le bien éternel, le bien qui ne périt point, le bien qui préserve de la mort ses possesseurs eux-mêmes. Oui, si vous invoquez Dieu comme Dieu, rassurez-vous, vous serez exaucé ; vous avez le droit de vous appliquer ces paroles : « Seigneur, vous êtes très-miséricordieux pour tous ceux qui vous invoquent. »

Le malade demande souvent au médecin des soulagements que le médecin lui refuse ; le médecin n'écoute pas son vouloir ; il n'écoute que ce qu'exige sa santé, sans pouvoir cependant être cette santé lui-même. Mais Dieu est lui-même le salut de quiconque le prend pour médecin et lui demande sa guérison. Il veut par là nous empêcher d'aimer à nouveau tout autre salut que lui, et nous faire imiter le Prophète qui lu disait : « Dites à mon âme : Je suis ton salut. » (Ps. 34.) Or, comment le dira-t-il à l'âme malade dont la volonté est contraire à la sienne, et qui ainsi ne lu permet pas de se donner à lui ? Ce ne sera qu'après avoir, par d'instructifs refus, écarté cet obstacle. Alors

Dieu entrera dans cette âme infirme, et il en deviendra le salut, la santé, le bien incomparable. Aux pécheurs qui le blasphèment chaque jour il donne des biens extérieurs, l'air qu'ils respirent, la terre qui les porte, les sources d'eau, les fruits, la vigueur du corps, les enfants, la richesse, l'abondance de toutes choses. S'il agit de la sorte envers les méchants, que ne réserve-t-il pas pour les bons, qui lui sont fidèles ! Il leur réserve, non la terre, mais le ciel. Le ciel ? oh ! que c'est peu ! Il leur réserve le don de lui-même. Le ciel est beau, sans doute ; mais le Créateur du ciel est encore plus beau. (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 8 *et* 9.)

XVI

Demandons à Dieu les biens de l'éternité plutôt que les biens du temps.

Il existe deux espèces de biens, les biens du temps et les biens de l'éternité. La santé, la richesse, les honneurs, une maison, une épouse, des enfants, et autres avantages de cette terre où nous voyageons, voilà les biens du temps. En ce qui les concerne, regardons-nous, dans l'hôtellerie de cette vie, comme des étrangers qui ne font que passer, et non comme des propriétaires qui demeurent. Les biens de l'éternité sont une vie interminable, l'incorruptible et immortelle union du corps et de l'âme, la société des Anges, la céleste cité, le séjour dans une gloire sans déclin, un Père et une patrie, un Père inaccessible à la mort, une patrie fermée à tout ennemi. Ces biens, désirons-les de toute l'ardeur de notre âme, demandons-les par une prière persévérante, formée de gémissements sin-

cères plutôt que de longs discours. Le désir est une prière continuelle, alors même que la langue garde le silence. Qui ne cesse de désirer, ne cesse de prier. La prière ne sommeille que lorsque le désir s'est refroidi. Recherchons donc avec ferveur ces biens éternels, poursuivons-les avec constance, et ne craignons pas qu'ils nous soient refusés. Ce sont des biens toujours utiles, jamais nuisibles à celui qui les possède. Il n'en est pas ainsi des biens du temps. Combien de pauvres qui jouissaient de la paix, en ont été privés ensuite par la richesse ! Combien d'ambitieux qui étaient tranquilles dans la vie privée, ont trouvé leur perte dans les honneurs publics ! Il est vrai que pour d'autres la richesse et les honneurs n'ont amené aucune déception, à cause du bon usage qu'ils en ont fait ; mais quant à ceux qui en ont abusé, il eût mieux valu pour eux qu'ils en fussent dépouillés sans retard. Aussi faut-il ne demander cette sorte de biens médiocres qu'avec une certaine mesure, et en laissant à Dieu, notre Père, le soin de nous les accorder ou de nous les refuser. En ce point, il agira comme un père prudent et affectueux agit envers son enfant encore sans expérience. Cet enfant pleure toute la journée près de lui pour qu'il lui donne un couteau, au tranchant dangereux. Mais c'est en vain : sa demande est constamment repoussée, parce que son père ne veut pas avoir à déplorer sa mort. Il en est de même si cet enfant inhabile veut que son père lui prête son cheval : il a beau verser des larmes, se lamenter, se donner des coups pour fléchir la volonté paternelle : cette volonté reste immuable, parce que l'enfant est incapable de conduire un cheval ; le cheval le renverserait et le tuerait. Ainsi de Dieu par rapport à nous

qui sommes des enfants inexpérimentés dans les choses divines. Ses refus partiels n'ont pour but que de nous conserver la totalité de notre fortune; il veut que nous croissions en âge et en sagesse, pour que nous puissions plus tard manier cette fortune en toute sécurité. En attendant, il se garde de nous donner le peu que nous lui demandons et dont la possession n'est pas sans péril. (*Serm.* 80.)

Ah! il est d'autres biens plus vrais qui nous sont promis, ceux de l'éternité. Et que sont-ils, si ce n'est Dieu lui-même, ce Bien souverain qu'on ne se lasse point de posséder, cette Beauté suprême dont la contemplation perpétuelle et pleine de délices ne produit pas la satiété, parce qu'elle rassasie toujours et ne rassasie jamais. Elle rassasie : autrement, on souffrirait de la faim; elle ne rassasie pas : autrement on éprouverait du dégoût. Qu'est-ce donc que ce bien qui ne dégoûte point et qui apaise pleinement tout désir? Qui le dira ? Mais Dieu a de quoi satisfaire ceux qui ne savent pas la manière de le dire, car s'ils croient en lui, il les mettra un jour en possession de ce bien. (*Tr.* 3. *sur l'Év. de S. Jean.*)

XVII

Demandons à Dieu Dieu lui-même.

« J'ai élevé la voix, et j'ai crié vers le Seigneur. » (Ps. 76.) Oui, mais il y en a beaucoup qui crient vers le Seigneur, pour des richesses à acquérir, pour des pertes à éviter, pour la guérison de leurs malades, pour la stabilité de leur maison, pour le bonheur dans le temps, pour les dignités mondaines, enfin même

pour cette santé du corps qui est le patrimoine du pauvre. Mais combien en est-il qui crient vers le Seigneur, pour le Seigneur lui-même ? La tendance humaine est de tout désirer du Seigneur, excepté lui. Et pourtant ce qu'il donne peut-il avoir plus de prix que ce donateur ? « J'ai élevé la voix, et j'ai crié vers le Seigneur, et il a fait attention à moi. » Dieu fait vraiment attention à qui le cherche, et non à qui par son entremise ambitionne autre chose. Il est écrit de quelques-uns : « Ils ont crié, et personne n'était là pour les sauver ; ils ont crié vers le Seigneur, et il ne les a pas exaucés. » (Ps. 17.) C'est que leur voix suppliante n'invitait pas Dieu à venir habiter dans leur cœur : leur cœur était loin de vouloir lui offrir l'hospitalité. (*Disc. sur le Ps.* 76. *n.* 2.)

Ah ! bienheureux celui dont « l'âme tressaille d'allégresse dans le Seigneur, » (Ps. 34.) parce que le Seigneur lui a dit : « Je suis ton salut ! » Celui-là ne poursuit au dehors aucune autre richesse ; il ne désire pas de se voir entouré de voluptés et de biens terrestres ; son âme aime son divin Époux d'un amour désintéressé ; elle ne lui demande pour toute joie que de le posséder ; en lui seul elle trouve ses délices. Que pourrait-elle en recevoir qui valût mieux que lui ? Où rencontrer un bien plus précieux que Celui qui est la source de tous les biens? N'est-ce donc pas ce bien-là qu'il faut demander et obtenir? Ne possède-t-on pas tous les biens, quand on le possède ? Et y a-t-il un bien quelconque que Dieu désire plus nous donner que Dieu même? Oh ! c'est lui faire injure que de solliciter de lui un autre bien, et c'est se faire tort à soi-même que de préférer la créature, alors que le Créateur aspire à se donner. Il était bien éloigné de ce manque d'amour,

le psalmiste qui disait : « Le Seigneur est ma part d'héritage. » (Ps. 15.) Choisisse ailleurs qui le voudra l'objet de ses désirs, qu'il se fasse un lot dans les choses créées: pour moi, le Seigneur est mon partage, c'est le Seigneur que j'ai choisi. Quelle sagesse de laisser Dieu nous posséder, pour pouvoir le posséder à notre tour ! Nous devenons son champ, nous devenons sa maison. Il est à la fois le propriétaire le plus utile et la plus utile propriété ; et, à ce double titre, il ne retire de notre part aucun profit pour lui-même. « J'ai dit au Seigneur : vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens. » (Ps. 15.) [*Disc.* 1. *sur le Ps*. 34. *n*. 12.]

XVIII

Dans sa bonté, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de prier pour nous : il a daigné encore nous enseigner à prier.

Dieu ne pouvait faire aux hommes un plus magnifique présent que de leur donner son Verbe, par lequel il a tout créé. Il le leur a donné pour qu'il fût leur tête, et les unît à lui comme ses membres. Depuis, le Verbe est à la fois le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, un seul Dieu avec son Père, un seul homme avec les hommes (1). Aussi, quand nous parlons à Dieu dans la prière, nous ne devons pas séparer de lui son Fils ; quand le Corps mystique de ce Fils lui adresse des supplications, il ne doit pas se séparer de sa Tête ; en

(1) En tant que formant avec eux un seul et même Corps mystique.

sorte que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, en qualité de Sauveur de son Corps, prie pour nous, prie en nous et en même temps est prié par nous. Le Christ prie pour nous, car il est notre Prêtre ; il prie en nous, car il est notre Chef ; et il est prié par nous, car il est notre Dieu. Reconnaissons donc et nos demandes en lui et ses demandes en nous. (*Disc. sur le Ps.* 85. *n* 1.)

Jésus-Christ, en effet, qui nous exauce conjointement avec son Père, a daigné prier ce Père pour notre salut. Il n'y a donc pas de félicité plus assurée que la nôtre, puisque Celui qui prie pour nous est le même qui accorde ce qu'il demande. Le Christ n'est-il pas à la fois Dieu et homme? Comme homme il prie, et il exauce comme Dieu. (*Serm.* 217.)

En écoutant la prière du divin Maître, apprenons donc à prier. Il a prié pour nous enseigner à le faire, de même qu'il a souffert pour nous apprendre à souffrir ; de même qu'il est ressuscité pour nous apprendre à espérer fermement notre résurrection. (*Disc. sur le Ps.* 56. *n.* 5.)

Ceux qui sont sous le coup d'une grave affaire, et veulent adresser une supplique au prince, cherchent pour la rédiger un jurisconsulte habile, de peur que cette supplique mal formulée, loin de leur obtenir la grâce qu'ils sollicitent, ne leur attire quelque châtiment. Or, les Apôtres, désirant adresser une requête à Dieu, et ne sachant comment aborder ce Grand Roi, dirent à Jésus : « Maître, enseignez-nous à prier. » Vous êtes notre jurisconsulte, l'assesseur, et le glorificateur de Dieu : rédigez-nous une formule de prière. Et Jésus en prit une dans le Code céleste, et la leur offrit comme modèle. (*Tr.* 7. *sur l'Év. de St Jean.*)

C'est le Fils de Dieu lui-même qui la donne comme

parfaite à ses disciples, et, en eux, à tous ses fidèles. Oh ! quel espoir n'avons-nous pas de tout obtenir avec l'Oraison dictée par un tel jurisconsulte, qui est assis à la droite du Père, pour y être notre avocat, lui qui un jour sera notre juge ! (*Serm.* 58.)

« Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. » (Jean, 15.) Si l'on demeure dans le Christ, peut-on vouloir ce qui lui déplaît, ce qui est contraire au salut, et, par conséquent, ce qui est ennemi du nom de ce Sauveur ? Ce que l'on veut, lorsqu'on demeure dans le Christ, est tout différent de ce que l'on veut sous l'inspiration de ce monde, où l'on demeure encore. Cette dernière demeure nous suggère parfois des prières dont nous ne voyons pas l'opposition avec notre salut. N'attendons pas, si nous vivons dans le Christ, qu'il exauce jamais des prières aussi nuisibles. De telles prières ne sont pas les siennes. Or, pour demeurer en lui, il importe que sa manière de prier demeure en nous : à cette condition, demandons-lui ce que nous voudrons : nous sommes sûrs de l'obtenir, parce que nous ne demanderons rien d'inconciliable avec notre demeure en lui ; rien qui ne soit conforme à sa propre prière, qui doit demeurer en nous ; rien qui soit inspiré par les convoitises et les infirmités de la chair, laquelle est maintenant incapable d'être en Jésus-Christ, car elle est encore incapable par elle-même de recevoir et de garder ses paroles.

De ces paroles divines fait partie la prière que le Sauveur nous a enseignée et qui commence par ces mots : « Notre Père qui êtes aux Cieux. » Il faut donc ne jamais nous écarter des expressions et de l'esprit de cette Oraison du Seigneur, si nous voulons avoir l'assu-

rance que toutes nos demandes nous seront accordées. Sachons bien seulement que les paroles du Maître demeurent en nous, lorsque nous accomplissons ses commandements, et que nous aimons ses promesses. Mais, si ces paroles ne restent que dans la mémoire et qu'on n'en trouve aucune trace dans la vie, la branche n'appartient plus à la vigne, parce qu'elle ne tire plus sa sève de la racine. Le Roi-Prophète établit clairement cette distinction, lorsqu'il dit : « La justice de Dieu s'étend sur les enfants des enfants, pour ceux... qui se souviennent de ses commandements, afin de les observer. » (Ps. 102.) Il en est beaucoup, en effet, qui ne s'en souviennent que pour en faire l'objet de leur mépris, de leurs dérisions et de leurs attaques. Les paroles de Jésus-Christ ne demeurent point chez de tels hommes ; ils y touchent d'une certaine manière, mais sans y adhérer. Aussi, loin d'être un titre qu'ils puissent invoquer, elles rendront témoignage contre eux. Ces paroles sont en eux, mais ils ne demeurent pas en elles : ces paroles n'y sont donc que pour servir de matière à leur jugement. (*Tr.* 81. *sur l'Év. de S. Jean.*)

XIX

C'est sur l'Oraison dominicale que doivent se régler nos prières.

L'Oraison dominicale exprime ce que nous devons désirer : il nous est défendu de demander autre chose que ce qui y est écrit. (*Serm.* 56.)

Quelles que soient les paroles que nous formions en priant, sous l'influence d'une piété véritable qui veut se manifester par la prière ou y puiser une ardeur

nouvelle, nous ne dirons jamais rien qui ne soit compris dans l'Oraison dominicale. S'il arrivait qu'une demande quelconque ne pût se concilier avec cette prière évangélique, c'est que, fut-elle licite en soi, elle aurait été inspirée par la chair. Mais il est bien difficile d'affirmer la légitimité d'une demande semblable, quand on songe qu'après notre régénération par l'Esprit, nous ne devons prier que selon l'Esprit. La fidélité à ce devoir nous empêchera toujours dans la prière d'exprimer, quoique en langage différent, des désirs qui ne reviennent pas aux désirs formulés dans l'Oraison du Seigneur.

En effet, dire à Dieu : « De même qu'aux yeux des nations vous êtes glorifié parmi nous, ainsi à nos yeux soyez glorifié parmi elles, afin qu'elles vous connaissent comme nous vous connaissons, car il n'est point d'autre Dieu que vous, Seigneur : » (Eccli. 36.) — n'est-ce pas lui dire : « Que votre nom soit sanctifié ? »

Dire à Dieu : « Dieu des vertus, convertissez-nous, montrez-nous votre face et nous serons sauvés : » (Ps. 79.) — n'est-ce pas lui dire : « Que votre règne arrive ? »

Dire à Dieu : « Dirigez mes pas selon votre parole, et faites que l'iniquité ne me domine point : » (Ps-118.) — n'est-ce pas lui dire : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ? »

Dire à Dieu : « Ne me donnez ni la pauvreté ni la richesse : » (Prov. 30.) — n'est-ce pas lui dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ? »

Dire à Dieu : « Seigneur, si j'ai fait cela, si l'iniquité est en mes mains, si j'ai rendu le mal pour le mal, que je succombe sous les coups de mes ennemis : » (Ps. 7.) — n'est-ce pas lui dire : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ? »

Dire à Dieu : « Délivrez-moi de la concupiscence de la chair, et qu'aucun désir impur ne me surprenne : » (Eccli. 23.) — n'est-ce pas lui dire : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation ? »

Enfin dire à Dieu : « Tirez-moi des mains de mes ennemis, et délivrez-moi de ceux qui s'élèvent contre moi : » (Ps. 58.) — n'est-ce pas lui dire : « Délivrez-nous du mal ? »

Que l'on parcoure ainsi les diverses prières qui se trouvent dans les Saintes Écritures, on n'en rencontrera aucune qui ne soit comprise dans l'Oraison dominicale. On peut, en priant, demander les mêmes faveurs en d'autres termes ; mais on n'est pas libre de demander des grâces différentes.

Tels sont les vœux que nous devons sans hésitation aucune soumettre au Seigneur pour nous, pour les nôtres, pour les étrangers, pour nos ennemis eux-mêmes, bien que notre cœur se porte vers les uns plus que vers les autres, selon le plus ou moins de voisinage établi par les divers degrés de parenté ou d'amitié Mais demander à Dieu d'augmenter notre fortune, ou de l'élever à la hauteur des fortunes rivales, de multiplier nos honneurs, de nous rendre illustres et puissants, — demander de pareils avantages, avec l'ardent désir de les obtenir, sans penser à les faire tourner au profit du prochain selon les préceptes de Dieu, c'est se mettre en complet désaccord avec l'Oraison dominicale. Qu'on rougisse de demander ce qu'on ne peut désirer sans honte. Que si, malgré cette honte, la cupidité l'emporte, ne serait-il pas plus opportun de chercher à secouer cette pernicieuse tyrannie, en implorant l'aide de Celui qui veut qu'on lui dise : « délivrez nous du mal ? » (*Lettre* 130. *n.* 22 *et* 23.)

XX

L'oraison dominicale nous fournit le remède de nos péchés de chaque jour.

Pour effacer les péchés peu graves, d'autant plus fréquents qu'ils sont plus légers, Dieu a établi dans son Église, pour exercer sa miséricorde, un remède que nous devons prendre chaque jour, en disant : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Ces paroles suppliantes lavent et purifient notre face et nous permettent d'approcher sans de crainte l'autel, pour participer à la chair et au sang de Jésus-Christ. (*Serm.* 17.)

C'est une bien précieuse grâce, de pouvoir, par cette prière quotidienne, payer à Dieu les dettes légères que nous contractons chaque jour vis-à-vis de lui, par suite de l'infirmité humaine, si toutefois nous avons été régénérés par le baptême de l'eau et de l'Esprit, car seuls les enfants adoptifs peuvent dirent à Dieu : « Notre Père qui êtes au ciel. » Cette prière va même jusqu'à couvrir les actes criminels qui ont souillé notre vie de fidèles, pourvu que, par la pénitence, nous soyons revenus à une vie meilleure, et que « nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés, » avec la même sincérité de cœur qui nous fait dire : « Pardonnez-nous nos offenses. » (*Enchir. c.* 71.)

Sans doute, l'Oraison quotidienne que le Seigneur nous a lui-même enseignée, d'où lui vient le nom d'Oraison dominicale, remet les fautes de chaque jour, puisque chaque jour on dit : « Pardonnez-nous nos offenses, » et que, de plus, on fait ce qui suit : « Comme

nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Mais pourquoi récitons-nous cette prière? Parce que nous avons commis des péchés, et non point pour nous encourager à en commettre encore. Par son Oraison, le Sauveur a voulu nous montrer que, malgré notre justice au milieu des ténèbres et des défaillances de la vie présente, nous ne sommes jamais sans avoir besoin de demander pardon de quelques péchés commis, et de pardonner, pour ce motif et à notre tour, quelques offenses reçues. Lors donc que le Seigneur a dit : « Si vous pardonnez aux hommes leurs fautes contre vous, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres », (Matth. 5.) ce n'est point pour que, forts de cette oraison, nous péchions sans inquiétude tous les jours, soit en abusant d'une puissance qui n'a pas à craindre la vindicte des lois humaines, soit en profitant avec adresse de l'imprévoyance de nos semblables ; mais c'est afin de nous avertir que, même innocents de tout crime, nous ne le sommes jamais de tout péché.

Il est remarquable que Notre-Seigneur n'a pas dit : Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera les vôtres, *quelles qu'elles soient*; il a dit simplement : *Vos offenses*. Qu'enseignait-il ? Une prière quotidienne. A qui ? A des disciples justifiés déjà. Ces disciples ne laissaient donc pas, malgré leur sainteté, que de commettre encore certaines fautes; mais ces fautes, évidemment, n'avaient point de gravité mortelle. Quelle n'est donc pas l'erreur de ceux qui se servent de l'Oraison dominicale pour aller tous les jours jusqu'au crime, sous prétexte que le Seigneur, en y parlant de « nos offenses », en parle d'une manière générale, sans distinction de grandes et de petites ! Mais non ; dans cette Oraison, il n'est ques-

tion que d'offenses légères, attendu que ceux à qui s'adressait le Seigneur, n'avaient plus de péchés graves à se faire pardonner de Dieu. En tout cas, et en vertu de l'Oraison dominicale, les péchés mortels, dont le flot ne peut s'arrêter que devant la pénitence, ne sont pardonnés que si l'on pardonne soi-même à ses ennemis. Les fautes moindres elles-mêmes ne sont remises qu'à cette condition : à combien plus forte raison les lourdes chaînes des péchés qui réduisent en servitude, doivent-elles, pour être allégées, et alors même qu'on aurait cessé d'en alourdir le poids, passer par cette loi nécessaire. A tout pécheur inexorable pour les manquements d'autrui à son égard, miséricorde ne sera jamais faite pour ses infidélités à l'égard de Dieu. Jésus-Christ l'affirme expressément : « Si vous ne pardonnez point leurs fautes aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus. » (Matth. 5.) [*L.* 21. *Cité de Dieu.* c. 27.]

XXI

Explication de la préface de l'Oraison dominicale.

« Vous prierez donc de cette manière : Notre Père qui êtes aux cieux. » Dans toute prière, il faut d'abord se concilier la bienveillance de celui qu'on prie, pour lui exposer ensuite ce qu'on désire obtenir. Or, c'est par la louange que l'on s'attire ce bon vouloir, et c'est au commencement de la requête qu'on la place d'ordinaire. D'après le commandement de Notre-Seigneur, elle ne doit, par rapport à Dieu, consister qu'en ces seules paroles : « Notre père qui êtes aux cieux. » Quand

on lit les saintes Écritures de l'ancienne Alliance, on y trouve, répandues sous mille formes différentes, bien des indications sur la manière de louer Dieu ; mais nulle part on ne trouve un précepte ordonnant au peuple d'Israël de dire à Dieu : « Notre Père ». Dieu n'était pour ce peuple que comme un maître qui commande à des serviteurs, c'est-à-dire, à des hommes qui vivaient selon la chair. Sans doute, après la réception de la loi, les prophètes témoignent souvent que Dieu aurait pu être le Père des Israëlites, s'ils ne s'étaient point écartés de ses commandements. Par exemple : « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. » (Is. 1.) « J'ai dit : Vous êtes des dieux et vous êtes tous les Fils du Très-Haut. » (Ps. 81.) « Si je suis votre Maître, où est la crainte que vous avez pour moi ? Et si je suis votre Père, où est l'honneur que vous me rendez ? » (Malach. 1.) Mais, dans ces passages, et dans une foule d'autres, les prophètes ne font autre chose que reprocher aux Juifs d'avoir refusé par leurs prévarications d'être les enfants de Dieu. Il n'en est pas ainsi des oracles prophétiques concernant le futur peuple chrétien ; ils annoncent que ce peuple aura Dieu pour Père, conformément à ce que dit l'Évangile : « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jean. 1), et à ce qu'ajoute l'Apôtre lorsqu'il nous rappelle l'esprit d'adoption dans lequel nous crions : « Père, Père. » (Rom. 8.)

Si nous sommes des enfants d'adoption ; si, à ce titre, nous avons droit à l'éternel héritage pour devenir cohéritiers de Jésus-Christ, ce n'est pas à nos mérites que nous le devons, mais à la grâce divine. Or, nous payons un tribut de reconnaissance à cette grâce incomparable, lorsque nous commençons notre

prière en disant : « Notre Père. » Ce nom excite la charité dans nos cœurs : qu'y a-t-il que des enfants doivent plus aimer que leur père? Ce nom excite encore, avec un sentiment d'affectueuse supplication, l'espérance de voir nos demandes exaucées, car, avant même d'en formuler aucune, il nous est accordé la faveur extraordinaire de pouvoir dire à Dieu : « Notre Père. » Que refusera-t-il aux prières de ses enfants, après ce bienfait sans pareil de la filiation divine? Ce nom, enfin, excite, chez celui qui le prononce, la plus vive attention à ne pas se rendre indigne d'un Père si auguste. Oh! qu'il est redoutable d'appeler Dieu du nom de Père, lorsqu'une vie déshonorée par des mœurs criminelles lui rendent horribles et notre présence et nos sollicitations? Quel commerce est possible entre une âme impure et le Dieu de toute Sainteté? — Quoi qu'il en soit, remercions ce Dieu, qui est aussi le Dieu de toute miséricorde, de ce qu'il exige de nous que nous l'ayons pour Père. C'est un privilège qu'il nous accorde, et qui ne réclame de nous aucune autre dépense que celle d'une volonté droite et amie du bien. (*L.* 2. *Sermon sur la mont*. c. 4.)

XXII

Grandeur de la grâce qui permet au chrétien, en commençant de prier, d'appeler Dieu son Père.

Le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous a enseigné la prière. Fils unique, il n'a cependant pas voulu rester seul : il a daigné se donner des frères. A qui commande-t-il de dire : « Notre Père qui êtes aux

cieux. » A nous tous, chrétiens. Et qui nous ordonne-t-il d'appeler notre Père, sinon son Père même? Ah! il ne nous a point par égoïsme refusé la joie de ce nom si plein de douceur. Quelquefois les parents d'un, de deux ou de trois enfants, craignent d'en avoir davantage, pour ne point exposer les premiers à l'indigence. Mais, comme l'héritage qu'il nous a promis peut être le partage d'un grand nombre et sans détresse pour personne, le Fils unique y a convié tous les peuples, toutes les nations, et c'est ainsi qu'il s'est donné une multitude innombrable de frères, et ces frères disent comme lui : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Dite par les chrétiens, nos devanciers, cette sublime parole sera dite encore par les chrétiens qui viendront après nous. Oh! que de frères le Fils unique s'est donnés par sa grâce, en faisant ses cohéritiers de tous ceux pour lesquels il a enduré la mort! En ce monde, nous avions déjà un père et une mère; mais la vie que nous en avions reçue n'était qu'une vie de douleurs pour aboutir enfin à la mort : maintenant, nous avons un autre Père, c'est Dieu, et une autre mère, c'est l'Église, et à ce père et à cette mère nous devons d'être nés pour la vie éternelle. Ah! n'oublions jamais de qui nous sommes les fils en tant que chrétiens, et portons nos vertus à la hauteur d'une telle parenté!

Nous avons un Père dans le ciel : considérons donc combien pure doit être notre vie sur la terre. L'honneur d'avoir pour Père Dieu lui-même nous impose le devoir de chercher sans cesse à nous rendre dignes de l'héritage qu'il nous destine.

Et parce que, rois et sujets, riches et mendiants, maîtres et serviteurs, nous disons tous également à Dieu : « Notre Père, » considérons-nous tous comme

des frères, sans distinction de naissance et de rang. Le serviteur est, en vérité, le frère de son maître, le pauvre est le frère du riche; le soldat est le frère de son capitaine; le sujet est le frère de son roi. Que les supérieurs ne méprisent donc pas leurs inférieurs: ces inférieurs, le Christ, Roi des rois, ne les a point dédaignés, et il les a fait entrer aussi dans sa fraternité divine. Les chrétiens répandus ici-bas peuvent être d'un sang plus ou moins illustre ou obscur: n'importe, c'est un seul et même Père qu'ils invoquent, et ce Père est aux cieux. Il est aux cieux: là est donc l'héritage qu'il nous réserve, et que, par un privilège qui n'appartient qu'à lui, il possèdera éternellement avec nous. Cet héritage, il nous le donnera; il ne nous l'abandonnera point forcément par sa mort. Dieu ne meurt pas: il vit à jamais; à jamais il reste où il est; et c'est là qu'il nous appelle et qu'il nous attend. (*Serm.* 58 *et* 59. *passim.*)

XXIII

Parallèle des sept demandes de l'Oraison dominicale avec les sept dons du Saint-Esprit et les sept béatitudes évangéliques.

Le don de Crainte rend bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'il leur assure le royaume des cieux. Il faut donc demander que, parmi les hommes, le nom de Dieu soit sanctifié par cette crainte chaste qui demeure pour les siècles des siècles.

Le don de Piété rend bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont en héritage la terre des vivants. Il importe donc de demander que le règne de Dieu arrive, soit en nous pour nous communiquer la douceur et

nous préserver de la révolte ; soit du ciel sur la terre dans tout l'éclat de l'avènement du Seigneur, alors qu'il nous comblera d'allégresse et de gloire en nous disant : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » (Matth. 25). En ce jour, nous pourrons nous écrier, à la suite du Prophète : « Mon âme sera glorifiée dans le Seigneur : que les doux m'entendent et partagent ma joie. » (Ps. 33.)

Le don de Science rend bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Il est donc nécessaire de demander que la volonté de Dieu se fasse sur la terre comme au ciel. Lorsque, en nous, la terre du corps sera soumise au ciel de l'esprit dans une paix entière et parfaite, nous n'aurons plus de larmes à répandre. Ici-bas, il n'y a véritablement qu'un seul sujet de tristesse : c'est la lutte de la chair contre l'esprit, cette lutte dont se plaignait l'Apôtre en ces termes si douloureux : « Je sens dans mes membres une loi qui combat contre la loi de mon esprit. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. 7.)

Le don de Force rend bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. De là l'obligation de demander à Dieu qu'il nous donne aujourd'hui notre pain de chaque jour, afin que, nourris et fortifiés, nous puissions parvenir au lieu du divin et parfait rassasiement.

Le don de Conseil rend bienheureux les miséricordieux, parce qu'à leur tour ils obtiendront miséricorde. Pardonnons donc à ceux qui nous offensent, pour avoir le droit de demander à Dieu de nous pardonner nos péchés contre lui.

Le don d'Intelligence rend bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. De quelle nécessité n'est-il donc pas que nous demandions à ce Dieu de ne point nous laisser entrer en tentation, et tomber ainsi dans cette duplicité de cœur qui empêche de poursuivre purement et simplement le Bien suprême, le Bien éternel, digne d'être la fin de toutes nos actions, et qui précipite après les biens térrestres, périssables et corrupteurs. Ah! si l'on savait triompher des séductions flatteuses de cette sorte de biens, si l'on savait repousser les joies et le bonheur perfides que ces biens promettent et qu'y attachent la plupart des hommes, on triompherait encore et sans peine des tentations provoquées par ces accidents de la vie que l'on regarde généralement comme de grands et désespérants malheurs.

Enfin le don de Sagesse rend bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu. Prions donc pour être délivrés du mal, car cette délivrance nous établira dans la sainte liberté des enfants de Dieu, et nous permettra de crier dans l'esprit d'adoption : « Père, Père. » (*L. 2. Serm. sur la mont. c.* 11.

XXIV

Que votre nom soit sanctifié.

Pourquoi demander que le nom de Dieu soit sanctifié? N'est-il pas saint par lui-même? Dans cette première demande de l'Oraison dominicale, ne semble-t-il pas que nous prions Dieu pour lui plutôt que pour nous? Mais non, cette demande, si nous l'entendons bien, est toute dans notre intérêt. Elle exprime

un désir des plus nécessaires : c'est que le nom de Dieu, par essence toujours saint, soit respecté comme tel dans notre cœur ; c'est qu'il y reçoive l'adoration due à sa sainteté; c'est qu'il n'y devienne jamais un objet d'insulte et de mépris. Il est manifeste que, en exprimant un tel désir, nous demandons notre propre bien, car le mépris du nom de Dieu serait un malheur, non pour Dieu, mais pour nous. (*Serm.* 56.)

Le nom de Dieu est sanctifié en nous, lorsqu'il nous rend saints. Nous ne l'avons pas toujours été, et c'est par ce nom divin que nous le devenons. Ici nous ne souhaitons aucun bien à Dieu, puisqu'il est inaccessible à tout mal; mais nous nous souhaitons à nous-mêmes un bien des plus précieux, qui est notre propre sanctification. (*Serm.* 57.)

Nous souhaitons encore que le nom de Dieu soit reconnu par tous les hommes, que tous les hommes aient une connaissance parfaite de ce nom, de manière à mettre sa sainteté au-dessus de tout ce qui est saint, et à ne rien tant redouter que d'outrager sa Majesté infinie. Il est écrit que « Le Seigneur est connu dans la Judée, et que son nom est grand dans Israël. » (Ps. 75.) Il ne s'ensuit pas que Dieu est plus ou moins grand dans une contrée que dans une autre. Son nom est grand partout où il reçoit le respect exigé par sa Grandeur; il est saint partout où on le prononce avec vénération et crainte de l'offenser. Et c'est à quoi l'Église travaille sans cesse, en répandant la foi évangélique chez les différentes nations du monde, et avec elle un culte profond pour le nom du vrai Dieu. Voilà le ministère que lui a confié le Sauveur. (*L.* 2 *Serm. sur la mont. c.* 5.)

« Tout est pur, dit l'Apôtre, pour ceux qui sont purs ;

mais, pour les impurs et les infidèles, rien n'est pur. » Pourquoi ? « Parce que chez eux impur est l'esprit, impure la conscience. » (Tit. 1.) Si pour eux rien n'est pur, Dieu ne l'est pas non plus, à moins de supposer qu'il paraît pur à ceux qui blasphèment son nom tous les jours. S'il leur paraît pur, il ne peut que leur plaire ; s'il leur plaît, ils doivent le louer. Mais, au contraire, ils blasphèment son nom : c'est qu'il leur déplaît, et, en ce cas, comment serait-il pur à leurs yeux ? Que demandons-nous donc, en disant : « Que votre nom soit sanctifié ? » Nous demandons que le nom de Dieu soit saint pour ceux qui, ne le connaissant pas encore, à cause de leur infidélité, ne glorifient, ne sanctifient pas Celui qui est saint par lui-même, en lui-même et dans ses saints. Nous faisons cette prière pour l'univers entier, pour tous les peuples dans les assemblées desquels on soutient que Dieu manque de droiture et qu'il ne juge pas selon la justice. Nous voulons que tous les hommes se corrigent, qu'ils redressent leur cœur sur la suprême rectitude du Dieu véritable, qu'ils s'attachent à lui, et que, cessant désormais d'être ses ennemis, ils en éprouvent les bienfaits, selon cette parole : « Que le Dieu d'Israël est bon, pour les hommes au cœur droit ! » (Ps. 72.) [*Disc.* 1. *sur le Ps.* 103. *n.* 3.]

XXV

« Que votre règne arrive. »

Le règne de Dieu est éternel ; il n'a pas eu de commencement, il n'aura point de fin. Aussi est-ce encore pour nous, et non pour Dieu que nous formulons cette

seconde demande dans l'Oraison dominicale : « Que votre règne arrive. » Notre désir, exprimé par ces paroles, c'est de devenir nous-mêmes les fidèles sujets de Dieu, en lui permettant, par notre foi, d'établir de plus en plus sa royauté sur notre âme, de sorte que tous les vrais chrétiens, en vertu du sang répandu par le Fils unique, formeront le royaume divin. Ce sera lorsque le Sauveur, après la résurrection des morts, apparaîtra lui-même dans tout l'éclat de sa puissance. Alors, il séparera les élus d'avec les réprouvés, en mettant les uns à sa droite, les autres à sa gauche ; et il dira aux premiers : « Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume. » Voilà ce que nous désirons en disant : « Que votre règne arrive. » Pour qui, sinon pour nous ? Sachons toutefois mériter maintenant d'être du nombre des élus. Car, si nous sommes parmi les réprouvés, le royaume de Dieu arrivera pour d'autres que nous. Oh ! soyons donc de dignes membres du Christ, afin que son royaume nous arrive. Ce royaume, d'ailleurs, ne peut tarder à venir. Est-il à croire qu'il faille encore attendre autant de siècles qu'il s'en est écoulé ? « Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure, » dit l'Apôtre saint Jean. (1. Jean 2.) Il est vrai que cette heure, par rapport au grand jour qu'elle précède, est longue, et s'est composée déjà de nombreuses années. N'importe : rappelons-nous, pour nous tenir prêts, que nous avons à veiller, à dormir, à nous lever enfin pour régner. C'est maintenant le temps de la veille ; la mort sera notre sommeil ; et après nous ressusciterons, afin de régner éternellement.

« Les montagnes tressailliront de joie en présence du Seigneur, parce qu'il vient, parce qu'il vient juger

la terre. » (Ps. 97.) Ces montagnes, ce sont les saints, ces grands hommes qui se sont élevés par l'esprit : ces montagnes-là se réjouiront, lorsque le Seigneur viendra juger la terre. Mais il en est d'autres qui alors trembleront d'effroi : montagnes de malice, montagnes d'orgueil. Seules les montagnes saintes seront dans l'allégresse, quand le Seigneur viendra. Pourquoi viendra-t-il? « Pour juger la terre selon la justice, et les peuples selon l'équité. » (Ibid.) Que les saints se réjouissent donc, car il ne jugera pas injustement. Le juge ne sera pas un de ces hommes qui ne sauraient plonger leurs regards dans les consciences : autrement, les innocents eux-mêmes auraient sujet de craindre qu'il ne se trompât : au lieu d'une glorieuse récompense méritée, il pourrait les condamner au châtiment. Mais non ; le juge à venir est infaillible. Que les montagnes de sainteté exultent donc d'espérance : ce juge, loin de les condamner, répandra sur elles seules sa consolante lumière, à la grande épouvante, au grand désespoir des montagnes d'iniquité.

D'ici-là, est-il nécessaire que les pécheurs soient saisis de tremblement ? Oui, sans doute, à moins qu'ils ne préfèrent goûter les joies de la conversion. Maintenant, il est en leur pouvoir de décider de quelle manière ils veulent attendre le Christ. S'il diffère sa venue, c'est pour n'avoir pas à les condamner, quand il viendra. Il ne vient pas encore : il est au ciel, et ils sont sur la terre ; il retarde son avènement : doivent-ils, pour cela, retarder leur repentir ? Son avènement sera dur pour les cœurs durs ; il sera doux pour les chrétiens pieux. Aux pécheurs donc de voir à présent ce qu'ils sont. Durs de cœur, qu'ils tremblent ; amis de la piété, qu'ils se réjouissent de ce que le Seigneur

doit venir. Ils sont chrétiens, et il leur arrive souvent de dire : « Que votre règne arrive. » S'ils ne se corrigent, ce sont des insensés qui prient contre eux-mêmes, en demandant la venue d'un juge qui sera si redoutable pour eux. (*Disc. sur le Ps.* 97. *n.* 9.)

XXVI

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

Supprimons cette troisième demande : Dieu ne fera-t-il plus sa volonté? Souvenons-nous de ces paroles du symbole : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant. » S'il est tout-puissant, pourquoi demander que sa volonté s'accomplisse ? C'est pour qu'elle s'accomplisse en nous, sans aucune résistance de notre part. De sorte que, ici encore, nous prions pour nous, et non pour Dieu. La volonté divine, même non accomplie par nous, ne laisserait pas que de s'accomplir en nous. Elle s'accomplira d'elle-même *dans* les élus qui s'entendront dire : « Venez, les bénis de mon Père ; » elle s'accomplira d'elle-même aussi *dans* les réprouvés à qui le Juge dira : « Allez au feu éternel. » Mais autre chose est qu'elle s'accomplisse *par* nous : il y va de notre salut, et c'est là le sens de notre demande. Infailliblement, la volonté de Dieu se fera en nous, pour notre bonheur ou notre malheur ; mais il est de notre intérêt qu'elle soit faite par nous, afin qu'un jour elle nous béatifie. O mon Dieu, que votre volonté se fasse donc « sur la terre comme au ciel ! » Nous ne disons point : « par la terre et par le ciel, » car ce que nous faisons nous-mêmes, Dieu le fait en nous ; notre

action ne saurait jamais être indépendante de la sienne. Pour lui, il peut, en agissant en nous, se passer de notre coopération. Mais comment exercer notre activité propre, si l'activité divine refusait d'y concourir? C'est ainsi seulement que la volonté de Dieu se fait sur la terre comme au ciel. Oh! dans le ciel, avec quelle obéissance les Anges ne l'accomplissent-ils pas! Qu'il en soit ainsi sur la terre, parmi nous tous qui l'habitons!

Il y a aussi le ciel de l'esprit et la terre de la chair. Lorsque nous disons comme l'Apôtre, si toutefois nous sommes en droit de le dire : « Par l'esprit, j'obéis à la loi de Dieu, et par la chair, hélas ! à la loi du péché, » (Rom. 7.) la volonté divine s'accomplit dans le ciel, et pas encore sur la terre. Mais, quand la chair aura été mise d'accord avec l'esprit; quand la mort aura été tellement absorbée dans sa victoire (1. Cor. 15), qu'aucun désir charnel ne restera pour fatiguer l'esprit de ses obsessions; quand le cœur n'aura plus d'assauts à repousser; quand n'aura plus de raison d'être cette plainte de Paul : « La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair », et leur hostilité empêche de faire ce que l'on voudrait (Gal. 5.); quand, toute lutte cessant, toute concupiscence s'étant changée en charité, notre corps ne sera plus rebelle à l'âme, et n'offrira rien qui ait besoin d'être dompté, contenu, comprimé; quand, en un mot, toutes nos puissances se dirigeront également par une commune entente vers la justice: alors, en nous tous, la volonté de Dieu s'accomplira sur la terre comme au ciel, dans la chair comme dans l'esprit. Demander cet accomplissement des divins vouloirs, c'est demander notre perfection.

Dans l'Église, on peut distinguer aussi un ciel formé

par les chrétiens chez qui l'esprit domine, et une terre formée par les hommes charnels. « Seigneur, que votre volonté se fasse donc sur la terre comme au ciel. » Que les hommes charnels, revenus de leur égarement, vous servent et vous obéissent comme les chrétiens spirituels !

Enfin, l'Église, voilà un autre ciel ; ses ennemis, voilà une autre terre, et ses ennemis sont aussi les nôtres. Or, nous sommes tenus de prier pour nos ennemis. « Seigneur, que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel. » Que nos ennemis croient en vous, et partagent notre foi ; qu'ils vous aiment, qu'ils renoncent à leur inimitié. Ils sont la terre, et ils nous persécutent : qu'ils deviennent le ciel, et ils seront avec nous ! (*Serm.* 56.)

N'oublions pas ces diverses interprétations de la troisième demande de l'Oraison dominicale. Telles sont les grâces que par elle nous désirons obtenir du Père. (*Serm.* 57.)

XXVII

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

En priant le Père céleste de nous donner aujourd'hui notre pain quotidien, nous confessons que nous sommes ses mendiants. N'en rougissons pas : si riche que soit un homme sur la terre, il n'en est pas moins un pauvre pour Dieu. Le mendiant frappe à la porte du riche ; mais le riche, à son tour, est obligé de frapper à la porte du Riche par excellence. Sollicité, il est encore solliciteur ; s'il ne manquait de rien, il n'importunerait pas de ses prières les oreilles du Seigneur.

Et de quoi le riche a-t-il besoin ? Faut-il craindre de le dire ? Il a besoin de son pain de chaque jour. Ne doit-il pas son abondance à la libéralité divine ? Que lui resterait-il, si Dieu retirait sa main ? Combien, après s'être endormis au sein de l'opulence, se sont trouvés pauvres à leur réveil ! Et lorsque la richesse ne trahit pas son maître, c'est à la miséricorde divine et non à la puissance humaine qu'on doit attribuer cette fidélité. (*Serm.* 56.)

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Cette demande peut avoir simplement pour objet de nous obtenir la nourriture de chaque jour au moins suffisante, si elle n'abonde pas. Notre-Seigneur veut que nous disions « de chaque jour », tant que dure « l'aujourd'hui » de notre vie. Chaque jour, en effet, nous continuons à vivre, et, tour à tour, à manger et à éprouver la faim. Que Dieu nous donne donc notre pain quotidien ; qu'il subvienne à toutes les exigences premières de notre aujourd'hui ; qu'avec le pain qui alimente, il nous procure le vêtement nécessaire pour nous couvrir, et un toit pour nous servir d'abri. Là doivent se borner nos désirs, selon la recommandation de l'Apôtre : « Nous n'avons rien apporté en ce monde ; nous ne pourrons, non plus, en rien emporter. Ayant donc de quoi nous nourrir et nous couvrir, sachons nous en contenter. » (1. Tim. 6.) Détruisons l'avarice, et assez riche sera la nature. (*Serm.* 58.) Ce serait une effronterie de demander à Dieu des richesses ; mais il n'y a point de témérité à lui demander le pain de chaque jour. Autre chose est le pain, soutien de la vie ; autre chose est l'or, aliment de l'orgueil. (*Serm.* 56).

Père, qui êtes au ciel, vous nous prodiguerez les biens infinis de l'éternité : accordez-nous donc les biens

du temps, beaucoup moins précieux. Vous nous avez promis un royaume là-haut : ne nous refusez pas les moyens de subsister ici-bas. Près de vous, nous jouirons d'une gloire éternelle : donnez-nous de quoi soutenir notre existence passagère, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. — « Nous disons « aujourd'hui » et « de chaque jour », c'est-à-dire, pendant cette vie. Mais, une fois cette vie écoulée, demanderons-nous encore notre pain de chaque jour ? Alors, il n'y aura plus lieu de dire « chaque jour », mais uniquement « aujourd'hui ». Maintenant, chaque jour s'écoule et fait place à un autre : alors ce ne sera plus qu'un jour, le jour éternel.

Cette quatrième demande de l'Oraison dominicale, qui s'entend d'abord du pain nécessaire au corps, doit s'entendre aussi de la nourriture non moins indispensable à l'âme. Tout fidèle connaît cette nourriture spirituelle : ils la reçoivent à l'autel de Dieu. C'est encore un pain de chaque jour qu'il faut demander pour vivre selon l'esprit. Il est de chaque jour, il relève du temps que nous traversons, car nous n'aurons plus à le recevoir, lorsque nous serons réunis au Christ et que nous régnerons avec lui. L'Eucharistie est donc notre pain quotidien, et nous devons prendre cet aliment, de manière que du corps il pénètre jusqu'à l'âme pour la sustenter. Sa vertu propre est de produire l'unité, de nous unir si étroitement à Jésus-Christ que nous lui soyons incorporés comme ses membres, et qu'ainsi nous devenions ce que nous recevons. Telle est la condition pour que cette divine nourriture soit vraiment notre pain de chaque jour. (*Serm.* 57.) Avec la grâce de Dieu vivons donc de façon à n'être point privés de ce Pain de l'autel. En demandant ce Pain, nous deman-

dons en même temps la sainteté de vie que sa manducation réclame.

La parole de Dieu, que l'Église annonce tous les jours, est aussi un pain. De ce qu'elle n'est pas le pain du corps, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas un pain pour l'âme, un pain, par conséquent, auquel s'applique encore la quatrième demande de la prière du Seigneur.

Mais, après cette vie, nous ne chercherons plus le pain que réclament nos membres affamés ; nous n'aurons plus besoin du Sacrement de l'autel, parce que nous serons avec ce Christ dont nous recevons le corps ; il ne sera plus nécessaire d'entendre ou de lire les divins enseignements. Nous verrons le Verbe de Dieu lui-même, ce Verbe par qui toutes choses ont été faites, ce Verbe qui est l'aliment, la lumière et la sagesse des Anges, et dont ces Esprits célestes, sans le secours d'aucune langue plus ou moins difficile et embarrassée, contemplent la simplicité infinie, l'infinie plénitude, et célèbrent la gloire sans jamais se lasser. « Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, ô mon Dieu : ils vous loueront dans les siècles des siècles. » (Ps. 83.) [*Serm.* 59.]

XXVIII

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Nous disons ensuite : « Pardonnez-nous nos offenses. » Disons-le souvent, car rien n'est plus réel que notre condition de pécheurs. Qui peut vivre dans un corps

mortel sans offenser Dieu ? Qui peut vivre ici-bas sans avoir besoin de pardon ? Il est possible à tout homme de s'enfler d'orgueil : il lui est impossible de se justifier. Évitons donc la superbe arrogance du pharisien qui monta au temple pour vanter ses mérites et cacher ses blessures. Le publicain y monta, conduit par un autre motif : « Seigneur, dit-il, soyez-moi propice, car je suis un pécheur. » (Luc. 18.) Voilà la prière que le divin Maître a enseignée à ses disciples, à ses Apôtres, aux chefs eux-mêmes du troupeau dont nous faisons partie. Si les béliers doivent prier pour la rémission de leurs fautes, que feront les agneaux, dont il est écrit : « Apportez au Seigneur les petits des béliers ? » (Ps. 28.)

Il y a une rémission des péchés qui ne s'accorde qu'une fois, dans le saint baptême ; il en est une autre qui s'accorde durant tout le cours de la vie, dans l'Oraison dominicale, où il nous est commandé de dire : « Pardonnez-nous nos offenses. » Dieu a conclu ici avec nous un pacte, une convention ; il a rédigé un écrit à valoir pour toujours, où il est stipulé que, pour obtenir son pardon, nous dirons nous-mêmes : « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Quiconque donc veut dire avec fruit ; « Pardonnez-nous nos offenses, » doit dire avec sincérité : « Comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » S'il ne le dit pas, ou s'il le dit avec mensonge, la première partie de la demande reste sans effet. (*Serm.* 58.) Pardonnez, nous dit le Seigneur, et je pardonnerai moi-même. Vous n'avez point pardonné : c'est vous qui arrêtez mon pardon, ce n'est pas moi. (*Serm.* 56.)

Dieu n'a offensé personne, et cependant, sans rien devoir, il ne refuse pas de pardonner. A ce compte et

à plus forte raison, celui dont Dieu n'exige plus les dettes est obligé de remettre à ses frères celles qu'ils ont contractées vis-à-vis de lui. (*Serm.* 57.)

Un chrétien peut-il se plaire à la colère et à la vengeance? Le Christ ne s'est pas encore vengé; il n'a pas, non plus, vengé encore ses martyrs. Dans sa divine patience, il attend que les ennemis de son nom et de ses saints se convertissent. Qui sommes-nous donc pour chercher à nous venger? Si Dieu voulait se venger, que deviendrions-nous? Il ne nous a jamais causé le moindre tort; de plus, il supporte, il est prêt à oublier nos torts envers lui; et nous, qui multiplions sans cesse nos péchés contre sa loi, nous aurions faim et soif de vengeance! Pardonnons donc, et pardonnons du fond du cœur. Si la colère s'est emparée de notre âme, gardons-nous de pécher en la nourrissant. « Si vous entrez en colère, dit le prophète, ne péchez point. » (Ps. 4.) Hommes faibles, la colère peut triompher de nous: mais pourquoi l'entretenir dans notre cœur, et l'y conserver à notre grand détriment, au lieu de la repousser avec l'arme du pardon fraternel? Si notre demeure renfermait des scorpions, ou des aspics, que ne ferions-nous pas pour chasser ces hôtes dangereux et vivre chez nous en pleine sécurité? Eh bien, lorsque les colères vieillissent dans une âme, elles deviennent autant de scorpions, autant de serpents au poison mortel, et nous ne prendrions pas soin d'en purifier notre cœur, qui est la maison de Dieu! Soyons donc fidèles à cette condition qui nous est imposée: « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Alors il nous sera permis de dire avec une assurance entière: « Pardonnez-nous nos offenses. » (*Serm.* 58.)

XXIX

« Ne nous laissez pas succomber à la tentation. »

C'est maintenant le jugement du monde ; c'est maintenant que le prince de ce monde sera jeté dehors. » (Jean. 12.) Suit-il de là que le démon ne tente aucun fidèle ? Il les tente, il ne cesse de les tenter. Mais grande est l'indifférence entre un règne intérieur et une attaque extérieure. L'ennemi assiège quelquefois une place forte, sans parvenir cependant à s'en emparer. Les traits de l'enfer peuvent arriver jusqu'à nous ; mais, nous dit l'Apôtre, avec la cuirasse et le bouclier de la foi, on les rend inoffensifs. (1. Thess. 5.) Que s'ils viennent à blesser, le Médecin est là pour nous guérir. A ceux qui combattent s'adressent ces paroles : « Je vous écris ces choses, pour que vous ne péchiez point ; » (1. Jean. 2.) et à ceux qui sont blessés s'applique cet autre passage : « Si quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ le Juste : il est lui-même la victime de propitiation pour nos péchés. » (Ibid.) Et, en effet, que demandons-nous à Dieu, lorsque nous lui disons : « Pardonnez-nous nos offenses ? » Qu'il guérisse nos blessures. Et que lui demandons-nous, lorsque nous ajoutons : « Et ne nous laissez pas succomber à la tentation ? » Que cet esprit de ténèbres qui nous dresse des embûches ou qui nous attaque extérieurement, ne puisse forcer nos portes, ni triompher de nous par aucun de ses artifices, par aucune de ses violences. Si redoutables que soient ses machines

de guerre, tant qu'il n'est pas maître du cœur habité par la foi, il est chassé dehors. (*Tr.* 52 *sur l'Év. de S. Jean*).

Ne craignons point les ennemis extérieurs : sachons nous vaincre, et nous aurons vaincu le monde. Que peut contre nous un tentateur étranger, que ce soit le démon ou un de ses ministres ? Impuissant est l'homme qui, pour nous séduire, nous propose un gain illicite, s'il nous trouve exempts de toute avarice. Dans le cas contraire, la perspective du gain nous enflamme, et nous nous laissons prendre à cet appât perfide. Pour être vainqueurs de tant d'autres séductions extérieures, nous n'avons qu'à combattre contre nos passions intimes, et cela sans relâche, sous les regards du Dieu qui nous a régénérés, qui est notre Juge et nous prépare la couronne. Car, s'il ne vient à notre secours, s'il nous abandonne à nos propres ressources, notre défaite est assurée. De là cette demande nécessaire : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » (*Serm.* 57.)

Satan est l'auteur de certaines tentations, non par sa puissance propre, mais par la permission de Dieu, dont la justice punit ainsi les hommes de leurs péchés, ou dont la miséricorde veut ainsi les éprouver et les exercer dans la vertu. Il existe diverses sources de tentations, les tentations sont diverses pour ce motif, et il importe de savoir en distinguer la nature. Satan poussa Judas à vendre son Maître ; la frayeur fit de Pierre un renégat. Il y a aussi des tentations qui proviennent de notre pauvre humanité, lorsque, par exemple, malgré de bonnes intentions, et entraîné par la fragilité humaine, on se trompe dans un conseil donné ; lorsque encore, en voulant ramener un frère

au bien, on s'emporte contre lui un peu au delà des bornes de la patience chrétienne. Ce sont là des tentations caractérisées par l'Apôtre en ces termes : « Qu'il ne vous arrive que des tentations qui tiennent à l'humanité. » Et il ajoute : « Or Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces ; mais il vous fera profiter de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer. » (1. Cor. 10.) Cette doctrine nous montre suffisamment que nous n'avons pas à demander à Dieu de n'être point tentés, mais de ne pas être induits en tentations, en des tentations tellement violentes qu'il nous devient impossible d'y résister. Enfin, il est des tentations qui procèdent ou des prospérités ou des adversités de cette vie et auxquelles il est funeste de succomber. Tout cœur inaccessible au charme séducteur d'une heureuse fortune, ne le sera pas moins aux coupables impulsions du malheur. (*L.* 2. *Serm. sur la mont. c.* 9.)

XXX

« Mais délivrez-nous du mal. »

Telle est la septième et dernière demande de l'Oraison dominicale. Il nous faut prier, en effet, non seulement pour être préservés du mal possible, ce qui est l'objet de la sixième demande, mais encore pour être délivrés du mal qui nous tient captifs. Avec ces deux grâces reçues, n'y aura-t-il plus de tentations à craindre, plus d'écueils à redouter ? Pendant cette vie qui nous enveloppe de mortalités, tristes fruits de la séduction du serpent, nous ne saurions jouir d'un état si heureux ; cet état est pour l'avenir l'objet de notre

espérance. Toutefois, même ici-bas, nous pouvons obtenir de Dieu la sagesse qui consiste à fuir, par une extrême vigilance, ce que défendent les lois divines, et à poursuivre avec toute l'ardeur de la charité ce que ces lois nous indiquent comme le digne but de nos désirs. Ce but, nous l'atteindrons, après avoir été déchargés du poids de notre mortalité ; nous l'atteindrons alors, si nous avons pratiqué cette sagesse ; alors nous entrerons en jouissance de la béatitude parfaite.

Cette sagesse n'en est que le commencement : puisse-t-elle, sur la terre, diriger si bien nos efforts que nous possédions un jour la plénitude de ce bonheur ! (*L.* 2. *Serm. sur la mont. c.* 9.)

« Délivrez-nous du mal. » Demander à être délivré du mal, c'est attester qu'on vit sous l'empire du mal. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : « Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais. » (Éph. 5.) Or, « Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours heureux ? » (Ps. 33.) Qu'il accomplisse ce qui suit : « Préserve ta langue du mal, et tes lèvres des discours artificieux ; éloigne-toi du péché, et pratique le bien ; cherche la paix et poursuis-la toujours. » C'est ainsi qu'on échappe aux mauvais jours, et que l'on obtient l'objet de cette demande : « Délivrez-nous du mal. » (*Serm.* 58.)

Est-il besoin d'examiner autour de nous pour savoir de quel mal nous sommes délivrés ? Ne portons pas au loin le regard de notre esprit. Rentrons dans notre cœur, et considérons-nous avec attention. Ne sommes-nous pas encore mauvais ? Lors donc que Dieu nous délivre de nous-mêmes, il nous délivre du mal. (*Serm.* 256.)

« Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant. »

(Ps. 139.) Il ne s'agit pas ici de cet ennemi, de ce voisin incommode et puissant, de ce collègue, de ce concitoyen qui nous fait tant souffrir ; il n'est pas question, non plus, du voleur qui guette notre bien : ces paroles du psalmiste s'appliquent à notre propre malice. Cessons d'être méchants pour nous-mêmes, prions Dieu de nous délivrer de nous-mêmes. Lorsque, dans sa miséricorde, le Seigneur nous rend bons de mauvais que nous étions, ne nous affranchit-il pas de notre méchanceté personnelle ? Dès lors, voici une vérité absolument certaine et incontestable : une fois délivrés de l'homme méchant que nous portons en nous, la méchanceté des autres hommes, quelle qu'elle soit, sera incapable de nous atteindre et de nous nuire. (*Serm.* 297.)

APPENDICE

FÊTES FIXES

VISITATION DE LA T. S. VIERGE

Apprenons de Marie à glorifier le Seigneur.

Après que l'Ange l'eut proclamée bénie entre toutes les femmes, Marie, remplie de l'Esprit-Saint, nourrie de la plénitude de Dieu, se rendit chez sa cousine Élisabeth. A son arrivée, Jean tressaillit dans le sein de sa mère ; Élisabeth s'humilia devant la Mère de son Seigneur qui daignait la visiter ; et la bienheureuse Vierge d'entonner aussitôt ce magnifique chant de louanges : « Mon âme rend gloire au Seigneur, et mon esprit a tressailli dans le Dieu de mon salut. »

Qu'est-ce que glorifier le Seigneur ? Est-ce ajouter à sa gloire ? Non, la créature ne saurait augmenter la gloire de son Créateur. Glorifier Dieu consiste uniquement pour nous dans l'adoration de sa Grandeur infinie, et dans l'exaltation de son Nom. Dieu veut

bien accepter de notre part ce zèle glorificateur. Mais pourrons-nous jamais nous en acquitter comme Marie, dans le sein de laquelle le Verbe s'est revêtu de notre chair pour nous sauver ? Cependant, tout en ne possédant ce Verbe en nous-mêmes que par la foi, ne laissons pas de le produire au dehors en publiant ses bienfaits, ne laissons pas de le glorifier par notre amour.

Rien n'est plus désirable et plus salutaire que de concevoir dans notre âme par la foi le Verbe de Dieu, puis de l'enfanter, pour ainsi dire, et de le nourrir, en nous souvenant avec une profonde reconnaissance de ce pieux mystère de la Rédemption qui nous a délivrés de nos iniquités malgré tous nos démérites. Rappelons-nous que notre salut est l'œuvre de la bonté seule de Dieu, et qu'elle a coûté le sang du Christ Jésus. Combien donc ne sommes-nous pas obligés de nous écrier : « Mon âme rend gloire au Seigneur ! » Car « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. » (Jean, 3.) « Il n'a pas épargné son propre Fils, et il l'a livré à la mort pour nous tous. » (Rom. 8.) O miséricorde étonnante ! ô amour infini ! Comment ne pas en être frappé de stupeur ? Comment considérer une telle charité sans se sentir ému jusqu'au fond de l'âme ? Les hommes pouvaient-ils jamais s'attendre à ce que le Verbe, engendré de toute éternité, assumerait leur nature et naîtrait dans le temps pour leur salut ? Ce prodige de clémence s'est pourtant accompli ; celui qui porte l'univers a été porté par les bras d'une femme ; le Pain du ciel s'est nourri du pain de la terre ; la Toute-Puissance divine a voulu connaître l'infirmité ; la Vie s'est courbée sous l'empire de la mort ! Ah ! glorifions, à l'exemple de Marie, glorifions Dieu pour

tant de merveilles. « Mon âme rend gloire au Seigneur. »

Oui, admirons et aimons ; qu'à l'adoration profonde se joignent la louange et l'action de grâces ! La mort de notre Rédempteur nous a rappelés des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de la corruption à l'incorruptibilité, de l'exil à la patrie, de la douleur à la joie, de la terre au royaume du ciel. O mon âme, rends gloire à Dieu, et que ton esprit tressaille uniquement dans le Dieu ton Sauveur ! (*Serm.* 208. *Append.*)

SAINTE MARIE-MADELEINE

Une seule chose est nécessaire ; Marie-Madeleine nous enseigne à la choisir, comme étant la meilleure part.

Marthe était tout entière appliquée à préparer le repas du Seigneur et de ses disciples ; Marie, sa sœur, aima mieux être nourrie par le Seigneur lui-même. Elle laissa donc à Marthe tous les soins du service, et s'assit aux pieds du divin Maître pour écouter sa parole. Cette âme si pleine de foi avait, sans doute, entendu ce que chante le psalmiste : « Restez en repos et voyez que c'est moi le Seigneur. » (Ps. 45.) Marthe s'agitait, Marie se rassasiait ; Marthe s'occupait de beaucoup de choses, Marie n'en considérait qu'une seule. Ces deux offices étaient bons ; mais est-il besoin de dire quel était le meilleur ? Nous n'avons qu'à nous rappeler le jugement du Maître.

Marthe interpelle bientôt son Hôte ; elle adresse à ce Juge un pieuse requête : elle se plaint à lui de ce que

sa sœur ne pense point à partager sa fatigue. Marie reste silencieuse et immobile : le Seigneur prononcera sans doute entre elle et sa sœur. Amie de son repos contemplatif, elle remet à Jésus le soin de sa cause ; elle ne songe nullement à parler et à répondre, ce qui l'obligerait à sortir de sa contemplation. Jésus répondra donc à sa place, Jésus pour qui la parole n'est point un travail distrayant, parce qu'il est la Parole éternelle. Quelle fut sa réponse ? « Marthe, Marthe... » Par cette répétition, il marque sa charité vis-à-vis d'elle, et il l'excite d'ailleurs à écouter attentivement ce qu'il va lui dire : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire. » Laquelle ? L'Unité suprême où vivent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Voilà l'Unité que le Christ expose ici à nos regards et propose à notre imitation. Les trois Personnes divines ne sont qu'un Dieu, car « une seule chose est nécessaire. » Par conséquent, le Christ veut nous conduire nous-mêmes à l'Unité divine, et nous mettre ainsi en possession de « la seule chose nécessaire. » Mais pour que s'accomplisse cette volonté, il faut que, malgré notre grand nombre, nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme, au moyen de la charité fraternelle. Voilà pourquoi les œuvres extérieures de miséricorde envers le prochain, en entretenant l'union des cœurs, méritent d'être grandement louées et encouragées chez tous ceux qui les pratiquent. Cette part, choisie par Marthe, est bonne et glorieuse ; meilleure cependant est la part que Marie a préférée. C'est la nécessité qui amène la pénible part de Marthe ; c'est la charité qui produit la douce part de Marie. Dans son œuvre extérieure, Marthe ne suffit pas à tout et demande qu'on l'aide ;

dans son œuvre intérieure, Marie n'a pas besoin d'un secours étranger. Marthe prépare ce qu'elle a, et cherche ce qui lui manque ; son esprit est partagé entre des soins multiples et divers, parce qu'ils ont pour objet la terre et le temps. Marie se repose et se recueille tout entière en Dieu, qui l'inonde de sa lumière et de sa suavité, l'une et l'autre éternelles de leur nature. L'empressement de Marthe est bon ; mais son objet est temporel, essentiellement passager. La paix que Marie goûte ne cessera jamais, parce que le Dieu qui en est la source, existera toujours.

Aussi, que dit le Seigneur à Marthe ? « Marie a choisi la meilleure part. » La vôtre n'est point mauvaise ; elle vous donne droit aux bénédictions du ciel ; mais la part de Marie est la meilleure, « parce qu'elle ne lui sera point ôtée. » Marthe, dans la céleste patrie, trouverez-vous des hôtes à recevoir, des affamés à nourrir, des malades à visiter, des morts à ensevelir ? Aucune de ces nécessités n'existera dans cette patrie bienheureuse : qu'y trouverez-vous donc ? La part de Marie. Elle est donc la meilleure, car elle est éternelle. Jamais elle ne sera ôtée à quiconque l'a choisie ; elle ne pourra qu'être augmentée sur la terre, en attendant qu'elle reçoive enfin dans le ciel toute sa plénitude et toute sa perfection. (*Serm.* 103. *passim.*) [Voir 22 décembre.]

SAINT JACQUES, APOTRE

Nécessité de l'humilité pour s'élever sur les hauteurs célestes.

Les fils de Zébédée ambitionnaient les trônes les plus élevés auprès de Jésus-Christ dans son royaume.

L'un voulait siéger à sa droite, l'autre à sa gauche, et ils avaient sollicité du divin Maître ce double honneur par l'entremise de leur mère. (Matth. 20.) Le Seigneur ne repoussa pas leur demande, mais il leur montra auparavant la vallée des larmes. Vous voulez partager mon élévation ? Arrivez-y par le même chemin que moi, par la voie de l'humilité. Je suis venu d'en haut, et j'y remonterai après m'être humilié. C'est sur la terre que je vous ai trouvés, et vous voudriez voler avant d'avoir nourri vos ailes ! Formez-vous d'abord et restez patiemment dans le nid. « Pouvez-vous boire le calice que je boirai ? » (Ibid.) « Nous le pouvons, » répondirent ces deux disciples, montrant même en ce point leur présomption orgueilleuse. « A la vérité, reprit le Sauveur, vous boirez mon calice » : bien que vous soyez maintenant incapables de le boire, vous le boirez un jour : « mais il ne m'appartient pas de vous donner d'être assis à ma droite ou à ma gauche. » Il ne m'appartient pas d'accorder cette gloire à des orgueilleux. C'est ce que vous êtes à présent. Cessez d'être vous-mêmes, en devenant humbles, et il m'appartiendra aussitôt d'exaucer votre demande. (*Disc.* 3. *sur le Ps.* 103. *n.* 9.) Vous convoitez les hauteurs ? Passez par la vallée qui les précède. Vous voulez vous asseoir sur un trône de gloire ? Commencez par boire le calice des humiliations. (*Serm.* 320.) L'humilité seule mérite d'être glorifiée ; et cette glorification sera sa récompense. (*Tr.* 104. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Qu'elle est précieuse la leçon que nous fournit cet épisode évangélique. Le but où nous tendons est sublime ; mais, pour parvenir à cette grandeur, la seule véritable, nous devons nous attacher aux plus humbles sentiers, aimer ce qui abaisse et humilie. Il y va de

notre intérêt, puisque c'est pour nous, non pour lui, que Dieu, le Très-Haut, n'a pas dédaigné de se faire humble et petit. Ah ! confessons notre infirmité, restons humblement étendus aux pieds de ce Médecin venu pour nous guérir de notre orgueil. Lorsque notre guérison sera complète, nous nous relèverons avec lui. Ce n'est pas qu'il se relève comme Verbe de Dieu : c'est nous qui, par ses soins, montons de plus en plus jusqu'à sa lumière, nous qui sentons succéder à notre intelligence chancelante, et remplie d'hésitations, une autre intelligence pleine de certitude et de clartés. Ce Verbe ne grandit pas : mais il paraît grandir en même temps que nous grandissons nous-mêmes.

Il en est ainsi. Croyons aux préceptes de ce Verbe humilié, pratiquons-les, et il nous accordera ce don d'intelligence qui rend l'esprit vigoureux. Fuyons la présomption d'une raison orgueilleuse, qui, au lieu de nous affermir et de nous élever, n'aboutirait qu'à nous rendre plus faibles encore, et plus inférieurs à nous-mêmes. L'arbre commence par descendre pour monter ensuite ; il enfonce ses racines le plus bas possible, pour pouvoir porter sa tête vers le ciel. N'est-ce pas l'humilité qui sert de base à son élévation ? Et nous prétendrions, sans son aide, sans la charité qui l'accompagne, atteindre les hauteurs ! Nous prétendrions nous élever dans les airs sans avoir poussé des racines ! Ce serait la ruine, et non le progrès, qui répondrait à une telle prétention. Que Jésus-Christ, doux et humble de cœur, habite donc dans nos âmes par la foi ! Alors, enracinés et fondés dans la charité, nous pourrons être remplis de la plénitude de Dieu. (Éphés. 3.) [*Serm.* 117.]

SAINT LAURENT, MARTYR

On peut suivre et imiter Jésus-Christ, tout en ne subissant pas le martyre.

L'Église romaine célèbre en ce jour le triomphe du bienheureux Laurent, de ce diacre illustre qui fut vainqueur du démon, en foulant aux pieds les menaces du monde, et en repoussant ses caresses. Rome entière atteste la gloire de ce vaillant athlète du Christ ; elle a vu de ses yeux la multitude des vertus qui, comme autant de fleurs variées, ornent de leur vif éclat la couronne de ce saint Martyr. C'est dans Rome qu'il distribuait aux fidèles le sang de Jésus-Christ ; c'est là aussi qu'à son tour il a versé son propre sang pour le nom du Seigneur. Il s'était assis avec prudence à la table du Prince, et il avait considéré avec attention ce qui lui était servi, (Prov. 23.) sachant qu'il devait lui offrir en retour un semblable festin. Il n'ignorait pas, ainsi que l'explique l'apôtre saint Jean, que le Christ a donné sa vie pour nous, et que notre devoir est de l'imiter en donnant nous-mêmes notre vie pour nos frères. (1. Jean, 3.) Saint Laurent a compris cette leçon, et il l'a mise en pratique, en servant au Roi de son âme des aliments pareils à ceux que ce Roi lui avait servis sur sa table sacrée. Pendant sa vie, il a aimé le divin Maître, et dans sa mort il l'a imité.

Imitons, nous aussi, ce Modèle adorable, si nous avons pour lui un véritable amour. La meilleure preuve d'amour que nous puissions lui donner, c'est d'imiter ses exemples. « Pour nous le Christ a souffert, nous

laissant un grand exemple, afin que nous suivions ses traces. » (1. Pierre, 2.) Si nous ne les suivons pas, le Christ aura vainement souffert pour nous. Les saints martyrs les ont suivies jusqu'à subir les plus cruels tourments. Mais on peut imiter Jésus-Christ autrement que par la mort.

Si, pour suivre Notre-Seigneur, il fallait absolument verser son sang pour lui, la chasteté du mariage, la continence de la viduité, la virginité elle-même avec sa perfection souveraine et ses fleurs toujours nouvelles, resteraient sans mérite, sans espérance. Et alors que de fidèles, enfantés et nourris par l'Église en temps de paix, seraient condamnés à périr sous les yeux de cette Mère ! Pour les sauver, faudra-t-il qu'elle demande à Dieu de perpétuer les persécutions ? Cette prière est-elle possible pour l'Église ? Son cœur maternel ne crie-t-il pas, au contraire, chaque jour : « Ne nous induisez pas en tentation ? » Ah ! dans le jardin du Seigneur, s'il y a les roses des martyrs, il y a aussi les lis des vierges, le lierre des époux, les violettes des veuves. Qu'aucune vocation ne désespère donc d'elle-même : le Christ est mort pour tous ; « il veut que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connaissance de la vérité. » (1. Tim. 2.) Non, l'effusion du sang, les supplices du martyre, ne sont pas les seules manières de suivre Jésus-Christ. (*Serm.* 304.)

Par croix du Seigneur, il faut entendre non seulement l'instrument de mort qui se dressa pour lui sur le Calvaire, mais aussi les épreuves qu'impose à notre vie la pratique des vertus. C'est de ces épreuves que le Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et me suive. » (Matth. 16.) Il ne s'agit pas évidemment dans ces paroles d'un instru-

ment de supplice, mais des luttes de la vie et de la vertu. Le chrétien qui vit selon l'Évangile, est un martyr, un crucifié. (*Serm.* 207. *Append.*) Car il dédaigne les jouissances de la terre, il résiste aux séductions du monde, et il affronte ses menaces, si effrayantes qu'elles soient. En agissant de la sorte, il est certain de marcher sur les traces du divin Maître, et il a le droit de dire avec l'Apôtre : « Je vis déjà dans le ciel. » (Philipp. 3.)

Mais l'on n'est revêtu de cette force invincible que si le cœur est rempli d'une charité sincère. Comment saint Laurent aurait-il pu triompher du feu extérieur qui le torturait, s'il n'avait brûlé intérieurement du feu de la charité ? Comment ce glorieux Martyr serait-il resté comme impassible aux flammes qui dévoraient ses membres, si son cœur n'avait été dévoré du désir bien plus ardent des joies célestes. A côté de la ferveur qui embrasait son âme, le feu allumé par les bourreaux n'était qu'une substance refroidie. Saint Laurent soupirait après la vie éternelle : voilà pourquoi il a fait si peu de cas de la vie présente. Il avait le zèle et l'amour du bien : voilà pourquoi les persécuteurs ont été incapables de lui nuire. (1. Pierre, 3.) A quoi ont abouti leurs cruels efforts, sinon à augmenter l'éclat de sa gloire, à rendre sa mort plus précieuse devant Dieu, et à faire de ce jour une de nos plus grandes solennités chrétiennes ? (*Serm.* 304.)

ASSOMPTION DE LA T. S. VIERGE

Réjouissons-nous de l'Assomption de Marie dans le ciel, et implorons la protection de cette puissante Reine.

Voici un jour auguste entre tous, un jour dont la solennité l'emporte sur les solennités consacrées au reste des Saints. L'Église célèbre le glorieux mystère de l'Assomption de la Vierge Marie. Applaudissons à son triomphe; entonnons avec transports les louanges de cette créature incomparable. Honte à nous, si nous n'entourions pas des plus grands honneurs cet anniversaire trois fois saint ! Il faudrait ignorer que de Marie est sorti l'Auteur de la vie qui nous a sauvés. Si nous solennisons les victoires des saints martyrs, il serait contraire à toute raison de ne pas solenniser avec un éclat plus grand encore la victoire remportée sur la mort par la Vierge qui a mis au monde le Prince des martyrs. Ah ! cette Vierge bienheureuse a pu alors s'écrier, en s'adressant à son céleste Fils : « Vous avez pris ma main pour me diriger dans votre volonté, et c'est avec gloire que vous m'avez enlevée vers vous. » (Ps. 72.) Alors encore, son Fils, Notre-Seigneur, a pu lui dire : « L'hiver est fini, les pluies ont cessé, levez-vous, ma sœur, mon épouse, ma colombe, et venez. » (Cant. 2.)

Toutes les langues humaines, unies en un même concert, ne parviendraient pas à louer dignement la Vierge très-sainte. Elle a porté dans son sein immaculé le Dieu que la création entière ne saurait contenir. Elle a réparé la faute de notre première mère;

elle a transmis la rédemption à l'homme déchu. Ève fut la source du mal ; Marie est la source du bien. Ève a causé notre mort ; Marie nous a donné la Vie. Par un miracle ineffable, Marie a conçu et enfanté le Sauveur du monde. O Vierge que la Vertu du Très-Haut a visitée, que l'Esprit-Saint a choisie pour épouse ! O Vierge qui a concilié en elle la maternité et la virginité, inconciliables partout ailleurs ! Elle est le temple de Dieu, la source scellée, la porte fermée de la maison du Seigneur. Mère toute virginale, elle a nourri le Pain des Anges et des hommes. Ne peut-on pas dire enfin que par son humble obéissance elle s'est élevée si haut dans le ciel de la sainteté, qu'elle nous en a rapporté le Verbe qui au commencement était avec Dieu ?

Quoi de plus heureux que l'enfantement par Marie de ce Verbe fait chair ? Il fut la joie des Anges ; il combla la longue attente des Saints ; il assura le salut des pécheurs ; il releva les courages abattus. O Marie, si, dans les membres que vous lui aviez formés de votre propre sang, Jésus s'est laissé enfin frapper de verges, couronner d'épines, abreuver de fiel, clouer à une croix, n'est-ce point, entre autres motifs, pour montrer par ces souffrances qu'il était vraiment homme, et que vous étiez vraiment sa Mère ?

Mère de l'Homme-Dieu, notre Sauveur, que dire de vous qui ne soit au-dessous de votre gloire ? Nous ne pouvons vous donner ni le nom de ciel, parce que le ciel vous reconnaît pour sa souveraine ; ni simplement le nom de Temple de Dieu, puisque Dieu est votre Fils. Que nos lèvres cessent donc de balbutier les louanges qui montent vers vous du sanctuaire de nos âmes. Mais, comme nous savons que votre intercession est toute-puissante, nous l'implorons plus que jamais en

ce jour de votre céleste triomphe. Oh ! pendant que nos voix suppliantes s'élèvent de la terre jusqu'au pied de votre trône, daignez dans le ciel recommander avec instance à votre divin Fils notre salut éternel. Que ce Fils, à la droite de qui vous régnez sur tous les élus, soit lui-même votre louange et votre gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. (*Serm.* 208. *Append.*)

SAINT BARTHÉLEMY, APOTRE

Reconnaissance que nous devons avoir envers les saints Apôtres, nos Pères dans la foi.

Les Apôtres occupent le premier rang parmi les fidèles ; ils s'élèvent aussi par leurs prérogatives au-dessus des anciens justes et des prophètes. « Heureux vos yeux, leur a dit le Seigneur, parce qu'ils voient ; heureuses vos oreilles, parce qu'elles entendent. Beaucoup de justes et de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. » (Matth. 13.) « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai donné le nom d'amis, parce que je vous ai enseigné tout ce que j'ai appris de mon Père. » (Jean, 15.) « En vérité je vous le dis : lorsque le temps de la régénération venu, le Fils de l'homme s'asseoira sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douzes trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. » (Matth. 19.)

Les Apôtres sont la lumière du monde : c'est par eux

que le Seigneur a révélé aux hommes ces vérités de la foi dont la connaissance leur était si nécessaire, et qu'il a dissipé, chez les peuples de la gentilité, les ténèbres de l'erreur et du péché. Les Apôtres sont le sel de la terre : à qui, si ce n'est à eux, les âmes, auparavant si terrestres, ont-elles dû de goûter la saveur de la vie éternelle, saveur qui les a fortifiées contre les appétits charnels, et a détruit dans leur cœur le honteux empire du vice et de l'iniquité ? Sur les Apôtres, comme sur des pierres précieuses, repose le céleste édifice de l'Église ; leur prédication lui sert de fondement. De là ces paroles de saint Paul : « Vous êtes de la cité des Saints et de la maison de Dieu ; vous êtes un édifice élevé sur le fondement des Apôtres et des Prophètes. » (Éphès. 2.) Les Apôtres sont enfin comparés aux douze portes dont il est parlé dans l'Apocalypse, et par lesquelles on entre dans la Jérusalem nouvelle, descendue du ciel : par les Apôtres, en effet, les chrétiens ont franchi le seuil de la foi, et ont conquis le droit de cité parmi les Saints.

Rappelons-nous donc ce que ces illustres Pasteurs du peuple de Dieu nous ont appris, et conformons nos œuvres à leurs préceptes. A leur exemple, méprisons les richesses mondaines ; ne recherchons point les plaisirs de cette vie ; désirons le royaume du ciel ; ne préférons rien à Jésus-Christ, à sa doctrine, à sa sagesse, aux trésors de sa grâce, à son infinie charité. Parfaits dans leur amour de Dieu et du prochain, les Apôtres triomphèrent des attaques du monde et de ses sanglantes persécutions. En tout et partout ils n'aimèrent que la volonté de Dieu. Que cette volonté soit aussi la règle de notre conduite ; aimons-la pour elle-même, et le reste à cause d'elle. C'est ainsi que

nous aurons une charité bien ordonnée, qui nous attirera les faveurs de Dieu et des saints Apôtres, nos juges futurs. (*Serm.* 222. *Append. passim.*)

NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Dignité et excellence de la Maternité divine, à laquelle Marie a été destinée, non seulement dès sa naissance, mais de toute éternité.

Célébrons en ce jour la Nativité de Marie. Cette fille ne vient au monde que pour nous donner un Sauveur, en vertu des décrets éternels. Ce sera la femme bénie entre toutes les femmes : et cette femme dans les liens du mariage enfantera l'Auteur du mariage. Ce sera la Vierge par excellence, et de cette Vierge naîtra le Roi des Vierges. Donnée à un époux ; elle ne concevra ce Roi que par un miracle de l'Esprit-Saint. Vierge avant et pendant son mariage, elle restera vierge en portant son Fils dans son sein, et vierge quand elle l'allaitera. Ce Fils tout-puissant ne lui fera point perdre par sa naissance la virginité qui seule l'attirera dans ses flancs. Le bien de la virginité ne l'emporte-t-il pas sur celui de la maternité ? Comment donc un Fils Dieu retirerait-il à sa mère ce qui vaut plus, pour lui donner ce qui vaut moins ? Il voudra donc que, en acquérant l'honneur de la maternité, elle conserve l'honneur plus glorieux encore de la virginité.(*Serm.* 188.)

Il y aura, sans doute, des incrédules qui s'insurgeront contre ce prodige. Mais la foi n'y croira que plus fermement. On ne pourra croire qu'un Dieu s'est incarné, sans croire non seulement à la possibilité,

mais encore à la nécessité de ce prodige. (*Serm.* 191.) En se faisant chair et en naissant, un Dieu ne saurait obscurcir l'éclat de la virginité. Il apparaîtra pour guérir toute corruption, et non pour détruire ce qui possède une intégrité parfaite ; il apparaîtra pour créer tout un monde d'âmes chastes, et non pour dépouiller les corps de ce qui constitue leur noblesse. (*Serm.* 194.) Il ôterait à sa mère sa gloire virginale, ce Dieu qui, en rachetant son Église du culte impur des démons, en fera une vierge sans tache, et en même temps la mère toujours féconde d'une multitude de vierges admirables, qui mépriseront les époux de la terre, pour n'avoir d'autre époux que ce Dieu ! Non, ô vierges chrétiennes : Celui à qui vous serez redevables de votre privilège si précieux, n'en privera point Marie. S'il doit guérir en vous ce que vous hériterez d'Ève, il n'altérera pas en Marie la sainte prérogative, objet de votre amour. (*Serm.* 191.) Et c'est ainsi que la grandeur de ce Dieu naissant se révèlera par la virginité de sa Mère, et que la grandeur de cette Mère virginale se révèlera elle-même par la divinité de son Fils. (*Serm.* 200.)

EXALTATION DE LA CROIX

La croix est le trophée du Christ triomphant, et l'étendard du chrétien dans ses combats.

C'est par la croix, qui semblait l'avoir vaincu à jamais, que Jésus-Christ a triomphé de l'univers. Il a soumis les Puissances de la terre, il a dompté les Rois : est-ce par la force superbe des armes ? N'est-ce point

par l'opprobre de sa croix ? Pendant que ses membres étaient cloués à ce gibet d'infamie, il attirait à lui tous les cœurs. (*Serm.* 51.)

Et voilà que ce Crucifié règne sur des contrées où n'a pu parvenir l'empire romain. Des pays entiers, fermés encore à ceux qui combattent avec le fer, ont eu hâte de s'ouvrir devant Celui qui combat avec le bois. Quel est cet étrange combattant ? C'est le Christ. Pour montrer qu'il est le Seigneur, « il a voulu régner par le bois. » (Ps. 95.) Avec cette arme, si faible en apparence, il a subjugué les empereurs, et il a fait de sa croix elle-même le plus précieux ornement de leur couronne. (*Disc. sur le Ps.* 95. *n.* 2.)

Comme le Sauveur doit, à la fin des siècles, glorifier ses fidèles, il a d'abord en ce monde environné d'un tel honneur l'instrument de sa mort, que les Princes de la terre, qui croient en lui, défendent de condamner les coupables au supplice de la croix. Et cette croix sur laquelle les Juifs ont attaché Jésus-Christ au milieu des plus cruels outrages, les chrétiens la portent maintenant avec une noble assurance sur leur front. (*Serm.* 88.)

Auparavant la croix était une honte : elle est aujourd'hui une gloire. Auparavant elle se dressait pour la malédiction : aujourd'hui elle s'élève pour le salut. Ah ! elle est devenue pour nous une source intarissable de biens : elle nous a délivrés d'une multitude d'erreurs, éclairés au sein des plus profondes ténèbres, arrachés à la tyrannie du démon et réconciliés avec Dieu. Enfants prodigues, elle nous a ramenés au foyer paternel ; d'étrangers que nous étions, elle nous a faits citoyens ; elle nous a rappelés de tous nos égarements. Au pied de la croix finissent les discordes, et la paix

s'affermit. C'est là que réside le trésor de toutes les grâces; qu'on retrouve le vrai chemin ; que jaillissent ces eaux vives où viennent s'éteindre les traits enflammés de l'enfer. C'est par là que s'ouvre la porte du céleste Royaume, et que l'on pénètre jusqu'au trône du Roi. O vertu de la croix ! Elle rend aux âmes le divin Époux qu'elles avaient perdu ; elle rassure les brebis menacées, en les ramenant sous la vigilance du bon Pasteur. (*Serm.* 155. *Append.*)

Pour elles ce bon Pasteur a donné sa vie. S'il est ressuscité d'entre les morts et monté aux cieux, c'est après nous avoir laissé la croix en mémoire de sa Passion et comme gage de notre salut. Voulons-nous donc traverser sans naufrage cette vaste et si dangereuse mer du monde, suivons la croix, guidons-nous sur elle, ne l'abandonnons pas du regard, jusqu'à ce que nous soyons entrés dans le port de la bienheureuse éternité. Les biens qui émanaient de la présence corporelle du Christ sur la terre, émaneront non moins nombreux pour nous du culte pieux de la croix, du souvenir de ses insignes victoires, et du Nom invoqué de Celui qui a daigné l'arroser de son sang rédempteur. (*Serm.* 247. *Append.*)

SAINT MATTHIEU, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

Les cieux, qui nous racontent la gloire de Dieu, ce sont les saints Apôtres.

Ce n'est pas sans raison qu'il est écrit : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » (Ps. 18.) Les Apôtres, en effet, sont devenus des cieux, par leur parfaite justification. De même que, par le péché, l'homme est

devenu terre, et « qu'il retournera dans la terre » ; de même les Apôtres justifiés sont devenus des cieux. Et ces cieux ont porté le Seigneur, et de leurs sommets le Seigneur a fait jaillir les éclairs de ses miracles, le tonnerre de ses menaces, la pluie de ses consolations. (*Disc. sur le Ps.* 121 *n.* 9.)

Lorsqu'on lit que « la terre est pleine de la miséricorde de Dieu, » (Ps. 32.) on est tenté de se demander de quelle manière cette miséricorde divine l'a remplie. C'est que les cieux ont été envoyés pour la répandre sur le monde et sur le monde tout entier. « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce les œuvres de ses mains. » Les cieux et le firmament confondent ici leurs noms. « Le jour annonce au jour la parole, et la nuit transmet la science à la nuit. » Il n'y a donc ni interruption ni silence. Mais où les Apôtres ont-ils publié ces merveilles, et jusqu'où les ont-ils portées ? « Ce ne sont là ni un langage ni des discours dont on n'entend point la signification. » Dans un même lieu les Apôtres ont parlé, et chacun les entendait dans sa langue. « L'éclat de leur voix s'est répandu sur toute la terre, et leurs paroles ont retenti jusqu'aux confins de l'univers. » De quelle voix, de quelles paroles s'agit-il, si ce n'est de la voix et des paroles des cieux racontant la gloire du Seigneur ? Mais quels sont ces cieux à la voix si éclatante, et aux paroles si étendues, sinon ces Apôtres auxquels le Christ disait après sa résurrection : « Il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés chez toutes les nations, en commençant par Jérusalem. » (Luc, 24.) Quelle miséricorde plus abondante attendre du Seigneur que la rémission des

péchés ? Donc, si, selon la prophétie du divin Maître, cette rémission des péchés a été prêchée dans toutes les nations, « la terre est pleine de la miséricorde du Seigneur. » Partout Dieu remet les péchés, car partout il a envoyé les cieux pour arroser la terre de leur pluie. Et comment les cieux ont-ils marché avec tant de confiance, eux qui naguère encore n'étaient que faiblesse et timidité ? Ah ! « les cieux ont été affermis par le Verbe de Dieu. » (Ps. 32.) « Toute leur force est venue du souffle de sa bouche. » (Ibid.) « Ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de ce que vous direz : ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même. Ce n'est pas vous qui parlez ; c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » (Matth. 10.) [*Disc.* 3. *sur le Ps.* 32. *n.* 7. *et* 8.]

Chacun de nous, s'il le veut, peut aussi devenir un ciel, et annoncer la gloire de Dieu. Dans ce but, purifions notre âme, chassons-en la terre. Affranchis de toute convoitise terrestre, nous pourrons dire en vérité que nous tenons notre cœur en haut, et que ce cœur est un ciel. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, nous dit l'Apôtre, cherchez les choses du ciel, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses du ciel, et non les choses de la terre. » (Coloss. 3.) Qu'il en soit ainsi, et, à notre tour, nous voilà devenus des cieux, car c'est dans le ciel que déjà nous vivrons. Et alors, nous aussi, nous annoncerons le Christ. Quel est le vrai fidèle qui ne l'annonce pas ? (*Disc. sur le Ps* 96. *n.* 10.)

SAINT MICHEL, ARCHANGE

Les saints Anges nous aident pendant cette vie mortelle à mériter de vivre un jour parmi eux.

« Mon âme a eu soif de vous, et combien de fois ma chair aussi ! » (Ps. 62.) C'est peu que cette soif tourmente mon âme : ma chair éprouve encore ce tourment. — Qu'est-ce à dire ? La chair, aussi bien que l'âme, peut-elle être altérée de Dieu, et altérée de lui fréquemment, ainsi que le chante le psalmiste ? D'où vient cette soif si spirituelle de la chair ? Elle lui vient de ce que la résurrection lui a été promise. Qui comptera les défaillances auxquelles maintenant elle est soumise ? Et comment n'aurait-elle pas soif, aussi souvent qu'elle souffre, soif de cette incorruptibilité future qui lui viendra de Dieu, et qui, ne connaissant pas la fatigue, ne connaîtra pas le besoin de la réparer ? Voilà de quelle manière la chair a soif de Dieu. Quant à l'âme, elle en a soif par cela même qu'elle aspire à la source de la sagesse. C'est à cette source qu'elle voudrait boire jusqu'à l'ivresse, selon ce qui est encore écrit dans un autre psaume : « Ils seront enivrés par la richesse de votre maison, et vous les abreuverez au torrent de vos délices. » (Ps. 35.) Heureuse l'âme que tourmente la soif de la sagesse, la soif de la justice ! Mais il ne lui sera possible de la rassasier que lorsque sa vie de la terre aura pris fin, et que s'accompliront pour elle les divines promesses.

Dieu, en effet, nous a promis que nous serions, comme les Anges, (Luc, 20.) enivrés pour jamais de

lumière, de sagesse et de vérité. Oh ! que leur béatitude est ineffable ! Mais, au sein de cette béatitude immense, ils n'oublient point ceux qui sont encore exilés de la Jérusalem céleste : ils sont remplis de compassion pour nous, et, par l'ordre du Seigneur, ils s'emploient à nous secourir, afin que nous puissions arriver à la commune patrie, et y vivre avec eux dans l'enivrante vision de l'infinie Justice, (*Disc. sur le Ps.* 62. *n.* 6.), dans la jouissance d'une même éternité, et dans l'indestructible lien d'un même amour. (*Enchir. c.* 56.)

O Esprits, qui habitez les demeures éternelles, qui possédez votre Créateur, qui êtes affermis par son immuable nature, confirmés par sa vérité, sanctifiés par ses dons inépuisables, vous ne laissez pas que d'avoir pour nous une charité des plus compatissantes. Vous désirez que de mortels nous devenions immortels, et de misérables bienheureux. C'est que nous ne formons avec vous tous qu'une seule cité divine ; et la partie de cette cité qui triomphe en vous, ne souhaite rien tant que d'attirer à elle l'autre partie qui en nous combat encore, parce qu'elle est encore voyageuse ici-bas. (*L.* 10. *Cité. de Dieu. c.* 7.)

L'Église de Dieu est une ; mais elle est en partie sur la terre, et en partie dans le ciel. Sur la terre, elle est formée de tous les fidèles ; dans le ciel, elle compte tous les Anges dans son sein. Or, le Seigneur des Anges, pour établir l'Église inférieure, est lui-même descendu sur la terre ; il s'y est fait notre serviteur ; et c'est sur la terre que les Anges ont servi leur Maître, qui daignait nous servir. Espérons donc que nous serons un jour les égaux des Anges. Celui qui est plus grand qu'eux tous, s'est abaissé jusqu'à l'homme ; Celui qui

est leur Créateur s'est revêtu de la nature de l'homme; et c'est pour l'homme que leur roi est mort. (*Disc. sur le Ps.* 137, *n.* 4.)

TABLE DES MATIÈRES

JUILLET

Des différents devoirs de charité envers le prochain

AOUT

Jésus-Christ, modèle de vie que le chrétien ne doit jamais perdre de vue.

SEPTEMBRE

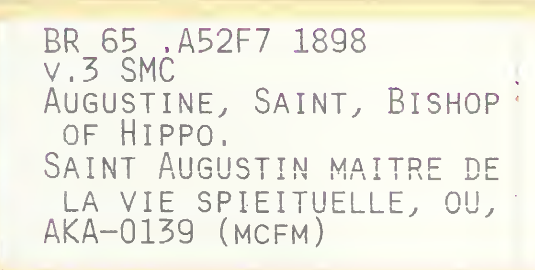
DE LA PRIÈRE

Comment et pour qui nous devons prier.

FÊTES FIXES

Imp. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

